

SAS [080] – L'affaire Kirsanov

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'AFFAIRE KIRSANOV

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

80

L'AFFAIRE KIRSANOV

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Plon / Gérard de Villiers, 1985

© Presses de la cité Poche'GECEP, 1993

© SAS / Vauvenargues, 1998/2008

Éditions G. de Villiers
ISBN 978-2-3605-3380-0

CHAPITRE PREMIER

Gregor Kirsanov freina une fraction de seconde trop tard et le pare-chocs de sa Mazda blanche heurta l'arrière d'une vieille Seat 127 verdâtre qui avait connu des jours meilleurs. Les deux véhicules stoppèrent, puis manœuvrèrent pour se garer, déclenchant aussitôt un assourdissant concert d'avertisseurs : la circulation à sens unique de la Calle Serrano coulait en un flot ininterrompu et les Espagnols étaient plus portés sur le klaxon que sur le frein.

Une jeune hippie en jean émergea de la Seat 127. Elle fit le tour de la voiture d'un air furieux et s'immobilisa devant l'arrière. Gregor Kirsanov sortit de sa Mazda, décidé à régler l'incident au plus vite.

Bien qu'il soit près de sept heures du soir, une chaleur lourde écrasait encore la ville.

Gregor Kirsanov eut une pensée nostalgique pour les collines verdoyantes du parc Gorki à Moscou et s'avança vers la conductrice de la Seat avec un sourire contrit. Ses épais cheveux noirs rejetés en arrière, ses yeux verts étirés, son visage énergique, sa carrure athlétique et ses 1,90 m en faisaient la coqueluche de toutes les employées féminines de l'ambassade d'Union soviétique.

— Señorita, je suis désolé...

Apparemment insensible à son charme, la conductrice de la Seat regardait son aile où on avait du mal à distinguer la minuscule éraflure nouvelle des innombrables vieilles bosses.

— La peinture va être à refaire, bougonna-t-elle. Il faudrait appeler un guardia civil ou un municipio...

Gregor Kirsanov sentit sa chemise se coller à son dos. Il était absolument hors de question d'attirer l'attention sur lui.

Sans se départir de son sourire, il proposa :

— Señorita, je suis très pressé. Pourquoi ne pas vous dédommager tout de suite ? En liquide. À combien estimez-vous la réparation ?

Surprise, la jeune hippie lui jeta un coup d'œil hésitant avant de laisser tomber :

— Quinze mille pesetas, peut-être.

Ça en valait le quart, à tout casser. Sans discuter, Gregor Kirsanov tira néanmoins des billets de sa poche et en compta trois de cinq mille pesetas avant de les tendre à son interlocutrice :

— Voilà !

Le grondement de la circulation les obligeait à crier pour s'entendre. Elle prit les billets, les enfouit dans son sac et, après un vague merci, remonta dans son tas de boue. Gregor Kirsanov en fit autant, lança son moteur et attendit que la Seat parte pour pouvoir se

dégager. Inutile de risquer un second accrochage...

Intérieurement, il trépidait : la Seat ne bougeait pas. La hippie en ressortit soudain avec une mimique exaspérée et lui cria :

— Je n'arrive pas à démarrer !

Un homme qui se préparait à traverser s'approcha. Gregor Kirsanov ressortit de sa Mazda et avec l'aide du passant se mit à pousser la Seat, ayant hâte de la voir disparaître. Enfin, après quelques hoquets, la vieille voiture consentit à s'éloigner dans un nuage de fumée bleue. En sueur, Gregor Kirsanov revint vers sa voiture. Il s'apprêtait à repartir lorsque son regard accrocha la silhouette d'une femme immobile sur le trottoir, près d'un kiosque à journaux.

Larissa Petrov, l'épouse du responsable de la ligne KR(1) à la Rezidentura (2) du KGB de Madrid. Son mari était chargé de détecter, chez les diplomates et même chez les membres du KGB, comme Gregor Kirsanov, les moindres fêlures idéologiques et les possibles velléités de trahison. Bien qu'elle ne soit officiellement que secrétaire à la Referentura, la section ultra-secrète du KGB responsable des communications codées avec Moscou et des archives secrètes, les mauvaises langues de l'ambassade prétendaient que Larissa Petrov arrondissaient ses fins de mois en jouant à la « stoukach(3) » signalant à son mari les suspects vrais ou imaginaires.

Brutalement, Gregor Kirsanov eut l'impression de recevoir une douche glacée. La rencontre avec Larissa Petrov pouvait déclencher une catastrophe. Il réussit pourtant à s'avancer vers la jeune Soviétique, arborant de nouveau son sourire éblouissant :

— Larissa, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Et toi, Gregor Ivanovitch ?

La voix moqueuse lui sembla chargée d'un sous-entendu inquiétant, mais c'était peut-être une illusion créée par sa peur. Sur le livre de bord de la Rezidentura où tous les officiers traitants du KGB devaient inscrire leurs rendez-vous il avait déclaré se rendre chez son dentiste. Hélas pour Gregor Kirsanov, le praticien avait son cabinet dans le vieux Madrid, à l'opposé de la Calle Serrano ce qui ne lui laissait guère de choix. Sans se soucier de la Mazda garée en double file, il prit Larissa Petrov par la taille et lui déposa un baiser dans le cou, se remplissant les narines d'un parfum bon marché et puissant. La jeune femme portait une robe imprimée à fleurs boutonnée devant, très ajustée, mettant en valeur une lourde poitrine et des hanches en amphore. Elle avait la peau très blanche, ayant horreur du soleil.

— J'avais un rendez-vous de travail pas loin, petite colombe, lui souffla-t-il à l'oreille.

Le major Gregor Kirsanov était un des meilleurs officiers de la Rezidentura et, à ce titre, « traitait » une demi-douzaine de « sources ». Larissa Petrov se dégagea et leva la tête vers lui avec un sourire

ambigu :

— Ça s'est bien passé ? Tu n'avais pas demandé de protection ?

On s'engageait sur un terrain dangereux. Gregor Kirsanov reprit Larissa contre lui, entourant sa taille.

— Très bien, dit-il. Et toi Larissa Stefanovna ? Que fais-tu là ? Tu avais rendez-vous avec un de tes admirateurs ?

Presque tous les membres de l'ambassade soviétique avaient un jour entendu les doléances amères de Larissa, se plaignant du peu d'intérêt sexuel de son mari pour sa jeune femme. Il faut dire que Anatoli Petrov n'avait rien d'un Don Juan avec ses yeux proéminents, sa mâchoire prognathe et ses énormes sourcils noirs. Il portait éternellement de vieux costumes de serge bleue, brillants d'usure et s'exprimait comme un vieux manuel du Parti. Venu du Second Département(4) du KGB grâce à d'obscures machinations, Anatoli Petrov était, de plus, un ivrogne invétéré.

Vindictif dès qu'il avait un verre dans le nez, il rôdait dans la Rezidentura, cherchant un motif d'établir un rapport défavorable à un de ses nombreux ennemis. Sur une de ses dénonciations arbitraires, le meilleur officier du KGB pouvait être renvoyé en vingt-quatre heures en Union Soviétique avec désormais interdiction d'en sortir. Ensuite, au mieux, c'était la mutation au Second Département pour croupir à Irkousk ou à Leningrad à traquer les ennemis intérieurs du régime, ivrognes, hooligans et « réformistes ».

Pour compenser ses frustrations, Larissa Petrov multipliait les aventures avec ses collègues de l'ambassade. Bien entendu, ces infidélités rendaient Anatoli Petrov fou furieux. Il nourrissait à l'égard de Gregor Kirsanov, connu pour ses succès féminins, une antipathie aussi violente qu'injustifiée à ce jour.

Larissa Petrov eut un rire de gorge.

— Idiot ! Je faisais les soldes ! J'essayais d'économiser quelques roubles de mon misérable salaire.

La plupart des boutiques de prêt-à-porter élégant se trouvaient sur la Calle Serrano. Gregor Kirsanov montra les mains vides de la jeune femme.

— Tu n'as rien acheté ?

— Juste une robe, dit-elle. Et encore je la paierai en deux fois c'est encore trop cher, dit-elle. Il me faudrait un amant riche ! Tu n'as pas quelqu'un à me présenter ?

Gregor Kirsanov élargit son sourire. Avant tout, ne pas laisser filer Larissa Petrov.

— Je ne suis pas riche, Larissa Stefanovna, lança-t-il, mais je peux t'offrir une vodka. Tu as le temps ?

— Tout le temps ! dit-elle. Anatoli est parti ce matin pour Rome assister à une réunion. Où m'emmènes-tu ?

— Pas loin, annonça Gregor. Dans un endroit agréable et discret. Tu as une voiture ?

— Non, dit-elle. Je suis venue en taxi.

Madrid regorgeait de taxis, signalés par une bande rouge en travers de la portière, à des prix ridiculement bas.

— Et ta femme ? Ajouta-t-elle d'un ton ironique. Elle ne va pas te faire de scène ?

— Tu sais bien qu'elle est à Moscou, fit Kirsanov. Sa mère vient d'être opérée d'une tumeur.

Alors qu'il n'était encore que lieutenant, élève de l'École du Renseignement Étranger du KGB de Yourlovo, il avait épousé Anna, jeune femme effacée et douce, musicienne, aux yeux bleus de porcelaine et au corps androgyne. Leur vie sexuelle s'était très vite espacée, ils n'avaient pas d'enfant et Anna détestait Madrid. Ses séjours à Moscou se faisaient de plus en plus longs et Gregor s'attendait à ce qu'elle lui annonce un jour son intention de divorcer.

Galamment, il ouvrit à Larissa Petrov la portière de la Mazda.

La jeune femme regarda avec envie l'intérieur flambant neuf de la voiture.

— Elle a dû te coûter au moins dix mille roubles ! remarqua-t-elle. Comment te débrouilles-tu avec ta solde ?

— Je suis un bon communiste, dit Gregor Kirsanov dans un éclat de rire.

Cela avait été parfaitement vrai jusque-là. Fils d'un officier, membre du Parti, Gregor avait fait de bonnes études couronnées par quatre ans à l'Institut des Langues où il avait appris l'espagnol et l'anglais. Ensuite, il avait travaillé comme interprète au Département International pour finalement être engagé au Comité Soviétique pour la Paix, une des dépendances du KGB.

C'est en 1966 qu'il avait été remarqué par le GRU(5) où il était resté deux ans. Jusqu'à ce que le tout-puissant KGB apprenne par ses chasseurs de têtes l'existence de ce brillant élément et l'intègre en 1968 à sa Seconde Direction Générale. Depuis, il n'avait dans son dossier que des éloges, et se retrouvait un des plus jeunes majors de son Département, le Septième.

Il démarra et se noya avec précaution dans la circulation intense de la Calle Serrano.

Larissa glissa sur son siège, découvrant ses cuisses lourdes d'une blancheur neigeuse. Elle se maquillait outrageusement, ses jambes étaient trop épaisses, cependant, il se dégageait d'elle une sensualité animale qui ne laissait pas Gregor indifférent. Ils échangèrent un regard et il sut aussitôt comment il allait procéder. Posant la main sur le genou découvert, il dit d'une voix douce :

— Tu sais, petite colombe, que tu es très belle.

— Arrête, Gregor Ivanovitch ! roucoula-t-elle. Je suis une femme mariée.

Il sourit et tourna à droite dans la Calle Zurbaran, redescendant vers le Paseo de la Castellana, l'épine dorsale de la ville. Adieu son rendez-vous ! La rencontre avec la jeune femme posait un problème d'une telle acuité que sa solution prenait le pas sur toute autre considération.

* *

*

Le Blues Villa Club commençait à peine à se remplir, bien qu'il soit déjà huit heures. Les Espagnols sortaient tard, avant d'aller dîner vers onze heures ou minuit. Larissa considéra l'ambiance feutrée, les sièges moelleux et profonds, l'éclairage tamisé, les tableaux modernes et les couples en train de flirter.

— C'est là que tu amènes tes conquêtes ?

— Mais non, dit Gregor, j'y suis venu une fois ou deux, seulement.

Ce qui était strictement vrai et justement une des raisons pour lesquelles il avait choisi le Blues Villa Club. Il y était inconnu et les barmen se préoccupaient peu de la clientèle. Dans une petite rue calme, la Calle Santo Domingo de silos, à deux pas du stade et du quartier de Salamanca, fief des call-girls, on n'y trouvait guère que des couples illégitimes. Ils s'installèrent dans un coin sombre et Larissa demanda, une lueur avide dans le regard :

— Tu crois qu'ils ont du cognac français ?

— Sûrement, fit Gregor Kirsanov.

Cinq minutes plus tard, il y avait sur la table une bouteille de Gaston de Lagrange et une de Stolychnaya pour Gregor.

* *

*

Les yeux de Larissa Petrov brillaient d'un éclat inaccoutumé et ses joues s'étaient empourprées. La bouteille de Gaston de Lagrange avait sérieusement baissé et la jeune femme grignotait sans arrêt des « tapas », amuse-gueule allant du chorizo aux olives. Gregor Kirsanov ne boudait pas la vodka non plus, une main sur la cuisse de sa voisine. Celle-ci demanda soudain d'une voix légèrement avinée :

— Gregor Ivanovitch, qu'est-ce que tu fais avec une femme sans intérêt comme moi ? Il paraît que tu as une maîtresse superbe, une Espagnole ?

— Qui t'a dit cela ?

Elle étouffa un hoquet.

— Tu oublies qu'Anatoli veille sur vous ; son rôle est de tout savoir...

Cette réflexion fit à Gregor Kirsanov l'effet d'une douche glaciale. Sa rencontre avec Larissa représentait potentiellement un danger mortel. Le genre de grain de sable qui fait échouer les opérations les mieux conçues. Car, Larissa, avec ou sans intention de nuire, pouvait parler de leur rencontre à son mari. Ce dernier serait peut-être tenté de vérifier, ce jour-là, l'emploi du temps officiel de Gregor. Et alors...

Gregor Kirsanov se pencha vers Larissa et leurs lèvres s'effleurèrent.

— Tu me plais beaucoup.

Il fut surpris de la violence avec laquelle la bouche de Larissa s'écrasa contre la sienne. Elle s'écarta ensuite, essoufflée, but une gorgée de Gaston de Lagrange, une lueur trouble dans le regard.

— Gregor Ivanovitch, tu es fou ! Si on nous voyait...

— Tu as raison ! dit-il. Allons dans un endroit plus tranquille.

— Où ?

— Chez moi, par exemple...

Le KGB lui avait offert un superbe appartement de trois cents mètres carrés sur le Paseo de la Castellana, peu en rapport avec son poste officiel de correspondant de l'agence Novosti. Ses collègues, les vrais journalistes, moisissaient dans des HLM pouilleux à l'est de Madrid. Larissa secoua la tête.

— Non, c'est trop dangereux. Il faut que je rentre. Anatoli doit me téléphoner de Rome. Si je ne suis pas là...

Il s'attendait à cette réponse. Aussi insista-t-il.

— Je connais une auberge, sur la route de Burgos...

— Non, non, il faut que...

Il lui ferma la bouche d'un baiser et cette fois, fit remonter sa main le long de la cuisse. Larissa s'arracha de lui haletante, sa poitrine prête à faire sauter les boutons de sa robe.

— Qu'est-ce que tu as, Gregor Ivanovitch ? Tu aurais eu des tas d'occasions de me faire la cour depuis que nous nous connaissons. Pourquoi aujourd'hui ?

— Il y a toujours ton mari, remarqua-t-il.

Il prit la bouteille de Gaston de Lagrange et lui en reversa, puis se servit une vodka.

Ils demeurèrent quelques instants enlacés, écoutant la musique, chacun perdu dans ses pensées. De nouveau, ils s'embrassèrent et, d'un geste audacieux, il prit la main de sa voisine et la posa sur son pantalon. Les doigts de Larissa se crispèrent une fraction de seconde sur la protubérance qui tendait le tissu, puis la jeune femme lâcha, avec un rire vulgaire :

— C'est vrai ce qu'on dit. Tu es drôlement bien foutu...

Elle retira néanmoins sa main.

— Une autre fois, Gregor Ivanovitch. Je ne veux pas de problème avec Anatoli. Tu sais comment il est. Tu me raccompagnes ?

Avant de se lever, elle vida son verre de cognac. Gregor ramassa distraitement sa monnaie.

— Il lui restait peu de temps pour agir. Dans ce quartier animé, c'était impossible. À peine dans la voiture, il se jeta de nouveau sur Larissa. Cette fois, elle ne se déroba pas quand il remonta sa robe, effleurant le nylon du slip. Ses doigts écartèrent l'élastique et trouvèrent le sexe offert. Larissa eut un violent sursaut.

— Stoi(6) !

Il la cloua au siège d'un baiser et continua à la caresser, revenant à la poitrine pour défaire quelques boutons de plus. Les pointes de ses seins étaient dures comme des crayons. Larissa se détacha enfin de lui, haletante.

Un garçon les observait du trottoir.

— Allons-nous-en ! dit-elle.

Gregor mit en route, redescendant le Paseo de Castellana. Jusqu'à la maison de Larissa, il avait environ vingt minutes de route. Sans hésiter, il ouvrit son zip et prit le poignet de Larissa, lui nouant les doigts autour de la colonne de chair déjà presque dressée.

— Caresse-moi ! dit-il.

— Tu es fou ! gémit Larissa.

Cependant, ses doigts commencèrent à monter et descendre le long du sexe énorme. Elle ne pouvait s'empêcher de le contempler, le désir inondant son ventre. Jamais, elle n'avait eu un amant de cette dimension.

La Mazda tourna autour de la Plaza de Cuzco et prit la Calle Alberto Alcocer, filant vers l'est. Le soleil venait de se coucher et une obscurité complice protégeait leurs ébats. Gregor commença à lutter contre le plaisir. Larissa, prise au jeu, le caressait avec une habileté diabolique, le guettant, avidement. Elle murmura soudain :

— Vas-y, mon petit pigeon, vas-y ! Jouis dans ma main. Tu vas voir comme c'est bon.

Ses gestes se faisaient plus rapides. Gregor leva le pied de l'accélérateur et dit :

— Pas comme ça.

Il était arrivé à ce qu'il voulait, sur un point. Se méprenant sur sa remarque, Larissa se pencha et enfourna d'un seul coup dans sa bouche la moitié du membre raidi. Gregor Kirsanov eut toutes les peines du monde à ne pas exploser sur-le-champ entre les lèvres épaisses de sa partenaire. En dépit du plaisir qu'il éprouvait, Gregor demeurait mentalement froid comme un iceberg. Il franchit un pont au-dessus de la M30, l'autoroute périphérique ceinturant Madrid, et tourna à gauche pour rejoindre le quartier de Moratalaz. Encore

quelques minutes avant d'atteindre le building où vivait Larissa Petrov.

Lorsqu'il s'engagea dans la montée du Camino de Los Vinateros menant à son urbanización, Larissa sentant qu'ils étaient presque arrivés, accéléra frénétiquement sa caresse. Se maîtrisant, Gregor Kirsanov d'un geste plein de douceur, mais ferme, prit les épais cheveux noirs de Larissa et tira sa tête en arrière.

La jeune femme lui adressa un regard stupéfait.

— On finira une autre fois, dit le Soviétique.

Une lueur incrédule passa dans les yeux pers de Larissa. Jamais encore un homme n'avait refusé l'offrande de sa bouche.

— Je ne t'excite pas ! jeta-t-elle.

Gregor avait ralenti. Ils contournaient le bloc d'immeubles modernes où elle habitait, en bordure d'un vaste espace nu qui moutonnait à perte de vue, pelé comme tous les environs de Madrid. Le Soviétique baissa les yeux sur les vingt centimètres qui jaillissaient de son pantalon ouvert :

— Tu dis des bêtises, ma petite colombe ! fit-il.

Larissa ne comprenait plus. En voyant ce sexe énorme qu'elle avait elle-même porté à l'ébullition, son ventre dégoulinait de désir.

Gregor ralentit encore, montant la Calle Molina de Ribeiro, bordée à sa gauche par une enfilade de buildings modernes. Celui où demeurait Larissa Petrov était le dernier en haut de la côte. Huit étages, un interphone, du marbre. Le luxe. En face, un troupeau de moutons paissait tranquillement sur le terrain vague faiblement éclairé. Le Soviétique retint son souffle. Si Larissa le plantait là, c'était la catastrophe.

Il croisa son regard, et ce qu'il y lut l'incita à appuyer sur l'accélérateur.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il ne répondit pas, abaissant la nuque sur son sexe dressé. Docilement, la bouche reprit son va-et-vient. Ils passèrent devant l'immeuble de Larissa et il continua tout droit. Ses phares éclairèrent un vague sentier zigzaguant dans l'immense terrain vague. Il s'y engagea, laissant derrière lui les dernières maisons. Secouée par les cahots, Larissa releva la tête :

— Où m'emmènes-tu ?

— Dans un endroit où je vais te montrer ce que j'éprouve pour toi, dit-il.

Elle resta contre lui, la main serrée autour de son sexe, la tête sur son épaule, tandis que les phares de la Mazda éclairaient des monceaux d'ordures éparpillées sur la zone pelée. Dans le rétroviseur les lumières de l'urbanización s'estompaient. Gregor Kirsanov avait retrouvé tout son sang-froid. Il conduisit encore quelques centaines de

mètres, puis s'arrêta enfin dans un repli de terrain.

À peine eut-il stoppé que Larissa se souleva sur son siège, et fit glisser son slip à ses pieds. Puis elle se jeta contre Gregor, l'embrassant à bouche que veux-tu, maniant son sexe frénétiquement.

— Tu vas me mettre ton gros truc dans le ventre, Gregor Ivanovitch ?

Gregor coupa les phares et ouvrit la portière :

— Viens dehors, on sera mieux.

Il la tira par la main, la forçant à se faufiler derrière le volant puis la plaqua debout contre la voiture. D'un geste brutal, il arracha le devant de sa robe. Le tissu se déchira avec un bruit sec, découvrant le soutien-gorge. Larissa protesta.

— Ma robe, tu es...

Gregor, du regard, balaya l'horizon. La nuit était tombée. Les phares éteints, ils étaient invisibles. L'air était délicieusement tiède après la moiteur du centre de Madrid. Larissa haletait contre lui. Il lui jeta :

— Je t'achèterai une autre robe.

En même temps, il poussa un de ses genoux entre les cuisses grasses. Larissa ne demandait que cela. C'est elle qui prit le sexe tendu et le plaça de façon à ce que Gregor n'eût qu'à donner un léger coup de reins pour s'enfoncer dans son ventre. En dépit de ses dimensions hors du commun, il l'enfouit en entier d'une seule poussée. Larissa émit un « ah ! » comme si on l'avait frappée d'un coup de poing dans l'estomac et noua ses bras autour de la nuque du Soviétique. Il commença à bouger en elle et elle crut qu'il était pressé de se satisfaire.

— Non ! Non ! Attends ! jeta-t-elle. C'est trop bon. Baise-moi longtemps.

Elle titubait sur ses hauts talons qui s'enfonçaient dans le sol inégal, les pans de sa robe déchirée flottant autour d'elle. Gregor glissa les mains sous le tissu, le pantalon sur les chevilles, l'appuya à la carrosserie et se mit à la besogner à grands coups, ne pensant plus qu'à son plaisir. Celui-ci vint très vite tant sa tension nerveuse était grande. Larissa enfonça ses ongles dans sa nuque et poussa une sorte de grognement, secouée d'un spasme violent.

— Davaï ! Davaï(7) !

Le sang battait aux tempes de Gregor Kirsanov. Il lui était encore possible de changer d'avis.

Larissa, serrée contre lui, murmurait des mots d'amour à faire fondre le Kremlin. Seulement, en dix ans de renseignement, Gregor Kirsanov avait appris à se méfier des emballements de femmes amoureuses. Surtout d'une créature comme Larissa Petrov. Elle pouvait devenir sa pire ennemie. Ce qu'elle savait sur lui depuis ce

jour était de la dynamite, même si elle ne s'en doutait pas encore.

Reprenant son souffle, elle demanda :

— Comment est-ce que je vais rentrer chez moi ? Tu as vu ce que tu as fait à ma robe ?

Gregor ne répondit pas.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

Le sexe dur était encore enfoncé dans son ventre et elle en éprouvait un plaisir diffus et intense. Gregor vida son cerveau. Ses mains remontèrent lentement le long du corps presque nu emprisonnant au passage les seins lourds. Larissa ferma les yeux. Elle mourait d'envie de l'inviter chez elle et de faire l'amour toute la nuit avec cet étalon... Les mains quittèrent ses seins et se nouèrent doucement autour de son cou. Dans l'obscurité, elle ne pouvait voir l'expression de ses yeux.

— Tu veux m'étrangler ? demanda-t-elle moqueusement.

— Non, dit Gregor Kirsanov.

Ses pouces trouvèrent les deux carotides de la jeune femme et il appuya dessus doucement, mais fermement. Larissa eut un sursaut, chercha à s'écarter de lui, mais, presque aussitôt, un voile noir passa devant ses yeux et si Gregor ne l'avait pas retenue, elle serait tombée. Un vieux truc, rapide et efficace pour faire perdre connaissance à quelqu'un. Seulement, Larissa allait reprendre ses esprits très vite, dès que le sang recommencerait à affluer à son cerveau.

Gregor sentait son corps tiède s'appuyer contre le sien comme celui d'une femme endormie. Il dut se forcer pour ne pas renoncer à son projet. Seulement Larissa représentait un très grand danger. À cause d'elle, il risquait de se retrouver à Moscou dans une cellule de la Loubianka. Et, un jour, le bourreau s'approcherait de lui par-derrière et lui tirerait une balle dans la nuque selon le cérémonial réservé aux traîtres et aux membres infidèles du Parti.

Larissa gémit, entrouvrit les yeux, essaya de se dégager. Gregor sut que le moment était arrivé.

Il recula, lui envoya de toutes ses forces un coup de poing en plein visage. La jeune femme rejetée contre la Mazda, tituba. Déjà Gregor Kirsanov revenait à la charge, arrachant ce qui restait de sa robe. Puis il se mit à la frapper jusqu'à ce qu'elle tombe à terre. Il se jeta alors sur elle, la retourna sur le dos et serra sa main droite sur sa trachée-artère, appuyant de tout son poids.

Larissa Petrov se débattit quelques instants, les yeux exorbités, essayant de le griffer, puis, après un sursaut terrible, retomba, inerte.

Gregor continua à lui écraser la trachée-artère, la sueur coulant sur son visage. Il lâcha prise et lui saisit le poignet, cherchant son pouls. Plus rien.

Rapidement, il explora l'obscurité autour de lui. Personne.

D'ailleurs l'endroit n'avait rien de séduisant. Il fit le tour de la Mazda, y récupéra le slip de Larissa et le lui remit. Puis, il le lui arracha violemment et le jeta dans l'herbe. Il s'aperçut alors qu'il ne s'était toujours pas rajusté et le fit. Il se sentait parfaitement calme maintenant. Grâce au plafonnier, il inspecta la voiture avec soin, s'assurant qu'elle n'y avait rien laissé tomber puis fouilla son sac. Il se saisit de l'argent, quelques milliers de pesetas et l'empocha. La mise en scène était parfaite. Le soutien-gorge relevé au-dessus des seins et la robe déchirée évoquaient un crime de sadique. Il remonta en voiture et au moment où il allait mettre le contact, aperçut une forme sombre un peu plus loin. Son poulx sauta à 130 !

Il ressortit de la voiture, prêt à tout, et s'approcha. En arrivant près du « témoin », il faillit rire de soulagement : c'était une grosse poubelle roulante, en métal. Cela lui donna une idée.

Il traîna sur le sol le corps inanimé de Larissa Petrov et parvint à le faire basculer dans la poubelle. Ensuite, il alla rechercher les lambeaux de la robe et les dessous qu'il jeta avec. Il referma le couvercle. De cette façon, on ne trouverait pas immédiatement le corps de la Soviétique. Personne ne venait dans ce coin désolé. À part les clochards. Quant à l'odeur, le cadavre était assez loin de l'urbanisation.

Il reprit la Mazda, mit en route sans allumer les phares, se guidant à la clarté de la lune, filant en direction opposée à celle des immeubles. Il roula ainsi près de trois kilomètres avant de retrouver une route goudronnée et un groupe de bâtiments industriels.

En repassant au-dessus du périphérique, il se dit qu'il serait bientôt riche, libre et heureux.

CHAPITRE II

À travers la baie vitrée scellée – climatisation oblige – Malko apercevait en entier le cours sinueux du Paseo de la Castellana coupant Madrid du nord au sud, ex-Paseo du Generalissimo pudiquement rebaptisé à la mort du général Franco. Du trentième étage du building B.B.(8), il dominait la Plaza del Doctor Maranon. Un ciel bleu immaculé pesait sur cette ville étrange composée surtout d'innombrables clapiers en briques rouges à la périphérie, encerclant les vieux immeubles noirâtres et respectables du centre d'où émergeaient quelques gratte-ciel ultramodernes, en verre et en béton, comme celui où se trouvait Malko.

Il avait quitté l'Autriche deux jours plus tôt, empruntant le nouveau vol direct Air France, Salzbourg-Paris. La CIA, en période d'économie, boudait les First. La classe Affaires Air France, lui assurait une nourriture plus que décente, des bons vins français, et un confort presque équivalent aux First, sur un court trajet.

À peine débarqué de son vol Air France, Malko avait loué chez Budget une Ford Orion grenat toute neuve, climatisée, et s'était installé au Ritz, le meilleur hôtel de Madrid, tout à côté du Musée du Prado. Sous son véritable nom. Simple gentilhomme autrichien venu rendre visite à des amis. Le Ritz avait la gaieté primesautière d'un cimetière de campagne avec ses immenses salons rococos et vides, aussi s'était-il hâté de filer à son rendez-vous. Au trentième étage, Malko avait trouvé une plaque de bronze indiquant Microchips technology Inc. Une secrétaire souriante l'avait introduit dans cette salle d'attente, aux murs uniformément gris, avec une vue superbe sur Madrid.

La porte s'ouvrit sur un homme corpulent, presque chauve, tiré à quatre épingles. La peau couperosée de son visage ovale était tellement tirée qu'elle lui ôtait toute expression. Des yeux très bleus, froids, brillaient derrière des lunettes à monture dorée. Il tendit la main à Malko :

— Je suis James Barry. Bienvenue à Madrid.

James Barry était le chef de station de la CIA dans la capitale espagnole, et la « Microchips technology Inc », une discrète « infrastructure » de la CIA. Les deux hommes passèrent dans le bureau voisin, presque aussi dépouillé que la salle d'attente. À part plusieurs mini-ordinateurs et une grande photo de Silicon Valley. Ils s'installèrent dans des fauteuils de cuir noir après que la secrétaire eut apporté des cafés.

James Barry, avec sa montre en or, sa chemise rayée et son visage

tiré de vieux beau, ressemblait plus à un businessman prospère qu'à un espion.

Son accent bostonien indiquait son appartenance à L'Eastern Establishment, comme tout le gratin de la CIA qui venait soit des grandes villes de l'Est des États-Unis, soit des États du Sud. Tradition suivie depuis l'OSS(9).

— J'espère que vous allez m'en dire plus sur ma mission, dit Malko.

James Barry prit un épais dossier sur son bureau et le posa sur ses genoux.

— C'est un peu différent de ce que vous faites d'habitude, expliqua-t-il. Il s'agit de CE(10).

Malko dissimula sa surprise. Les gens du contre-espionnage, pratiquement tous atteints de paranoïa aiguë, faisaient rarement appel à lui, non citoyen américain, donc à leurs yeux traître en puissance.

Peut-être que la découverte d'un réseau d'espionnage soviétique en Virginie, composé de bons Américains conservateurs les avait fait changer d'avis. James Barry lui tendit une poignée de photos, la plupart en noir et blanc.

Malko se pencha sur les documents. Ils représentaient tous un homme de haute taille, à l'allure athlétique, les cheveux noirs rejetés en arrière, avec un sourire superbe illuminant un visage de play-boy. On aurait dit un acteur de télévision.

— Je vous présente le major Gregor Ivanovitch Kirsanov, annonça l'Américain. 1,90 m, 83 kilos. Successivement en poste à Caracas, Buenos Aires et enfin Madrid. Parle parfaitement espagnol et anglais, Don Juan notoire et brillant élément du KGB. Actuellement officier traitant à la Rezidentura de Madrid, chargé de gérer un important réseau d'informateurs espagnols. Utilise la couverture de chef de bureau de l'agence de presse Novosti. Il n'habite pas loin d'ici, au 127 de la Castellana et sa femme se trouve en ce moment en Union Soviétique. Il s'entend mal avec son Rezident, un général de brigade imbibé de vodka.

James Barry se tut quelques secondes et termina en pesant ses mots :

— Gregor Ivanovitch Kirsanov est prêt à rejoindre notre camp et nous sommes d'accord pour le recevoir.

Un défecteur major du KGB, cela pouvait être intéressant...

— Qu'est-ce qui le motive ?

Les lèvres minces de James Barry s'ouvrirent en un sourire désabusé.

— Vous connaissez l'acronyme MICE ? Money, Ideology, Compromission, Ego(11). Ce sont toujours les mêmes raisons qui poussent un homme à changer de camp.

« Nos gens ont "tamponné" Kirsanov à la fin de son séjour au

Venezuela, il y a près de deux ans. À cette époque, ils ont réalisé que sa vie à l'Ouest lui faisait peu à peu prendre le système soviétique en horreur, à cause de sa rigidité et du rôle tout-puissant du Parti. Ensuite, il a eu des problèmes avec son directeur de Département qui, l'ayant pris en grippe, lui a donné des notes qui l'ont empêché de passer colonel. En toute injustice... Et... sur le plan sentimental, sa vie ne va pas fort : il s'entend mal avec sa femme.

« Bref, nous avons découvert progressivement un homme à l'ego blessé, dégoûté de l'idéologie soviétique, sans vraie attache avec son pays. Il ne restait plus qu'à faire jouer une corde de plus : l'argent. Alors, je lui ai offert un million de dollars s'il franchissait le Rubicon.

— Gott im Himmel ! s'exclama Malko, vous n'avez pas l'habitude de payer ces prix-là...

— C'est vrai, reconnut James Barry, seulement nous ne mettons pas tous les jours la main sur un major du KGB qui a travaillé dans une zone sensible pour nous comme l'Amérique latine.

— Donc, il a accepté votre offre et travaille pour vous. J'avoue que je ne vois pas très bien mon rôle.

D'habitude, lorsque la CIA recrutait un Soviétique, on le mettait dans le premier avion pour Washington où, pendant quelques mois il était soigneusement débriefé.

— Ce n'est pas aussi simple, expliqua James Barry, après avoir bu un peu de café. Gregor Kirsanov n'a pas encore travaillé pour nous. Il m'a seulement remis la liste de ses contacts en Argentine, que, bien entendu, nous n'avons pas utilisée. Nous avons pu jusqu'ici vérifier certaines informations et voir qu'il était sérieux. C'est seulement ensuite que la Centrale m'a autorisé à le recruter. Vous connaissez leur prudence lorsqu'il s'agit d'un défecteur : ils pensent toujours à une provocation.

— Qu'attendez-vous pour le mettre dans le premier avion avant que le KGB ne le trucidé ? demanda Malko. S'ils devinent ses projets, il est cuit.

James Barry passa de nouveau sa main sur son crâne chauve avec un sourire embarrassé.

— Avant de fermer notre deal, il faut qu'il subisse son « examen de passage »... D'abord, nous voulons qu'il continue à travailler à la Rezidentura quelque temps, afin de vérifier un certain nombre d'informations. C'est une occasion en or. Langley m'a transmis une liste de questions pour lui, toutes plus importantes les unes que les autres. Or, on ne peut quand même pas le voir trois fois par jour ! Je sais que nous n'aurons probablement pas le temps de répondre à toutes, mais il faudra faire de notre mieux.

— De « notre » mieux ? releva Malko.

La peau tendue du visage de James Barry s'essaya à un vague

sourire mais ses yeux demeurèrent d'une froideur de glace.

— C'est vous qui allez le traiter à partir de maintenant. Je crois que vous parlez russe, c'est dans votre dossier.

— Kirsanov parle anglais. Pourquoi avez-vous besoin de moi ?

James Barry secoua la gélatine qui lui servait de menton. On avait l'impression qu'il n'avait pas d'os...

— Je suis le chef de station et les Espagnols me connaissent bien. J'ai pris trop de risques en traitant Kirsanov moi-même. Vous n'êtes pas américain et inconnu ici. Sauf du KGB. Mais, s'ils vous repèrent, c'est que tout ira vraiment très mal...

— Je croyais l'Espagne membre de l'OTAN, votre alliée en principe, objecta Malko. Vos homologues espagnols ne sont pas au courant ?

— Eh bien non ! avoua James Barry. Pour plusieurs raisons. D'abord, c'est une affaire qui a commencé avec le desk « Latin America ». Ils refusent de mettre qui que ce soit dans la confidence.

« Ensuite, les Espagnols sont d'une susceptibilité de pucelle. Si on les faisaient participer à l'opération, ils exigeraient de prendre Gregor Kirsanov sous leur « protection » et de le débriefer avant nous, ce qui évidemment est hors de question.

Un ange passa... Malko voyait très bien le tableau. La CIA s'emparait d'un Soviétique travaillant en Espagne et ne livrerait aux Espagnols qu'une version expurgée de ses aveux. James Barry renchérirait.

— En plus, contrairement aux apparences, nous ne sommes pas en très bons termes avec eux. À cause de ces cons de la NSA(12).

— La NSA ? Pourquoi ?

— En janvier dernier, ils se sont mis en tête de photographier les antennes du Palais du gouvernement, afin de pouvoir intercepter plus facilement leurs communications. Comme ils ne sont pas habitués à ce boulot de « plombiers », ils se sont fait piquer par les gens du CESID(13) – nos homologues espagnols – qui ont fait un foin du diable. C'est nous qui avons porté le chapeau. Alors s'ils apprenaient qu'on leur souffle un agent du KGB sous le nez, ils seraient fous.

« Mais il y a une raison encore plus sérieuse à notre discrétion.

— Laquelle ?

— Par Gregor Kirsanov nous savons qu'il y a un traître dans les rangs du CESID. En avertissant les Espagnols nous risquons de condamner toute l'opération et Gregor Kirsanov du même coup.

Le soleil tapait si fort sur les baies vitrées que même la climatisation n'arrivait pas à rafraîchir la pièce. Malko s'essuya le front. Madrid en juin c'était la température de Rio avec la mer en moins.

— J'ai compris, dit-il. Quand commençons-nous ?

James Barry regarda sa montre.

— Exactement dans trois heures. Dans une grande librairie. Je vous accompagnerai pour le premier meeting, ensuite vous vous débrouillerez. Voilà la procédure. Vous apportez une liste de questions que vous laissez dans un livre et Kirsanov fait de même avec les réponses. Quand tout sera terminé, nous l'exfiltrerons discrètement.

— Comment ?

— J'ai obtenu, après des semaines de danse du ventre, un passeport en blanc du State Department. On va y mettre un beau nom américain et notre ami filera à Washington avec sa fiancée...

— Sa fiancée ?

La CIA n'était pas une agence matrimoniale.

— C'est la seconde partie de votre job. La raison qui a définitivement décidé Gregor Kirsanov à choisir la liberté en plus de mon million de dollars a des yeux verts, la poitrine de Raquel Welch et le feu au cul.

— Une Américaine ?

— Non, une Espagnole. Mariée. Elle et Kirsanov sont tombés fous amoureux l'un de l'autre. Comme il doit retourner en Union Soviétique après son poste madrilène, il la perdrait en demeurant au KGB, car ce n'est pas le genre de femme à le suivre dans la toundra.

— Que voulez-vous que je lui fasse ?

— My God, rien. Surtout absolument rien ! s'exclama l'Américain. Simplement, je veux que toute l'opération soit balisée. Nous n'avons eu, pour l'instant, aucun contact direct avec elle. Peut-être que cela ne sera d'aucune utilité, mais j'aimerais avoir un feed-back(14) indépendant de notre ami Kirsanov. En tout cas, cela vous permettra de connaître une jolie femme de plus. Tenez.

Il lui tendit une photo en couleurs découpée dans le magazine Hola. Une jeune femme souriante dont le spencer de cuir s'ouvrait sur un chemisier gonflé par deux seins superbes, contrastant avec la taille minuscule serrée dans une haute ceinture prolongeant une jupe de cuir noir si ajustée que sa propriétaire devait avoir du mal à marcher. Malko n'en crut pas ses yeux, en voyant l'homme en smoking qui se trouvait à côté de la maîtresse de Gregor Kirsanov. Blond, légèrement chauve, un visage veule et racé, avec une grande bouche molle et l'air niais.

— Mais c'est Tomas del Rio ! s'exclama-t-il.

James Barry tomba des nues.

— Vous le connaissez ?

— Ce n'est pas un intime. Je l'ai rencontré, à la Feria de Séville chez la duchesse d'Albe et dans des chasses. Un pur « señorito » sévillan (15). De l'eau tiède, mais charmant ; il ne ferait pas de mal à une mouche. Il est fou de chasse, de campagne et de taureaux. Il possède je crois une ganaderia près de Séville ; il m'avait même invité

à la visiter. C'est...

— ... sa femme, compléta James Barry. My God ! Je ne savais pas que vous le connaissiez. Cela va à la fois simplifier et compliquer le problème. Il est au courant de vos activités ?

— Je ne pense pas, dit Malko, nos relations étaient seulement mondaines. J'ignorais même qu'il soit marié. Comment s'appelle-t-elle ?

— Isabel. Ils sont rarement ensemble, car lui n'aime pas Madrid et elle déteste Séville. En plus, je crois que la fréquentation des taureaux de combat n'a pas réussi à transformer Tomas del Rio en étalon. D'après nos sources, il s'occupe peu de sa femme sur le plan sexuel.

— Ce qui a permis à Kirsanov de faire sa conquête, souligna Malko. Je vois très bien le couple. Il y en a des tas comme ça en Espagne. L'homme a une vie séparée avec ses maîtresses et la femme joue au golf, au bridge ou au gin.

— Isabel del Rio jouerait plutôt à autre chose, conclut James Barry. Maintenant allons déjeuner.

* *

*

Depuis que Mme Reagan y avait déjeuné, le restaurant El Botin, Calle de Postas, dans le vieux Madrid, ne désemplissait pas de touristes. Pas un Madrilène n'y aurait mis les pieds. Coincés au second étage entre un groupe de Japonais et des Américains bruyants, Malko et James Barry mastiquaient de l'agneau rôti, cuit dans un four de deux cent cinquante ans, l'âge probable de l'animal qu'ils tentaient d'avalier. Malko se pencha par-dessus la table et demanda :

— Et le KGB ? Ils ont un CE aussi ? Kirsanov n'est pas suspect en dépit de cette liaison avec une noble espagnole ?

James Barry qui ne buvait que de la Contrex et mangeait à peine, secoua négativement la tête.

— Il est très bien noté. Sa couverture de journaliste l'oblige à de nombreux contacts et comme il obtient des résultats, le Rezydent ferme les yeux sur ses frasques. De plus, le représentant de la ligne KR, Anatoli Petrov est un vieil apparatchik imbibé de vodka. D'ailleurs, il a d'autres chats à fouetter en ce moment. Sa femme a été assassinée, il y a une semaine, par un sadique que les Espagnols n'arrivent pas à retrouver.

— Nos amis soviétiques ne doivent pas apprécier...

James Barry essuya ses lunettes.

— You bet(16). J'en ai eu des échos.

Il consulta son superbe chrono en or massif.

— Allons-y !

La librairie Aguirre faisait le coin de la Calle Serrano et de la Calle Jorge Luis. Malko avait longuement observé la façade et la porte située au carrefour avant d'y entrer le premier. Il se mêla aux clients, s'intéressant aux romans du rez-de-chaussée. Dans la partie gauche donnant sur la Calle Jorge Luis, se trouvait une galerie à laquelle on accédait par un escalier de bois, réservée aux livres d'art et aux éditions de luxe. Il traînait au rez-de-chaussée depuis dix minutes quand un homme de haute taille entra dans la librairie, vêtu d'un pantalon gris et d'une chemise rayée jaune et bleu. Malgré ses lunettes noires, Malko reconnut facilement Gregor Kirsanov.

Le Soviétique semblait très calme. Il se dirigea vers l'escalier menant à la galerie. James Barry arriva dans la librairie peu après, échangea un regard avec Malko, puis se plongea dans une monographie de Jérôme Bosch. Ce n'est que plusieurs minutes plus tard qu'il grimpa à son tour l'escalier. Le Soviétique était en train de contempler des gravures persanes quand l'Américain s'approcha de lui. Il referma le livre et s'éloigna de quelques mètres. James Barry prit l'ouvrage. Il aurait fallu être collé à lui pour le voir s'emparer d'une feuille de papier glissée dedans. Le processus inverse permit à Kirsanov de récupérer à son tour le message de la CIA. Quelques instants après, les deux hommes se retrouvèrent côte à côte, apparemment absorbés dans la contemplation de reproductions du Titien.

— Voilà votre nouvel ami, dit à voix basse l'Américain. Tout va bien ?

Malko était en train de grimper les marches de bois. Le Russe l'enveloppa d'un regard rapide.

— Tout va bien, dit-il. Et de votre côté ?

— Everything's under control, fit James Barry. Encore un peu de patience.

Une ombre de contrariété passa sur le visage de Gregor Kirsanov.

— S'ils s'aperçoivent de ce que je fais, dit-il à voix basse, vous ne me reverrez jamais...

L'Américain le rassura d'un sourire qui semblait prêt à faire éclater la peau de son visage trop tendue.

— Encore un effort ! Après ce sera la belle vie. Vous êtes en train de passer votre examen.

Il redescendit, s'effaçant devant Malko. Ce dernier se trouva face à face avec Gregor Kirsanov, lui adressa un léger sourire et dit en russe :

— Bonjour, Gregor Ivanovitch, nous sommes appelés à nous revoir. Comme prévu ?

— Comme prévu, confirma le Soviétique.

Malko l'examina rapidement. Un très bel homme avec des pommettes saillantes et d'étranges yeux verts en amande qui le faisaient ressembler à un fauve.

Le Soviétique redescendit et sortit de la librairie. Malko le vit s'éloigner et monter dans une voiture blanche garée en double file. Il attendit un peu et partit à son tour. James Barry lui communiquerait le lieu du prochain rendez-vous. L'Américain avait disparu aussi... Malko souhaita que son optimisme concernant le CE du KGB se vérifie.

* *

*

Un silence sépulcral régnait dans le petit bureau d'Anatoli Petrov, au quatrième étage du bâtiment central de l'ambassade soviétique, une des pièces de la Rezidentura occupant le troisième et le quatrième. En effet, les murs, les plafonds, et les planchers de la Rezidentura tout entière étaient doubles. De la musique et des impulsions électroniques étaient transmises continuellement entre ces doubles cloisons afin d'interdire tout système d'écoute. Les rares fenêtres étaient faites d'un plexiglas dépoli spécial.

Le responsable de la ligne KR se versa un verre de vodka et regarda d'un air dégoûté le dossier posé devant lui. La police espagnole avait communiqué aux Soviétiques toutes les pièces de l'enquête. Il les avait lues et relues, sans rien découvrir de nouveau. Le viol de son épouse Larissa avait été techniquement prouvé. C'était tout. L'emploi du temps de sa femme ne prêtait pas à confusion. Il avait tout vérifié. Rien de suspect. Son téléphone à la Rezidentura était d'ailleurs sur écoute, sans qu'elle le sache : elle n'avait donné aucun rendez-vous. Il aurait dû se ranger à l'avis de la police espagnole qui penchait pour le crime de sadique, mais n'arrivait pas à se convaincre : la déformation professionnelle.

Il leva la tête, aperçut la verdure de l'autre côté de la fenêtre. L'ambassade d'Union Soviétique était blottie tout près du Paseo de la Castellana, dans la Calle Maestro Ripoli, une petite rue sinueuse et résidentielle, bordée de grosses villas, en plein cœur de Madrid.

Elle se composait de trois corps de bâtiment, dont seul le premier donnait sur la rue.

Avec un soupir, Anatoli Petrov referma le dossier. Il tournait en rond.

Sortant de son bureau, il passa devant le secrétariat, une grande salle divisée en une douzaine de boxes, où des analystes rédigeaient des rapports ou traduisaient des documents.

La porte de la salle voisine était ouverte et cela lui fit un drôle d'effet de voir la place vide jadis occupée par Larissa. Deux épouses d'officiers du KGB y interceptaient toutes les communications données et reçues par la Rezidentura. La secrétaire de service lui adressa un sourire plein de compassion.

— Bonsoir, Anatoli Serguevitch.

Il marmonna un vague bonsoir et balaya d'un regard distrait les photos épinglées au mur, celles des membres identifiés des services de contre-espionnage espagnols, ainsi que la liste des numéros d'immatriculation des véhicules supposés appartenir à la CIA. Une note soulignée de rouge avertissait : « Si vous apercevez une de ces voitures, faites un compte rendu immédiat du lieu et de l'heure. »

Continuant son chemin, il arriva devant la porte d'acier de quinze centimètres de la Referentura, le cœur de la Rezidentura, où l'on conservait le minimum d'archives nécessaire aux opérations, les machines à crypter et les transmetteurs codés.

Anatoli Petrov sonna : on ne pouvait ouvrir la Referentura que de l'intérieur. Nuit et jour, un garde y restait en permanence. Tandis qu'il attendait, la haute silhouette du major Kirsanov émergea de l'ascenseur.

— Encore au travail, Anatoli Serguevitch ! fit-il. Tu devrais te reposer un peu.

— J'ai du travail, Gregor Ivanovitch, grommela l'officier de la ligne KR, je ne passe pas mon temps à me promener, moi.

La porte s'ouvrit, évitant à Gregor Kirsanov de répondre. Les deux hommes entrèrent en même temps et Kirsanov alla chercher dans une armoire blindée un petit coffre portatif où il prit son carnet « top secret » dont chaque page était numérotée. C'est là qu'il notait les vrais noms et les noms de code de ses contacts, ses rendez-vous, certains détails de ses opérations, comme les paiements effectués à des « sources ». Il y inscrivit quelques informations de la journée et referma le sachet en plastique de son sceau personnel, grand comme une pièce d'un rouble, le donna à l'homme de garde et signa un registre avec l'heure et la date. Il lui était interdit de faire sortir ce carnet de la Referentura.

Lorsqu'il était susceptible de recueillir des documents, on lui confiait une boîte spéciale qui, si on l'ouvrait par erreur, sans connaître le système, détruisait aussitôt son contenu.

Gregor Kirsanov et Anatoli Petrov quittèrent la Referentura ensemble.

Ce dernier souffrait d'une violente migraine. Il traversa le jardin, passant devant le hideux bâtiment grisâtre de trois étages au toit plat, franchit le terre-plein cimenté éclairé par de puissants projecteurs et pénétra dans la minuscule pharmacie qui jouxtait les garages de

l'ambassade.

Plusieurs personnes attendaient déjà. Il prit la queue et aperçut Gregor Kirsanov sortir à son tour de l'ambassade et monter dans sa voiture blanche garée en double file. Il disparut dans la rue sinueuse bordée d'acacias. Anatoli Petrov, pétrifié, revit soudain un des témoignages du dossier remis par la police espagnole.

Il hésita, puis de son pas lourd, rentra dans l'ambassade, oubliant sa migraine. Regagnant la Rezidentura, il gagna la pièce des microfilms. Là, un responsable photographiait les rapports de contact que tous les officiers du KGB devaient obligatoirement remplir après chaque rencontre avec un agent. Il tenait aussi la liste de tous les lieux de rendez-vous afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas utilisés deux fois de suite et l'emploi du temps, jour par jour, de chaque officier.

— Donnez-moi le dossier du major Kirsanov, demanda Petrov.

En sa qualité d'officier de la ligne KR, il avait le droit de se faire communiquer toutes les archives. On le lui apporta et il repartit dans son bureau où il se remit au travail.

Lorsqu'il referma le dossier du major Kirsanov, deux heures plus tard, il n'était guère plus avancé. Il lui fallait entreprendre une ultime vérification qu'il ne pouvait effectuer ce soir-là. Si elle se révélait négative, il se retrouvait au point de départ.

En descendant, il réalisa soudain qu'il serait fou de joie d'envoyer cet arrogant play-boy de Gregor Kirsanov à la Loubianka.

CHAPITRE III

Malko s'approcha de la table sur l'invite du maître de maison, Arturo de la Renta, et s'inclina devant son unique occupante, une jeune femme aux cheveux sombres relevés en chignon, légèrement maquillée, mais la bouche dessinée avec soin, habillée d'un fourreau en lamé argent fendu très haut devant, qui la moulait comme un gant érotique. Une magnifique émeraude brillait à sa main droite, en harmonie avec ses yeux verts.

— Señora, dit Malko, en s'inclinant sur la main qu'elle lui tendait.

Son hôte – un HC de la Company – s'approcha et fit les présentations :

— Notre ami, le prince Malko Linge, est de passage à Madrid... Je ne sais si vous avez déjà rencontré Isabel del Rio...

— Si, si, nous nous sommes déjà vus, affirma la jeune femme. À la Feria de Séville, il y a deux ans. Je crois même avoir des photos de vous avec mon mari. Vous ne vous souvenez pas ?

— Mais si, bien sûr, affirma Malko, affreusement embarrassé.

C'était un comble ! Cette ravissante créature avait dû soigneusement se cacher pour qu'il ne l'ait pas remarquée. Derrière le sourire mondain un peu las, il discerna quelque chose de violent et de passionné dans les prunelles vertes. Isabel del Rio était visiblement une somptueuse salope devant l'Éternel.

Les invités arrivèrent peu à peu, la conversation devint générale, puis un orchestre augmenta encore le vacarme. Parfois, Malko tournait la tête vers Isabel et croisait un regard brûlant qui se baissait vite vers son assiette. La jeune femme semblait peu désireuse d'attirer l'attention, parlait peu, riait parfois très haut. D'après la façon dont sa poitrine bougeait, elle devait être nue sous sa robe.

Son voisin, un gros homme à la peau boutonneuse lui faisait une cour intense et maladroite et parfois, elle échangeait un coup d'œil amusé avec Malko. Profitant d'une pause dans la musique, ce dernier demanda :

— Votre mari ne se trouve pas à Madrid ?

Elle sourit.

— Non, il a horreur de Madrid. Il préfère ses taureaux. Pourtant ils sont de plus en plus mauvais. Des veaux élevés en batterie. Énormes, mais creux à l'intérieur. Ils tiennent trois minutes dans une arène et ensuite ils s'effondrent ! Il n'y a plus assez de terre, ils ne bougent pas assez. Avant il y avait de vrais taureaux, avec des couilles comme ça... ajouta-t-elle.

Silence gêné à la table devant ce langage vert. Pour la première

fois, elle s'animait. Son soupirant boutonueux piqua du nez dans son assiette. L'orchestre jouait un slow. Tout le monde se leva pour danser et Malko se retrouva seul en compagnie d'Isabel del Rio devant une fenêtre donnant sur le parc du Retiro. L'appartement vieillot et immense n'était pas climatisé et il y régnait une chaleur de bête.

— Arturo est adorable, mais cette soirée est sinistre, dit Isabel. Je vais filer à l'anglaise.

— Vous pouvez me déposer ? demanda Malko.

Elle lui jeta un regard en coin, curieux et amusé.

— Vous ne voulez pas rester ? Il y a plein de jolies filles. La femme du médecin à côté de vous semblait prête à faire fondre sa culotte en vous regardant.

— Ah bon ? fit Malko, innocent. Je ne l'avais pas remarquée. Il faut dire que je ne voyais que vos yeux. Ils sont extraordinaires.

La jambe de son autre voisine était effectivement restée collée à la sienne durant tout le dîner. Mais Isabel del Rio parut enchantée de sa réponse.

— Eh bien, je vous emmène, dit-elle. Où habitez-vous ?

— Au Ritz.

Ils descendirent à pied et il put admirer une chute de reins cambrée à souhait et un dos superbe. En bas, Isabel del Rio fouilla dans son sac et lui tendit un trousseau de clefs.

— Tenez, vous savez conduire une Jaguar ?

La grosse Jaguar rouge était garée à proximité. Il lui ouvrit la portière et s'installa au volant. Malheureusement, la distance le séparant du Ritz était trop courte. Enfin, il avait pris le contact. Il décolla du trottoir et Isabel mit de la musique, du flamenco, et se renversa sur la banquette, avec un regard à sa montre en diamants.

— On vous attend ? demanda Malko, amusé.

— Vous êtes bien curieux, fit-elle d'un ton faussement courroucé, je n'aime pas les hommes possessifs...

— Nous n'en sommes pas encore là, dit Malko.

Hélas.

* *

*

Gregor Kirsanov sortit de sa douche et s'enveloppa dans un peignoir éponge, vérifiant l'heure à sa montre. Il avait encore le temps car les dîners madrilènes se prolongeaient tard. Isabel lui avait donné rendez-vous en face de son immeuble, 185 Principe de Vergara, vers deux heures du matin. Bien sûr, c'était de la folie, car il ne sortirait pas de son lit avant l'aube et il devait être à son bureau de Novosti à neuf heures. Mais il ne pouvait plus se passer d'Isabel. Lui qui s'était

cru blindé sur les femmes, avait découvert une partenaire tellement incandescente qu'il flambait comme une allumette.

Lorsque son mari se trouvait à Madrid, elle n'hésitait pas à venir le rejoindre dans son appartement. Sinon, ils allaient un peu partout, dans des parkings, des motels, des voitures. Isabel n'avait ni retenue, ni pudeur. Lorsque Gregor commençait à la caresser en plein Paseo de la Castellana, elle se mettait à jouir sans retenue, les jambes ouvertes, accrochée à deux mains aux accoudoirs, secouée de spasmes comme une parturiente. À la plus grande horreur des automobilistes qui les doublaient, peu accoutumés à cet exhibitionnisme. Gregor filait alors vers un parking où il la prenait rapidement lui arrachant des cris à réveiller un mort. Et pourtant, en dépit de ces réactions violentes, c'est lui qui était le plus accroché.

Cela avait commencé par une aventure érotique piquante. Une exposition de peinture avec un cocktail en plein air. Une brusque tornade avait tout interrompu, forçant les participants à se réfugier dans le dédale de la galerie. Gregor, qui avait déjà croisé Isabel au cours de précédentes manifestations où il se rendait pour sa couverture journalistique, s'était retrouvé près d'elle. Poussés par la foule, ils s'étaient réfugiés dans le sous-sol au milieu des toiles empilées un peu partout.

Seuls.

N'écoutant que son instinct, Gregor avait coincé la jeune femme dans un réduit sombre, et ils avaient commencé à flirter d'une façon torride, sans un mot de trop. Conscient de ses atouts, il avait sorti son sexe monstrueux pour le coller contre le tissu de la robe d'été. Les deux mains d'Isabel s'étaient aussitôt refermées autour de lui, et elle était tombée à genoux, comme en adoration. Lorsqu'il l'avait poussée sur un tas de toiles, elle avait ouvert la bouche pour murmurer :

— Doucement, tu vas m'éventrer !

C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait. D'une voix si rauque qu'elle était méconnaissable. Son avertissement avait été sans objet car Gregor s'était enfoncé en elle sans la moindre peine... Isabel del Rio s'était cambrée sous lui, l'entourant de ses jambes, le serrant avec une force extraordinaire tandis qu'il la labourait à grands coups de reins. Elle se mordait les lèvres, et finalement, avait poussé un hurlement bref, sauvage.

Ensuite, elle était retombée et avait murmuré :

— Mon Dieu !

Pas un mot de plus. Puis, Gregor s'étant retiré, elle s'était dégagée, lissant sa robe avec un sourire complice.

— Comment t'appelles-tu ?

Il lui avait donné son nom et annoncé son métier de journaliste. Isabel lui avait griffonné son nom et son téléphone sur un bout de

papier.

— Appelle-moi quand tu veux. Si je te vouvoie, tu raccroches en disant que tu as fait un faux numéro.

Ils étaient remontés à la surface et Gregor s'était dit qu'il oublierait vite cette aventure amusante. Seulement, plus il faisait l'amour à Isabel del Rio, plus il s'attachait à elle... Bien entendu, il avait été obligé de faire un compte rendu pour son Département, expliquant que cette liaison pouvait lui ouvrir de nombreuses portes. Il avait reçu l'autorisation de continuer en évitant toutefois un scandale qui aurait motivé son rappel immédiat et définitif en Union Soviétique.

Isabel semblait attachée, elle aussi, basculant dans une attitude de midinette et réclamant sans cesse des preuves verbales de son amour. Une fois, il lui avait dit, après qu'elle se soit plainte de son mari et de l'ennui qu'il dégageait.

— Pourquoi ne le quittes-tu pas ?

Elle avait éclaté de rire :

— Qui va me faire vivre ?

C'est cette réflexion qui l'avait poussé à accepter en fin de compte l'offre de la CIA. Depuis, il voyait Isabel presque tous les jours sauf quand son mari réclamait sa présence à Séville. Sans se l'avouer, il était un peu plus nerveux avant chacune de leurs rencontres. Il ne pensait plus qu'à une chose. Enfoncer son énorme membre dans le ventre toujours offert de la jeune Espagnole. Comme ce soir encore... Il se débarrassa de son peignoir et passa un slip, une chemise et un pantalon. Un peu de parfum aux endroits stratégiques et il était prêt. Sa voiture était garée dans la petite voie donnant dans le Paseo de la Castellana. Il descendit, salua le gardien aux trois quarts endormi et traversa le patio cerné de grands immeubles. Il se mit au volant de sa Mazda et prit le chemin de l'Avenida Principe de Vergara. Pourvu que la soirée d'Isabel ne dure pas trop longtemps...

* *

*

Malko stoppa devant le Ritz dont la grille était déjà fermée et se tourna vers Isabel del Rio. Le flamenco sortait toujours de la radio.

— Voilà, dit-il, je suis arrivé. Dommage que vous ne soyez pas libre. J'aurais aimé vous connaître mieux.

Leurs regards se croisèrent. Celui d'Isabel devint fixe d'un coup, avec une expression trouble. Elle demeura muette un instant, puis marmonna quelque chose qu'il ne comprit pas.

— Très bien, dit-elle, emmenez-moi boire un verre. Mais pas au Mau-Mau, je suis trop connue.

— Choisissez, proposa Malko.

— Il y a une boîte de flamenco, dit-elle, El Corral de la Moreria. Si vous aimez cela...

— J'adore, dit Malko.

* *

*

Une superbe brune aux cuisses musclées tapait des pieds au milieu des claquements des mains assourdissants devant un parterre de Japonais qui criaient « Banzai ! ». Malko observait Isabel, fascinée par le spectacle. Elle n'avait pas touché à son verre de sangria, les yeux rivés à la fille en rouge qui virevoltait sur la scène, s'offrant, se dérobant, cambrant les reins, soulevant les volants de sa longue robe jusqu'à exposer son ventre. Chaque fois qu'elle semblait prête à s'arrêter, cela repartait. Ils étaient serrés comme des sardines dans une obscurité presque totale. Soudain, Isabel tourna vers Malko un visage transformé, luisant de désir, les lèvres entrouvertes. Sa main disparut sous la table et il sentit aussitôt ses doigts se poser sur lui et suivre à travers l'alpaga de son pantalon le contour de son sexe... Un flot d'adrénaline se rua dans les artères de Malko. D'un ongle coquin et acéré, Isabel del Rio caressait le contour de plus en plus important de sa proie. Sans souci de ses voisins japonais.

Elle se pencha encore un peu, attrapa le zip entre deux doigts et le fit descendre doucement, libérant aussitôt, sous la protection de la nappe, l'objet de son intérêt et referma les doigts dessus. Le tempo du flamenco s'accéléra et la caresse fit de même. Malko allait exploser entre ses doigts, quand, heureusement, la danse s'arrêta net. Il respira, les Japonais applaudirent et Isabel ramena sa main sur la table.

— C'est le spectacle le plus sensuel du monde ! dit-elle d'une voix rauque.

Une autre danseuse venait de grimper sur la scène. À son tour, Malko envoya sa main sous la table, remonta le long des cuisses nues, grâce à la fente du long fourreau argent et trouva une inondation.

Il eut à peine le temps de rendre sa politesse à la jeune femme. Isabel del Rio ferma les yeux avec une expression presque douloureuse, eut une secousse de tout le corps qui faillit la faire tomber de son siège et resserra brutalement les cuisses sur la main de Malko avec une telle force qu'il crut qu'elle allait lui briser les doigts !

Puis, elle se détendit brusquement et Malko l'entendit distinctement murmurer :

— Mon Dieu !

Encore une éducation religieuse... Isabel se leva soudain et l'entraîna. Il eut juste le temps de laisser sur la table un billet de cinq mille pesetas. Ignorant le voiturier, ils partirent enlacés vers un petit

parc qui s'étalait en contrebas. La jeune femme ne disait plus un mot. Ils descendirent un sentier, aboutirent sur une pelouse en pente où Isabel se laissa tomber, attirant Malko sur elle. Il ne mit pas longtemps à trouver le chemin de son ventre largement ouvert. La robe longue craqua comme elle repliait les jambes, se soulevant vers lui. Les mains accrochées dans l'herbe, elle se mit à faire l'amour comme si sa vie en dépendait. Donnant de violents coups de reins et, finalement, serrant Malko avec un cri aigu qu'on dut entendre jusqu'à Séville. Reprenant ses esprits, Malko se dit que le contact demandé par la CIA était réussi au-delà de toute espérance...

— Tu sais que tu es un coup superbe ! murmura-t-elle. Quand je t'ai vu au dîner tout à l'heure, je m'en suis doutée. J'aurais aimé que tu me baises pendant que l'autre conne dansait...

Encore un fantasme innocent. Elle se releva : la belle robe argentée était décousue et pleine de traînées vertes. Ils regagnèrent la rue où le voiturier attendait, impavide, devant la Jaguar. Dès qu'ils furent dans la voiture, elle se coula contre Malko, le guidant hors du dédale des petites rues du vieux Madrid, jusqu'au Ritz. Isabel del Rio posa sa bouche sur son cou.

— Je ne veux pas que tu me laisses maintenant, dit-elle.

— Viens au Ritz, suggéra Malko.

Elle secoua la tête.

— Non, je suis trop connue.

— Chez toi, alors ?

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— Pas avec ma voiture. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi.

— Prenons la mienne, suggéra Malko, elle est devant chez Arturo.

Isabel del Rio éclata de rire.

— Monstre ! Tu voulais me baiser, hein ?

Ils se retrouvèrent dans la Ford de Budget. Isabel guida Malko jusqu'à un immeuble moderne isolé sur l'Avenida Principe de Vergara. L'entrée du garage se déclenchait avec un « bip » que la jeune femme sortit de son sac, donnant accès à un parking souterrain. À peine dans l'ascenseur, elle se serra contre Malko et se mit à l'embrasser à lui arracher les lèvres.

Elle le mena directement dans sa chambre. Un décor hollywoodien. La moquette dorée n'avait pas dû être coupée depuis longtemps car on s'y enfonçait jusqu'aux chevilles. Un immense lit Tiffany, signé Romeo, recouvert d'un couvre-lit en moire saumon, occupait tout un panneau.

Isabel abandonna son fourreau sali sur un Noir sculpté tenant une torchère. Et Malko se trouva de nouveau emmêlé à elle. Une table basse supportée par deux défenses d'éléphant faillit leur tenir lieu de

couche, mais ils se retrouvèrent finalement allongés sur le couvre-lit en moire saumon.

— Tu aimes ? demanda-t-elle. J'ai tout fait venir de Paris, de chez Romeo.

— Cela te va bien, dit Malko.

Elle l'attira et ils firent de nouveau l'amour jusqu'à ce qu'elle jouisse encore avec une violence inouïe.

Ils s'arrêtèrent, trempés de sueur et elle le contempla, ses yeux verts soulignés de cernes sombres.

— Je suis furieuse ! lui dit-elle. Quand je t'ai vu, j'ai tout de suite voulu que tu me fasses la cour. Je voulais te faire attendre longtemps... Et puis, tu m'a pris par mon point faible. Mon pussy... Quand tu m'as regardée, je me suis mise à couler, c'était fantastique.

— Pourquoi as-tu voulu changer de voiture ? demanda Malko.

Elle rit, se releva, le prit par la main et l'amena jusqu'à la fenêtre puis écarta le rideau.

— Regarde ! dit-elle. La voiture blanche !

Malko l'aperçut, garée de l'autre côté de l'avenue. Isabel del Rio laissa retomber le rideau.

— Il m'attend depuis deux heures du matin, dit-elle. C'est la Bête. Mon amant en titre.

Il était un peu plus de trois heures. Isabel se drapa dans une robe de chambre. Malko se disait que les choses allaient un peu trop loin : l'homme dans la voiture blanche ne pouvait être que Gregor Kirsanov.

— Je vais te laisser, dit-il.

Isabel haussa les épaules avec une moue pleine de perversité et vint se frotter à Malko, langoureusement, comme une chatte qui ronronne.

— Je m'en fous, dit-elle, je lui dirai que je ne suis pas rentrée, que j'étais hors de Madrid. Demain il sera là, encore plus amoureux.

— Pourquoi l'appelles-tu « la Bête » ?

Elle pouffa.

— C'est une de mes copines qui l'a surnommé ainsi. Parce qu'il a un zizi exceptionnel, monstrueux...

Elle joignit le geste à la parole, écartant les deux mains pour mimer un sexe de dimensions hors du commun, le regard allumé.

— Quand je l'ai vu la première fois, dit-elle, le salaud me l'a mis dans la main et je me suis dit que ça n'entrerait jamais dans mon petit pussy. Eh bien, c'est entré et comme une lettre à la poste !

— Et, en dépit de ses qualités exceptionnelles, il ne te plaît pas ?

— Tu sais, je suis un peu folle, soupira-t-elle. Quand je l'ai connu, je me suis dit qu'avec un machin comme ça, je n'aurai plus jamais envie d'un autre homme. En plus, il est tombé amoureux et je l'ai plutôt encouragé... Je n'aurai pas dû, parce que je m'en suis fatiguée et maintenant, il est fou de moi, il ne veut plus me quitter. Il me fait

peur, il devient trop possessif et je n'ose pas lui dire que j'en ai assez. Il va falloir que je m'en débarrasse pour de bon.

Malko eut l'impression de recevoir une douche glacée, mais dit d'un ton léger :

— Comment, tu veux le plaquer ?

— Bien sûr ! fit-elle. C'est un fou. Un Russe. Il veut quitter son pays. Il m'a dit qu'il avait trouvé un très bon job en Amérique et qu'il voulait m'emmener. Elle marqua un temps. Alors je vais disparaître sans laisser d'adresse.

De mieux en mieux...

— Et ton mari ?

— Mon mari, il ne me baise presque pas, il préfère les putains des boîtes de flamenco pour touristes. Tout ce qu'il veut, c'est sauver les apparences ; que je l'accompagne dans les soirées, ce genre de choses. Moyennant quoi, il m'entretient je dois dire très bien.

Malko avait achevé de se rhabiller. Elle se rapprocha et demanda d'une petite voix de fillette amoureuse :

— Tu me téléphones ?

— Certainement, dit Malko. Mais ne délaïsse pas trop ta Bête pour moi, je ne fais que passer à Madrid.

Isabel del Rio eut un geste négligent.

— Je vais essayer de le repasser à une copine. J'en connais deux ou trois qui bavent à l'idée de son gros zizi. Je suis une bonne fille, tu sais.

Malko se mira dans les yeux verts ruisselant de perversité candide.

Un tiers salope, un tiers garce, un tiers fofolle avec un superbe vernis mondain et cette petite bête exigeante entre les jambes qui l'empêchait d'être tout à fait un robot. Elle l'accompagna sur le palier et l'embrassa. Tout de suite, son ventre se pressa impérieusement contre le sien. Elle se mit à osciller d'avant en arrière, les yeux chavirés. Son peignoir s'entrouvrit et les doigts de Malko se retrouvèrent tout naturellement dans sa toison trempée.

Une minute plus tard, appuyée au mur, Isabel del Rio jouissait avec des grognements animaux, pantelante, uniquement accrochée à la main qui l'empoignait. Elle repoussa Malko avec un sourire défait.

— Va-t'en ! fit-elle faiblement. Je n'en peux plus. Demain matin, je dois jouer au tennis.

Il avait rarement rencontré une femme aussi débordante d'érotisme.

Lorsqu'il émergea du garage, ses phares éclairèrent l'intérieur de la voiture blanche et il aperçut le bout rougeoyant d'une cigarette. Pour la première fois de sa vie, il éprouva de la compassion pour un officier du KGB. Gregor Kirsanov était mal parti avec une femme de la trempe d'Isabel del Rio.

Le plan bien ajusté de James Barry avait trouvé un sacré grain de sable. Si la CIA voulait son défecteur, il allait falloir se dépêcher.

CHAPITRE IV

James Barry, immobile et serein comme un Bouddha, les mains croisées sur son ventre rond, le regard bleu impénétrable, écoutait Malko d'un air à la fois réprobateur et concentré, jetant parfois un coup d'œil vers le ciel d'un indigo immuable. Le thermomètre annonçait 31 degrés et Madrid était écrasée, assommée de chaleur. Lorsque Malko eut fini de faire le point, le chef de station de la CIA demanda d'une voix calme :

— Que suggérez-vous ?

Ce que Malko avait appris de sa brève aventure avec Isabel del Rio lui semblait de nature à perturber gravement l'opération de la CIA. Il avait néanmoins l'impression que James Barry ne partageait pas entièrement ses craintes. Qu'il lui en voulait presque de souligner un problème, à ses yeux, mineur. Pourtant, si Gregor Kirsanov était vraiment motivé par son amour pour la jeune Espagnole, l'écroulement de sa passion risquait de le faire revenir sur sa décision.

Ignorant la réaction mitigée de l'Américain, Malko répondit :

— Je suis d'avis d'accélérer notre exfiltration.

— Vous pensez vraiment que si cette fille le plaquait, Kirsanov remettrait tout en question ? demanda James Barry d'une voix incrédule.

Malko but un peu d'eau glacée.

— Ce n'est pas certain, mais pas impossible non plus, répliqua-t-il. Kirsanov est un Slave. On l'arrache à son milieu naturel. Il devient vulnérable en dépit de sa formation.

Le chef de station décroisa ses petites mains soignées et fit craquer ses jointures. Il ressemblait à un gros chat fatigué.

— Je ne partage pas votre analyse, dit-il. Kirsanov est trop engagé pour reculer. De plus, nous ne pouvons pas précipiter les choses : Comme je vous l'ai dit Gregor Kirsanov nous a promis le nom d'une « source » extrêmement haut placée qui renseigne les Soviétiques. Or, d'après Kirsanov, l'identification de cette source, probablement un des patrons du CESID, va prendre un certain temps. Et d'ailleurs je veux tout le réseau espagnol travaillant pour les Popovs. Sinon, le camarade Gregor ne vaut pas un million de dollars.

— Qu'est-ce qui le fait penser qu'il s'agit d'un officier du CESID ?

James Barry lissa son crâne d'œuf.

— Gregor Kirsanov nous a remis la liste nominative de tous les officiers du CESID avec leurs adresses et leurs numéros de téléphone privé. Comme ils travaillent tous dans des départements différents, seul un membre de la direction générale ou du cabinet a pu leur

transmettre cette information.

— Je ne pensais pas qu'une taupe espagnole valait un million de dollars, remarqua Malko.

L'Américain eut un sourire froid.

— Une simple taupe, non. Seulement, dans quelques mois, il y a ici un référendum sur l'OTAN. Afin de savoir si l'Espagne y reste ou en sort. Les Espagnols sont très divisés car nous sommes presque aussi mal vus que les Popovs. Si on pouvait mettre au jour un réseau d'espionnage soviétique juste avant, cela ferait basculer dans le bon sens pas mal de gens. Ils sont très ombrageux et leur lune de miel avec les Soviétiques est récente et limitée. Ils ne les ont pas autorisés à ouvrir des consulats hors de Madrid, ni à nommer des attachés militaires.

L'affaire Kirsanov prenait ainsi une autre dimension. L'Américain se leva.

— Je vais transmettre à Langley ce que vous avez découvert, dit-il. Pour l'instant, on continue comme si de rien n'était. Le prochain rendez-vous avec Gregor Kirsanov a lieu demain à dix-huit heures, au Brummel's sur la Calle Serano.

— C'est lui qui traite cette taupe ?

— Je l'ignore. Il n'a jamais voulu me le dire. Essayez de lui sortir les vers du nez.

* *

*

Anatoli Petrov essuya son front couvert de sueur avec un mouchoir à carreaux avant de sonner à la porte où était vissée une plaque de cuivre annonçant : « Vittorio Sanchez. Dentiste. »

Une infirmière boulotte le fit pénétrer dans un salon vieillot où traînaient des magazines du siècle dernier. Le Soviétique s'assit sur le bord d'un fauteuil. Malgré la chaleur, il portait un de ses inévitables costumes de serge, encore plus fripé que d'habitude. La porte s'ouvrit quelques instants plus tard sur le dentiste, un grand garçon décharné, au physique anguleux. Anatoli Petrov mobilisa tout son espagnol pour expliquer qu'il venait d'arriver à Madrid et cherchait un bon dentiste.

— Quel est votre problème ? demanda Sanchez.

Anatoli Petrov montra sa joue droite.

— J'ai mal là.

Le dentiste l'installa dans le fauteuil et entreprit de lui examiner la bouche avec soin, tapotant les dents suspectes, sans rien déceler.

— Ce doit être une névralgie, conclut-il, vos dents sont en parfait état.

Anatoli Petrov se redressa avec un sourire qu'il réussit à rendre

chaleureux.

— Je reviendrai quand même vous voir régulièrement, dit-il. Chez nous, en Union Soviétique, nous n'avons pas de très bons dentistes.

Vittorio Sanchez se récria poliment, mais Anatoli Petrov insista en souriant :

— Si, si. Un de mes camarades m'a dit beaucoup de bien de vous : Gregor Kirsanov.

— Kirsanov, Kirsanov, fit l'Espagnol en fronçant les sourcils, je ne vois pas. Attendez !

Il se dirigea vers son fichier clientèle et l'ouvrit à la lettre « K ».

— Ah, en effet ! Kirsanov Gregor. Mais il y a longtemps que je ne l'ai pas revu. Un peu moins de six mois. Tant mieux, je n'aime pas voir mes clients trop souvent, cela voudrait dire que je ne sais pas les soigner...

— En effet ! reconnut Petrov avec un sourire encourageant. À propos ma névralgie n'est pas passée. Vous n'auriez pas de l'aspirine ?

— Je vais vous en chercher, dit Sanchez.

Il était à peine sorti qu'Anatoli Petrov se précipita vers le fichier encore ouvert, ressortit la fiche de Gregor Kirsanov et l'empocha. Lorsque le dentiste revint, il se tenait la joue avec une expression de souffrance parfaitement imitée. Il avala le comprimé avec un sourire de reconnaissance, paya et prit congé.

À peine arrivé à l'ambassade, le Soviétique monta à la Rezidentura. D'abord, il se rendit à la salle des microfilms et demanda le dossier des rapports de contact et des rendez-vous extérieurs du major Kirsanov pour les six derniers mois. Afin de noter ses activités, expliqua-t-il. D'ailleurs, le préposé n'hésita pas. En tant qu'officier KR, Petrov ne relevait que de sa direction à Moscou et pouvait même outrepasser les ordres du Rezident. Ensuite, il passa à la salle Zénith. Là, un technicien écoutait les fréquences radio utilisées par les services de contre-espionnage espagnol et les différentes polices. Chaque fois qu'un officier du KGB devait se rendre à un rendez-vous potentiellement dangereux, le technicien essayait de repérer un brouillage ou un détail anormal dans les communications espagnoles. Dans ce cas, il transmettait un signal à un mini-avertisseur sonore placé dans la poche de l'officier du KGB qui renonçait alors à son rendez-vous.

* *

*

Trois heures plus tard, Anatoli Petrov avait souligné en rouge une douzaine de rendez-vous de Gregor Kirsanov. Les dates où il avait déclaré être allé chez son dentiste, plus trois autres où il avait refusé

toute protection. Une date était soulignée en vert : le jour de l'assassinat de sa femme, Larissa, le 21 mai.

Ce jour-là, le compte rendu de Gregor Kirsanov indiquait en fin de journée à 19 h un rendez-vous chez le docteur Sanchez. Pensivement, Anatoli Petrov se leva et tira d'un petit réfrigérateur une bouteille de vodka entamée et un gros morceau de pain presque rassis. Il se versa un verre de liquide glacé qu'il vida d'un coup, remplit le verre à nouveau tandis qu'il mâchait un peu de pain pour que la vodka ne lui arrache pas l'estomac. Il avait gardé cette habitude du temps où il était milicien à Stavropol et pauvre.

Le nom de Kirsanov dansait devant ses yeux. Il se dit qu'il avait de la chance. Lorsque la veille il avait vu Kirsanov monter dans sa Mazda, il s'était souvenu d'un témoignage recueilli par la police espagnole : un berger qui faisait paître ses moutons juste en face de chez lui avait déclaré avoir vu passer à allure lente une voiture blanche inconnue dans le quartier le soir du meurtre. Elle ne s'était pas arrêtée et il n'avait pu voir qui se trouvait à l'intérieur.

Cela avait conduit Anatoli Petrov à voir en Kirsanov le meurtrier possible de Larissa. D'où la vérification chez le dentiste. Maintenant, il débouchait sur une histoire beaucoup plus importante. Et plus logique : il connaissait sa femme et savait que son collègue n'aurait pas eu à la violer.

Une fois de plus, Petrov se plongea dans le curriculum vitae impeccable de Gregor Kirsanov. Pas le moindre élément suspect. Bon communiste, bon officier, bon professionnel. Aucune des nombreuses enquêtes menées régulièrement avec une méticulosité sadique par les officiers KR n'avait donné de résultats.

Et pourtant ! Un homme comme Gregor Kirsanov ne faisait pas de faux comptes rendus par plaisir. Il y avait une raison. Cette raison, Anatoli Petrov allait la trouver. Il se leva et gagna l'étage supérieur, le bureau du Rezident, le général de brigade Youri Antonov. Sans se faire annoncer par la secrétaire, il frappa et entra, accueilli par une musique tonitruante, un « gopak » ukrainien. Le Rezident baissa le son avec un regard interrogateur.

— Camarade général, annonça d'une voix solennelle Anatoli Petrov, je crois que nous avons un problème sérieux avec le major Gregor Ivanovitch Kirsanov.

* *

*

Le hall du Ritz était toujours aussi gai qu'un cimetière de campagne. Malko se fit passer au standard le numéro d'Isabel del Rio. Après son entrevue avec James Barry il avait envie d'un peu de

détente. La voix endormie de la jeune femme répondit aussitôt. Langoureuse et pleine de sous-entendus.

— Malko ! Quelle bonne surprise ! Tu sais, je ne suis pas allée au tennis ce matin à cause de toi. J'ai mal dans tous les muscles, je ne sais pas ce que tu m'as fait ! Et il faut que je me lève, j'ai un déjeuner.

— Avec ton autre amant ? ne put s'empêcher de demander Malko.

— Comment ! Tu es déjà jaloux !

— Mais non, fit-il, curieux seulement. C'est avec la Bête ?

— Tu as tout deviné. J'ai l'intention de lui dire que je ne veux plus le voir.

Malko sentit passer le vent du boulet.

— C'est peut-être un peu beaucoup, dit-il prudemment.

— Mufle ! cria Isabel del Rio dans l'appareil. Salaud !

— Je ne voudrais pas m'imposer dans ta vie.

— Ah bon !

Elle ronronnait de nouveau. Malko s'essuya le front moralement. Si la jeune femme folle de son corps avait su le véritable enjeu de ce marivaudage... Isabel lança d'une voix énamourée :

— Je déjeune au Zalacain. Appelle-moi plus tard.

Plus salope, c'était difficile. Il raccrocha et monta dans sa chambre. Après sa nuit agitée, il avait besoin d'un peu de repos. Inutile d'affronter la chaleur monstrueuse. Jusqu'au rendez-vous du lendemain avec Kirsanov, il n'avait strictement rien à faire. Il ne lui restait plus qu'à se rendre au Musée du Prado. Il se bénissait de ne pas avoir emmené sa fiancée Alexandra qui avait reculé devant la température madrilène. Elle n'aurait jamais cru à la présence accidentelle d'une femme comme Isabel del Rio dans cette histoire de défecteur.

* *

*

La voix enjouée d'Isabel del Rio arracha Malko au sommeil.

La veille, il avait arpenté les salles du Prado plus de quatre heures et les Raphaël lui sortaient par les yeux.

— Tu ne m'as pas appelée hier ! Tu dors ?

Il jeta un œil ensommeillé à sa Seiko-quartz. Huit heures !

— Absolument pas, dit-il surpris de cet appel si matinal et craignant déjà une catastrophe.

— Figure-toi que j'avais complètement oublié que je devais aller à Séville pour trois jours, expliqua-t-elle. Il y a une grande soirée à laquelle mon mari veut que j'assiste. Je pars tout à l'heure et je voulais te dire au revoir, mon amour, termina-t-elle d'une voix caressante.

— Veux-tu que je t'accompagne à l'aéroport ? suggéra Malko.

Son rendez-vous avec le Soviétique n'avait lieu que le soir, à 6 heures.

— Tu es un amour ! dit Isabel del Rio d'une voix fondante. Il faut que je parte dans une heure, passe me chercher...

* *

*

Isabel del Rio eut son premier orgasme à la hauteur de la Plaza del Marques de Salamanca en plein centre de Madrid et ne s'arrêta de jouir qu'au moment où le porteur prenait sa valise à l'aéroport. Malko et elle n'avaient pas échangé trois mots. Lorsqu'elle était montée dans sa voiture, elle lui avait pris la main pour la placer entre ses cuisses, écartant sa jupe de toile. Le visage ravagé de plaisir, elle fixa Malko longuement.

— Je ne sais pas ce que tu as ! remarqua-t-elle tendrement, mais je ne pense plus qu'à ça quand je suis avec toi.

— Et ta Bête ? demanda Malko.

Isabel del Rio eut une grimace ennuyée.

— Ne m'en parle pas ! C'est tout juste s'il ne m'a pas demandée en mariage. Je lui ai raconté que je partais pour huit jours. Comme ça, j'aurai la paix. Je t'appellerai dès mon retour.

Elle l'embrassa rapidement et s'enfuit à la suite du porteur. Malko la regarda disparaître dans l'aérogare. Il sentait qu'Isabel del Rio était sincère : elle avait vraiment envie de rompre avec Gregor Kirsanov.

Or, contrairement à James Barry, il était persuadé que cette rupture pouvait bouleverser tous les plans de la CIA. Grâce à sa nouvelle intimité avec la jeune femme, il arriverait peut-être à contrôler la situation. Mais pour combien de temps ?

CHAPITRE V

L'intérieur du Brummel's était si peu éclairé que Malko demeura sur le seuil une minute entière avant que ses yeux ne s'accoutument à l'obscurité. Personne : la salle tendue de velours rouge était rigoureusement vide. Les Espagnols ne viendraient pas avant huit heures. Des rangées de boxes permettaient une intimité relative. Malko longea le bar et s'installa tout au fond. Un garçon pas rasé vint prendre sa commande et il demanda une vodka. Depuis son intermède avec Isabel del Rio sur la route de l'aéroport, il avait tué le temps en se promenant dans les rues de Madrid à la recherche d'antiquaires.

Gregor Kirsanov apparut à six heures pile. À part trois Espagnoles arrivées entre-temps et installées dans un box éloigné du leur, la salle était déserte.

Le Soviétique s'assit en face de Malko sans lui serrer la main. Il semblait épuisé, ses yeux étaient cernés et un tic nerveux faisait tressauter sa paupière droite. Il commanda tout de suite un J & B. C'était le monde renversé.

— Vous avez l'air fatigué, Gregor Ivanovitch, remarqua Malko en russe.

L'officier du KGB sursauta, passa une main dans ses épais cheveux noirs et répondit en anglais :

— Je dors mal à cause de la chaleur. Et puis j'ai beaucoup de choses à faire. Il vaut mieux que nous parlions anglais ici...

Il alluma une cigarette avec nervosité. Ses doigts tremblaient légèrement. Malko l'observait avec attention. La pression psychologique sur Gregor Kirsanov devait être terrible. La crainte d'être soupçonné par le contre-espionnage du KGB, les demandes des Américains et ses problèmes sentimentaux avec Isabel del Rio, c'était beaucoup pour un seul homme. Malko essaya de détendre l'atmosphère en disant :

— Vous n'en avez plus pour longtemps maintenant. Je crois que vous avez des plans pour refaire votre vie...

— Oui, admit le Soviétique, mais nous ne sommes pas ici pour parler de ma vie privée. Je prends des risques considérables pour vous rencontrer. Quand aurez-vous le feu vert de Washington pour mon transfert ?

La tension de sa voix était révélatrice. Kirsanov était à bout de nerfs. Plus que jamais, Malko se dit qu'Isabel del Rio pouvait jouer un rôle déterminant dans cette histoire.

— Vous n'avez pas d'ennuis avec la ligne KR ? demanda Malko.

— Non, non, aucun.

Il avait répondu rapidement, sans hésiter, et Malko fut persuadé qu'il disait la vérité. Il se pencha au-dessus de la table.

— Dans ce cas, cela dépend de vous, Gregor Ivanovitch, dit-il. Nous avons absolument besoin d'identifier la source haut placée que vous avez mentionnée. C'est vous qui la traitez ?

Le Soviétique regarda autour de lui.

— Je traite un de ses amis d'enfance, un journaliste à qui il communique ses informations. Ce dernier ne parle de lui que par son nom de code : Don Quichotte. Il n'a jamais voulu me le présenter.

— Vous tenez bien votre source ? demanda Malko.

— Oui, fit simplement Gregor Kirsanov.

— Comment ?

— L'argent. Il a de gros besoins.

— Dans ce cas, mettez la pression sur lui. Dites-lui que vos supérieurs ne croient plus à ses informations, qu'ils pensent qu'il les invente. Que vous voulez voir en personne celui qui les lui donne. Puis, vous nous communiquerez l'endroit et le lieu du rendez-vous.

Gregor Kirsanov but son J & B d'un coup. Le Soviétique joua quelques instants avec son verre vide puis dit brusquement :

— Notre prochain rendez-vous est à la librairie Aguirre après-demain, même heure.

— Pourquoi ne pas le reculer d'un jour ? suggéra Malko. Cela vous laisse plus de temps. Il faut résoudre ce problème à tout prix.

— Non, dit Kirsanov, mardi, j'aurai beaucoup de choses à faire.

Gregor Kirsanov se leva, et traversa la salle en longeant les boxes. Malko acheva tranquillement sa vodka, laissant s'écouler un quart d'heure avant de quitter le Brummel's à son tour.

* *

*

Malko était sous sa douche le lendemain matin quand le téléphone sonna. Il se dit aussitôt qu'Isabel ne l'avait pas oublié. La voix rogue et tendue de James Barry le fit redescendre sur terre.

— Je dois vous voir de suite, à l'endroit habituel, annonça le chef de station de la CIA.

Il raccrocha aussitôt, laissant Malko surpris. En principe, James Barry – dont les Espagnols connaissaient les véritables fonctions – ne devait l'appeler au Ritz qu'en cas de situation grave. Malko s'habilla rapidement, intrigué et inquiet. Qu'avait-il pu se passer depuis la veille ? Il avait quitté Kirsanov vers six heures et demie...

Le thermomètre de la Plaza de Colon indiquait 31 degrés et la climatisation de l'Orion louée chez Budget menait un combat désespéré contre l'air brûlant qui semblait sortir d'un séchoir de

coiffeur. Malko accomplit son parcours, maintenant familier, jusqu'au sous-sol du building BB. James Barry l'accueillit, le visage soucieux.

— Il y a une grosse merde. Vous avez vu Gregor hier ?

— Oui.

— Il était comment ?

— Fatigué et nerveux, dit Malko, mais je pense que dans sa situation c'est normal.

— Le salaud ! gronda James Barry.

La gorge de Malko se serra. Cela sentait la catastrophe.

— Il nous a trahis ?

L'Américain secoua la gélatine de ses mentons :

— Non. Seulement nous avons reçu ce matin d'un de nos correspondants au sein de la police espagnole une information nouvelle. Les flics de la Guardia Civil se sont défoncés sur l'affaire Larissa Petrov. Au cours d'un complément d'enquête, ils ont fini par dénicher un nouveau témoin, une femme qui rentrait chez elle et qui jure avoir aperçu la voiture blanche déjà mentionnée par le berger. Or, elle s'est souvenue des deux derniers chiffres de la plaque d'immatriculation, parce qu'elle les avait joués à la loterie : 33.

— Et alors ?

— Alors, Gregor Kirsanov possède une Mazda blanche immatriculée M 7433.

Un ange traversa le bureau, enroulé dans un drapeau rouge.

— Pourquoi Kirsanov aurait-il assassiné cette jeune Soviétique ? demanda Malko. Il n'a pas le profil d'un sadique.

James Barry prit une feuille de papier et y jeta un coup d'œil.

— Je ne l'aurai même pas envisagé s'il n'y avait pas eu une autre coïncidence. Le jour de la mort de Larissa Petrov, j'avais rendez-vous avec Kirsanov. Il n'est pas venu. Ce genre de contretemps s'est déjà produit et nous avons une procédure de secours qui fixe automatiquement un autre rendez-vous. Aussi je n'y ai pas prêté attention. Mais ce matin, quand j'ai reçu cette information, j'ai lu tout le dossier. Et cette fois, j'ai eu froid dans le dos.

— Pourquoi ?

— D'après le rapport de la police espagnole, Larissa Petrov faisait des courses dans le quartier où j'avais rendez-vous avec Kirsanov. Elle avait versé des arrhes sur une robe, on a retrouvé le ticket dans son sac.

Malko essayait d'évaluer rapidement la situation.

— Donc, à votre avis, Kirsanov a été surpris par la femme d'Anatoli Petrov alors qu'il allait vous retrouver, et il l'a tuée pour se protéger, maquillant cela en crime sadique. Ensuite, il s'est bien gardé de vous en parler afin de ne pas vous alarmer.

— Sure enough ! approuva l'Américain. Seulement, cette merde

risque de nous péter à la gueule.

— Rien n'est encore perdu, remarqua Malko. Les Espagnols vont y regarder à deux fois avant d'inculper officiellement un Soviétique.

Les lèvres de James Barry n'étaient plus qu'un mince trait rosâtre et la gélatine de ses mentons paraissait s'être solidifiée.

— Bien sûr, reconnut-il. Seulement si ce soupçon vient aux oreilles des Popovs, ils vont mettre Kirsanov dans le premier avion pour Moscou et on n'est pas près de le revoir.

— Donc, conclut Malko, il faut l'exfiltrer à toute vitesse.

L'Américain remonta nerveusement son chrono en or.

— Ou tout laisser tomber, dit-il. Jamais je ne vais faire partir Kirsanov avec un faux passeport de chez nous s'il est accusé de meurtre ici. Vous imaginez les réactions des Popovs et des Espagnols : j'y laisse ma chemise. En plus, il y a un autre problème.

— Lequel ?

— En admettant qu'on le fasse filer en catastrophe, sans qu'il ait livré la taupe, il ne vaut pas un million de dollars pour la Company. Même s'il doit faire des ménages à Langley le restant de ses jours. Où en est-il sur ce point ?

Décidément, la chasse au défecteur n'était pas un art facile. Et encore James Barry ignorait l'acuité du problème Isabel del Rio... Malko résuma pour le chef de station sa conversation avec Gregor Kirsanov.

— J'ai l'impression que le problème de la taupe peut être réglé rapidement, dit-il.

— Bien, fit James Barry. Quel est votre avis avant que j'appelle Langley ?

— Je pense que nous pouvons nous donner vingt-quatre heures de grâce, suggéra Malko. Jusqu'à mon prochain rendez-vous avec Kirsanov.

— Bien, conclut James Barry.

Il traversa le bureau et, avec une des clefs de son trousseau, ouvrit une porte blindée, inscrivant un chiffre à côté de la serrure et signant. C'était la salle de transmission. Malko se plongea dans la lecture passionnante de revues techniques sur les « puces » électroniques. Dix minutes plus tard, James Barry émergea de la salle blindée, impassible, et reprit place en face de Malko.

— J'ai eu le patron du CE, dit-il. On accélère le processus, on laisse tomber la taupe et on exfiltre notre gars. Donc, procédure d'urgence. À cette heure-ci, il doit être à l'agence Novosti. J'envoie quelqu'un tout à l'heure. Il cassera « accidentellement » un des phares de la voiture de Kirsanov et laissera une carte sur son pare-brise. Ce qui signifie que Kirsanov doit nous contacter le plus vite possible. Il a un numéro de détresse pour cela. Où Bob, un de mes adjoints, répond

jour et nuit. On lui donne rendez-vous et on l'embarque pour de bon.

— Et son million de dollars ?

— On verra plus tard, fit l'Américain avec un geste évasif.

— Quel est mon rôle là-dedans ?

— C'est vous qui superviserez l'exfiltration, conclut James Barry. Le mieux, dans ces conditions, c'est de le faire filer par notre base de Torrejon, à côté de Madrid. Je vais essayer de négocier cela avec l'Air Force. Ne bougez plus de votre chambre d'hôtel. Tout peut se déclencher très vite. Je ne veux pas de rendez-vous intermédiaire. Nous sommes sur un volcan.

Malko ouvrit la bouche et la referma sans avoir rien dit. À quoi bon jouer les prophètes de malheur ? James Barry avait probablement raison de s'affoler, mais Gregor Kirsanov risquait de ne pas se laisser faire. Tant que le filet lui semblerait assez lâche, il essaierait de négocier son départ. Sachant très bien qu'une fois aux USA, il n'avait plus de monnaie d'échange.

* *

*

Bob, l'adjoint de James Barry, un garçon qui louchait légèrement, décrocha le téléphone à huit heures quinze.

— Ici, Athos, annonça-t-il.

— C'est Porthos, dit la voix tendue de Kirsanov. Que se passe-t-il ?

— Le patron veut vous parler. Ne quittez pas.

Il bascula rapidement la communication sur la ligne protégée du chef de station.

— Il y a un gros problème, annonça l'Américain. Les Espagnols veulent vous impliquer dans le meurtre de Larissa Petrov.

Il le mit au courant des soupçons concernant sa voiture et conclut :

— Pas question de prendre des risques, il faut que vous partiez le plus vite possible.

Il y eut un long silence au bout du fil, puis Gregor Kirsanov demanda :

— Et pour Don Quichotte ?

— Tant pis.

— Et l'argent ?

— Nous discuterons cela plus tard, quand vous serez en sûreté.

La voix méfiante du Soviétique répliqua aussitôt :

— Non, pas plus tard, maintenant. Vous me donnez toujours ce que vous m'avez promis ?

— Je ne...

— Très bien, fit Kirsanov. Quand vous serez décidé, nous parlerons de mon départ. Je ne crois pas à votre histoire. Vous voulez seulement

éviter de me payer.

James Barry crut qu'il allait exploser de rage.

— Mais enfin à quoi vous servira votre pognon quand vous serez à la Loubianka !

Gregor Kirsanov ne lui répondit pas : il avait raccroché.

L'Américain écrasa son poing sur son bureau, tous ses mentons tremblant de rage. Kirsanov n'avait pas du tout réagi comme il s'y attendait. Il était innocent ou inconscient. Ou alors, une motivation impérieuse lui faisait passer outre le danger pourtant aveuglant. Et en plus, la CIA était pieds et poings liés. Plus de procédure de secours, plus rien. Il n'y avait plus qu'à attendre que le défecteur veuille bien reprendre contact. Ivre de fureur, James Barry appuya sur son interphone et demanda :

— Bob, allez chercher notre ami au Ritz.

* *

*

— Je n'ai aucun moyen de joindre Isabel del Rio à Séville, objecta Malko et cela risque de compliquer les choses. De toute façon, elle rentre après-demain. D'ici là, Kirsanov aura donné signe de vie. C'est du poker : il est coincé lui aussi. Par elle.

James Barry approuva mollement.

— Je vais quand même me procurer son numéro à Séville par notre HC. Je n'aime pas la tournure que prend cette histoire.

— Pourvu que les Espagnols ne fassent pas de zèle ! soupira Malko. Si Kirsanov devient officiellement le suspect principal, c'est terminé pour nous.

* *

*

Gregor Kirsanov était encore sous le coup de la colère à la suite de sa conversation avec James Barry quand il gara sa voiture en face de l'ambassade soviétique, en double file, comme toujours.

En dépit de l'attitude tranchante qu'il avait adoptée avec James Barry, il était intérieurement glacé de terreur. Jamais il n'aurait pensé que les Espagnols remonteraient jusqu'à lui.

Si jamais cette histoire revenait aux oreilles d'Anatoli Petrov, il était perdu. Le vieil apparatchik le haïssait, et, même s'il ne croyait pas à sa culpabilité, il en profiterait pour briser sa carrière en le renvoyant immédiatement à Moscou. Et Isabel qui n'était même pas là !

— Gregor Ivanovitch !

La voix de stentor le fit sursauter. Il se retourna : c'était Piotr, un cameraman rubicond et toujours souriant, travaillant pour l'agence Tass, croulant sous les caméras, la chemise collée au corps par la transpiration. Gregor lui donnait parfois de la vodka et des cigares, lui présentait régulièrement des starlettes espagnoles en manque d'affection et l'autre l'adorait.

— Piotr ! Tu vas bien ? dit Kirsanov d'une voix distraite.

Le cameraman s'approcha et posa ses appareils.

— Cette chaleur me tue ! soupira-t-il. Dis donc, tu pourrais me rendre un service ?

— Bien sûr !

— Voilà, fit le cameraman en baissant la voix, quand tu iras à Moscou, je voudrais que tu prennes une lettre-pour une petite, je n'ai pas envie que le KGB lise mes cochonneries. Toi, tu ne risques rien.

Gregor Kirsanov le fixa, sincèrement étonné.

— Mais je ne vais pas à Moscou.

L'autre cligna de l'œil.

— Mais si ! C'est le chauffeur du gars de la salle Zénith qui me l'a dit. Ils ont reçu un message du Centre ce matin. Tu dois aller à une conférence pour trois ou quatre jours. Veinard !

Gregor Kirsanov sentit le sang se retirer de son visage. Il dut faire un effort surhumain pour dissimuler sa panique. Il savait très bien ce que signifiait ces rappels à Moscou. Il s'entendit bredouiller :

— Bien, bien, je prendrai ta lettre... Apporte-la-moi à Novosti.

Piotr s'éloigna, ravi. Gregor Kirsanov resta sur le trottoir, indécis, paralysé de terreur. À partir de cette seconde, il était traqué par une des plus puissantes organisations du monde : celle à laquelle il appartenait. Il n'avait qu'une envie : prendre ses jambes à son cou et courir se mettre sous la protection des Américains.

Sans condition.

Il regarda le bâtiment blanc et vert de l'ambassade, les projecteurs braqués sur l'esplanade de ciment gris. Cela évoquait le goulag. S'il y pénétrait, il n'était pas sûr d'en ressortir.

S'il s'enfuyait, il perdait son million de dollars et du même coup, l'exigeante Isabel del Rio.

Le cœur cognant dans sa poitrine, il demeura immobile sur le trottoir sous le regard curieux du soldat espagnol qui gardait l'ambassade soviétique.

Ne sachant que faire. Entrer ou s'enfuir.

CHAPITRE VI

Gregor Kirsanov essuya la sueur qui coulait sur son visage. Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête. James Barry n'avait donc pas menti. Il était en danger de mort. L'information donnée par Piotr le cameraman ne pouvait être qu'exacte. Quelquefois, le copinage venait à bout des meilleures règles de sécurité. Il avait beau se dire que son séjour prolongé devant l'ambassade risquait d'attirer l'attention sur lui, ses pieds semblaient soudés au trottoir.

Il essaya de se mettre à la place d'Anatoli Petrov. Mis au courant des soupçons des Espagnols, l'officier de la ligne KR allait sûrement essayer de régler son cas en douceur. Il valait mieux qu'il soit à Moscou quand la police madrilène poserait des questions gênantes. Ainsi, l'enquête s'arrêterait d'elle-même, et aucun scandale ne rejaillirait sur le KGB.

Si Gregor Kirsanov jouait le jeu, il avait un sursis. Sauf si... Il y avait tellement de « si ». L'image d'Isabel del Rio traversa son esprit et il fixa de toutes ses forces le ciel bleu pour l'oublier : il avait presque aussi peur de la perdre que de se retrouver à la Loubianka. Il arriva enfin à bouger, ignorant s'il était resté là dix secondes ou cinq minutes et reprit le volant de sa voiture. Il remonta la Calle Jorge Manrique sur la droite et s'arrêta en face d'une cabine téléphonique.

Les membres du KGB avaient l'ordre de ne jamais l'utiliser : à cause de sa proximité avec l'ambassade, elle pouvait avoir été piégée par le CESID.

Il commettait donc une faute : tant pis, il avait besoin de parler à son correspondant de la CIA.

Il pénétra dans la cabine et décrocha. Pas de tonalité ! Cette panne lui apparut comme un signe du destin. Au lieu de chercher une autre cabine, il redescendit vers l'ambassade. Son plan définitif en tête.

* *

*

D'un pouce décidé, Gregor Kirsanov appuya sur le bouton de l'interphone et lança son nom, bien en face de la caméra de télévision.

La grille de l'ambassade s'ouvrit aussitôt avec un bruit qui lui parut sinistre. Il se retourna vers les courbes de la Calle Matias Montero, se demandant s'il ne disait pas adieu à la liberté. Lui-même avait déjà participé au rapatriement d'un camarade pris de boisson qu'on avait drogué jusqu'à son embarquement dans l'avion de l'Aeroflot. Une fois

entré dans la Rezidentura, personne ne pouvait plus rien pour lui. Ce n'étaient pas les Espagnols qui mettraient en jeu leurs bonnes relations avec les Soviétiques pour un défecteur qui n'allait même pas chez eux...

Gregor Kirsanov traversa la cour, franchit le premier bâtiment et entra dans la Rezidentura par la porte latérale gardée en permanence par un milicien, après avoir montré sa carte rouge du KGB.

Son cœur battait à tout rompre, mais il parvint à garder un air dégagé en empruntant le couloir menant à la Referentura. La porte du secrétariat du Rezident était ouverte et la secrétaire revêche lui lança en l'apercevant :

— Gregor Ivanovitch, le camarade général veut te voir.

Le poulx à 150, Gregor Kirsanov frappa à la porte du Rezident. Ce dernier ne répondit pas immédiatement, le temps sûrement de faire disparaître son inséparable bouteille de vodka. Mais quand le battant s'ouvrit enfin automatiquement, le vieux général de brigade Antonov l'accueillit avec un sourire inhabituel et chaleureux.

— Gregor Ivanovitch, j'ai de bonnes nouvelles pour toi ! lança-t-il.

— Ah bon ! fit Gregor. Quoi donc ?

— Il y a une importante réunion de nachalniki(17) à Moscou au sujet de l'Espagne. Sous la présidence du camarade Boris Ponomarev. Comme tu as appartenu au Département International, il demande que tu viennes à Moscou pour lui faire un tableau de la situation en Espagne. C'est un grand honneur, ajouta-t-il d'un ton solennel, et je crois que j'y suis un peu pour quelque chose, à cause des notes que je t'ai attribuées. Tu es un excellent officier.

— Merci, fit Gregor Kirsanov d'une voix blanche.

— Nous avons un vol Aeroflot après-demain, continua Antonov, je t'ai réservé une place. En première, fit-il avec un clin d'œil. C'est un Komandirovka(18) aux frais du Centre.

Si Gregor Kirsanov n'avait pas rencontré son copain cameraman avant cette entrevue, ses jambes se seraient probablement dérobées sous lui après cette tirade. C'était « too much ». Le Rezident le fixait comme un vieux crocodile prêt à se mettre à table. Gregor extirpa de l'enthousiasme du fin fond de son être.

— C'est fantastique ! dit-il chaleureusement. Comme ça je vais pouvoir retrouver Anna !

Il lui sembla que son interlocuteur se détendait imperceptiblement. Il continua du même ton léger.

— Seulement, camarade général, je ne peux pas partir après-demain. J'ai des rendez-vous importants toute la semaine et si je dois voir le camarade Ponomarev, autant que je sois prêt. Dans notre intérêt à tous les deux, puisque tu m'as recommandé, ajouta-t-il suavement.

Le vieux général avait repris son air de bouledogue. Gregor Kirsanov se hâta de demander :

— Peux-tu me prendre une réservation pour lundi ? Nous avons aussi un vol et je pourrai acheter des cadeaux pour Anna.

Il y avait un vol Air France via Paris où il aurait été mille fois mieux que sur l'Aeroflot, mais les gens du KGB avaient l'obligation de voyager sur les lignes aériennes soviétiques.

Il vit le Rezident réfléchir plusieurs secondes, les sourcils froncés. Puis, avec lenteur, le général étendit la main vers le bouton qui appelait sa secrétaire. Gregor Kirsanov, paniqué, se dit qu'il allait le faire arrêter par le Service de sécurité. L'estomac tordu d'angoisse, il entendit le vieux général dire avec un sourire forcé :

— Bien, tu as raison ! Il vaut mieux que tu sois prêt, alors travaille bien, d'ici là. Je m'occupe de ta réservation.

Gregor Kirsanov sortit du bureau et s'aperçut que sa nuque était trempée de sueur. Il avait gagné la première manche, mais ce n'était qu'un sursis.

Comme un automate, il se dirigea vers le bureau des microfilms, se disant que c'était peut-être la dernière fois qu'il s'y rendait. Il y laissa son compte rendu d'opérations de la journée et prépara celui du lendemain. Ensuite, il alla sonner à la porte de la Referentura. Le battant de métal s'ouvrit sur un adjudant rougeaud qui lui apporta son coffre portatif. Gregor Kirsanov l'ouvrit et prit le sachet de plastique contenant son précieux carnet.

De nouveau, son cœur se mit à battre la chamade : le sceau était fendu très légèrement. En d'autres circonstances, il ne s'en serait même pas aperçu. On l'avait ouvert et refermé. Seul Anatoli Petrov pouvait l'avoir fait, avec l'accord du Rezident.

Gregor Kirsanov faillit se trouver mal. Il se retourna, regarda le responsable : l'homme s'était replongé dans un livre. Alors, rapidement, Gregor empocha le carnet, referma le sachet en plastique, le remit dans le coffre et se retourna :

— J'ai fini, camarade.

Indifférent, l'adjudant prit le petit coffre et le remplaça dans le grand ; ensuite, il ouvrit la porte à Gregor Kirsanov. Celui-ci s'éloigna dans le couloir, réprimant une furieuse envie de se mettre à courir. Il venait de commettre la faute inexpiable qui le dénonçait à coup sûr. Seulement, d'une part, en supprimant son carnet, il allait gêner ses adversaires : il n'y avait pas de doubles à la Rezidentura. Et, d'autre part, les informations qu'il contenait faisaient partie de sa « dot » réclamée par la CIA. Avant que le scandale n'éclate, il fallait identifier Don Quichotte : donc toucher son million de dollars afin de pouvoir emmener Isabel.

* *

*

Malko sursauta quand la sonnerie du téléphone l'arracha au sommeil. Sa Seiko-quartz indiquait deux heures du matin. Il reconnut tout de suite la voix nerveuse de Gregor Kirsanov et son cœur battit plus vite. Il avait eu raison de croire que le Soviétique reprendrait contact.

— Je vais pouvoir vous procurer ce que vous voulez, dit ce dernier. Je vois la personne qui nous intéresse demain. Pouvons-nous nous rencontrer, comme convenu, demain à la librairie ?

— Bien sûr, dit Malko. Ne faites pas d'imprudences.

Il entendait de la musique. Kirsanov devait appeler d'un bar.

— Bonne nuit, fit le Soviétique, sans autres commentaires.

Avant de se rendormir, Malko s'offrit quand même le luxe d'appeler James Barry. Qu'il ne soit pas le seul à être réveillé au milieu de la nuit...

* *

*

El Circo dans la Calle José Ortega y Gasset, était un des restaurants en vogue de Madrid. Un sous-sol repeint au décor ultra-moderne avec des tableaux abstraits aux murs. Normalement, le tout-Madrid s'y pressait, mais à cause de la chaleur inhabituelle, il était presque vide.

Ce qui arrangeait plutôt Gregor Kirsanov. Mais l'estomac serré, il n'avait presque rien mangé.

Alors d'une voix douce et basse, il expliqua à Francisco Parral, son vis-à-vis, journaliste coté, ce qu'il attendait de lui...

L'Espagnol posa sa fourchette, très pâle.

— C'est impossible ! dit-il d'une voix tendue. Je lui ai juré de ne jamais révéler son identité.

Le sourire froid de Gregor Kirsanov l'arrêta.

— Il le faut. Sinon, nous pourrions avoir tous les deux de gros ennuis.

Le Soviétique vit la lueur de panique dans les yeux de son interlocuteur. Celui-ci acceptait ses subsides depuis longtemps, sous prétexte de vendre à Novosti des articles d'un intérêt discutable. Il avait même eu l'imprudence de signer des reçus à Kirsanov, conservés au chaud par le Centre de Moscou.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Les gens de Moscou ont des doutes. Ils pensent que vous inventez beaucoup de choses. Moi, je vous crois, mais je dois pouvoir

affirmer à mes chefs que j'ai bien vu votre source. Que vous n'êtes pas un mythomane. Bien entendu, je ne révélerai jamais son nom... Je vous en donne ma parole d'honneur.

Comment pouvait-on croire à une sornette pareille, se demanda-t-il. Mais Francisco Parral était si perturbé qu'il pouvait avaler n'importe quoi... Il posa sa serviette et renvoya le garçon qui lui proposait un dessert qu'il adorait pourtant.

— Appelez-moi dans quelques jours, dit-il, je vais réfléchir.

Pour Gregor Kirsanov, quelques jours, c'était l'An 2000.

— Non, dit-il, il faut résoudre ce problème dans les prochaines heures. D'ailleurs, vous deviez me donner cette synthèse sur le plan Phoenix de réorganisation du CESID. C'est lui qui vous la fournit, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua l'autre dans un souffle.

— Eh bien, prévenez-moi du jour et de l'endroit où il vous la remettra. Je vous appellerai ce soir ou demain matin au plus tard.

Francisco Parral ne répondit pas. Il se leva sans même prendre de café, salua Gregor Kirsanov d'une brève poignée de main et s'éloigna. Le Soviétique le regarda traverser le restaurant.

Quelques heures de sommeil lui avaient redonné un peu de calme et il se disait qu'après tout, il allait peut-être réussir à court-circuiter le Rezident et Anatoli Petrov.

* *

*

Malko se dirigea vers la caisse de la librairie Aguirre et y déposa un album sur Rubens.

— Je prends celui-là.

La CIA le lui rembourserait. Il avait horreur de Rubens, mais cela faisait presque une heure qu'il tournait dans la librairie. Il allait finir par devenir suspect. Il sortit, son paquet sous le bras, l'estomac noué par l'angoisse. Pourquoi Gregor Kirsanov ne s'était-il pas présenté à ce rendez-vous pourtant confirmé par lui, la nuit précédente ? Il gisait peut-être en ce moment dans la Rezidentura, bourré de penthotal, interrogé par le contre-espionnage du KGB.

Il se mit au volant de la Ford Orion, hésitant à s'éloigner. Gregor Kirsanov pouvait avoir eu un contretemps mais venir quand même.

Il brancha la climatisation et recula un peu, afin de pouvoir surveiller l'entrée de la librairie. Le coup de fil du Soviétique avait été si bref qu'ils n'avaient pu convenir d'une procédure de secours. Tout cela était mauvais signe : pour qu'un professionnel comme le major du KGB néglige des précautions élémentaires, il fallait qu'il soit en pleine déroute psychologique...

Il regarda sa Seiko-quartz et décida d'attendre encore un quart d'heure.

* *

*

Gregor Kirsanov déboîta brutalement d'une file de voitures stoppée Plaza de Las Cibeles, au feu rouge de la calle de Alcalá, tourna à gauche, longeant les bureaux d'Iberia et s'engouffra ensuite à contresens dans la Calle de Los Madrazo, qui remontait vers la Puerta del Sol. Il échappa de justesse à l'énorme pare-chocs d'un bus pour émerger en haut de la Calle de Alcalá. La Mazda n'avait pas d'air climatisé et il avait l'impression d'être dans un four.

Plus calmement, il redescendit et tourna à gauche dans la Gran Vía, l'artère la plus animée de Madrid, jetant de fréquents coups d'œil dans son rétroviseur.

Son gymkhana durait depuis vingt minutes. Précaution de routine qu'il employait avant chaque rendez-vous important, afin de semer d'éventuels agents espagnols ou américains. Seulement cette fois, c'était le KGB qu'il voulait semer. Il connaissait les moyens dont disposait à Madrid la ligne KR : si Petrov le soupçonnait, il devait les avoir tous réunis contre lui. Soudain, il repéra derrière lui une Seat 2000 bordeaux qu'il avait déjà vue. Son cœur faillit exploser : c'était celle d'un officier du GRU, les « cousins éloignés » du KGB ! Il était tellement perturbé qu'il traîna pour redémarrer au feu vert et fut assourdi par un concert de klaxons. La circulation était particulièrement intense dans le secteur de la Gran Vía, redescendant vers la Plaza de España. Il parvint à couper les files pour se remettre sur la droite, puis, devant Air France, tourna brutalement à droite dans la Calle Flor Alta, une petite rue transversale en sens unique. Au bout, il vira de nouveau à droite et se retrouva sur la Gran Vía, un peu plus haut. Juste trois voitures derrière la Seat 2000 suspecte. Il ne pouvait voir le conducteur. Mais lorsqu'elle arriva à la hauteur du feu, elle déboîta et s'engouffra à son tour dans la Calle Flor Alta.

Bravant la circulation, Gregor Kirsanov braqua aussitôt à gauche, coupant la file d'en face et plongea dans une rue perpendiculaire à la Gran Vía. Le temps que la Seat fasse le tour, elle était définitivement semée.

Obligé de conduire lentement dans la rue étroite, Gregor Kirsanov s'essuya le front, paniqué. En dépit de toutes les précautions qu'il avait prises, au moins une voiture ne l'avait pas lâché ! Ces filatures étaient routinières, le plus souvent pour s'assurer que celui qui en faisait l'objet n'était pas sous la surveillance des gens d'en face... Les chauffeurs suivaient un entraînement spécial. Reliés à la salle Zénith,

qui suivait sur une carte tous leurs déplacements, ils représentaient un formidable outil de filature.

Gregor Kirsanov, arrivé Plaza de Oriente, se gara en face du Teatro Real.

Il héla un taxi vide qui passait et donna l'adresse de la librairie Aguirre. L'esprit libéré de la conduite, il pouvait mieux surveiller les autres voitures. Avantage supplémentaire, il laissait la Mazda sur place comme leurre. Il consulta sa montre : il était encore dans les temps. Le taxi se traînait dans la circulation intense, remontant vers la Puerta del Sol. Gregor regardait sans cesse par la lunette arrière, cherchant des suiveurs éventuels. Il savait qu'ils pouvaient prendre de multiples apparences : camionnettes de livraison, limousines, motos, faux taxis même. Le KGB en avait un qu'on sortait dans les grandes occasions.

Ils atteignirent enfin la Plaza de las Cibeles et remontèrent la Castellana, jusqu'à la Plaza de Colon, afin de reprendre la Calle Serrano dans le bon sens.

Le Soviétique se retourna pour la millième fois. Rien de suspect a priori dans le flot de la circulation. Sinon un motard, la tête enveloppée d'un casque intégral qui dissimulait son visage derrière une bulle noire. Seulement, il y avait des centaines de motards semblables à Madrid.

Cent mètres plus loin, le taxi prit la file de gauche. Le feu était rouge au coin de Jorge Juan et de Serrano. Tandis que Gregor Kirsanov sortait son argent, il passa au vert. Le motard qu'il avait remarqué dépassa le taxi et tourna dans Jorge Juan. Trente mètres plus loin, Gregor le vit s'arrêter, mettre pied à terre et se pencher vers sa machine.

Il eut l'impression qu'on lui plantait un couteau en plein cœur... C'était ça ! Les motards étaient les plus dangereux.

Précipitamment, il lança au chauffeur :

— J'ai changé d'avis, je dois faire une course urgente. À Iberia, Plaza de las Cibeles.

Le chauffeur grommela et repartit. Au passage, Gregor vit l'homme avec qui il avait rendez-vous, assis dans sa voiture et son estomac se noua. Un filet d'acier se resserrait peu à peu autour de lui, l'étouffant progressivement. Si le KGB le surveillait de cette façon, sa vie allait très vite devenir impossible et il fallait réviser ses plans. Même un coup de fil donné d'une cabine publique devenait dangereux. Il se retourna : le motard était derrière...

Plaza de las Cibeles, il paya le taxi et pénétra dans l'agence Iberia, le cerveau en ébullition.

Malko se décida à partir au moment où les employés de la librairie Aguirre descendaient le rideau de fer. Huit heures dix. Gregor Kirsanov ne viendrait plus. Quelque chose était arrivé. Avant de rendre compte, il décida de passer prendre une douche au Ritz.

Il espérait vaguement y trouver un message, mais on lui remit seulement sa clef. À peine entré-il dans sa suite que le téléphone sonna.

— Malko !

C'était la voix douce et perverse d'Isabel del Rio. Il ne manquait plus qu'elle. Un petit choc agréable à l'estomac.

— Tu es rentrée ?

— Non, soupira-t-elle, mon mari me couve. J'ai une place pour demain. Tu veux venir me chercher ? J'ai plein de bagages. Vers neuf heures et demie. Il n'y a qu'un vol en provenance de Séville.

— Avec plaisir, dit Malko.

— J'ai passé une partie de la nuit à me caresser, tu sais, ajouta-t-elle.

— En pensant à moi...

Isabel pouffa :

— Non, j'ai toujours le même fantasme : je suis attachée sur un chevalet et des pirates me violent les uns après les autres, de toutes les façons. C'est fantastique.

Où mène l'éducation religieuse... Mais cet agréable marivaudage ne pouvait lui faire oublier les vrais problèmes.

— Tu n'as pas eu de nouvelles de ta Bête ? demanda-t-il.

— Ma parole, mais il t'obsède ! fit-elle. D'abord, il n'a pas mon numéro. J'espère qu'il va bientôt repartir pour Moscou...

C'était de l'humour noir involontaire.

— À demain, dit Malko.

Il restait à apprendre la mauvaise nouvelle à James Barry. Il prit sa douche, ressortit et alla téléphoner au bar voisin de l'hôtel, le Don Carlos.

— Venez tout de suite, demanda James Barry. Il faut nous concerter.

Et de nouveau, la Castellana bourrée de monde. L'Américain l'attendait en compagnie de son adjoint, Bob, dans leur « infrastructure » dominant tout Madrid. Malko fit un rapport fidèle de ce qui s'était passé. James Barry était ivre de rage.

— Ce con-là s'est fait baiser ! explosa-t-il. Ils l'ont coincé. Il doit être enfermé dans une chambre de la Rezidentura et ils ont dû commencer à lui arracher les ongles pour le mettre en train. Ils vont dire qu'il est malade et le rapatrier par le premier vol de l'Aeroflot...

— Il y en a un demain, remarqua Bob.

Malko allait ouvrir la bouche lorsque le téléphone sonna. Son regard se porta sur l'appareil. C'était un vieux téléphone verdâtre, avec un cadran, relié au circuit par un fil blanc entortillé. Il avait une particularité. Une seule personne en connaissait le numéro : Gregor Ivanovitch Kirsanov.

Les trois hommes demeurèrent figés comme s'il s'agissait d'un appel outre-tombe. Des images s'entrechoquèrent dans la tête de Malko. Kirsanov torturé, composant ce numéro avec un pistolet braqué sur la nuque. Tout à fait le genre de plaisanterie d'un Anatoli Petrov... En répondant, on pouvait le condamner à mort. Mais cela pouvait aussi être un SOS.

— Répondez, bon sang ! cria James Barry.

Bob allongea la main et décrocha.

CHAPITRE VII

— Ici, Athos, annonça Bob, la voix légèrement tendue.

James Barry appuya sur un commutateur qui branchait le haut-parleur. La voix déformée de Gregor Kirsanov envahit la pièce, sur un fond de conversation en espagnol.

— C'est Porthos, dit-il. Je n'ai pas pu venir au rendez-vous parce qu'ils étaient derrière moi.

— My God ! fit à voix basse James Barry.

Il se pencha vers le haut-parleur et demanda :

— Où êtes-vous ? Précisez ce qui est arrivé.

— Je suis dans les bureaux d'Iberia, dit Kirsanov. Les gens de la ligne KR me surveillent. Heureusement, je m'en suis aperçu à temps.

Il y eut une plage de silence, troublée seulement par le chuintement du haut-parleur, puis Gregor Kirsanov dit d'une voix lasse et basse :

— Je ne peux pas continuer ainsi, c'est trop risqué.

— Que suggérez-vous ? demanda aussitôt James Barry.

— Que vous me preniez sous votre protection immédiatement.

Silence. Dans le background une femme discutait de tarifs pour l'Amérique du Sud. James Barry inclina son visage inexpressif vers le haut-parleur.

— Vous désirez être exfiltré ?

— Non, dit aussitôt Kirsanov. Je veux être protégé et rester à Madrid quelques jours, le temps de régler l'affaire qui nous intéresse.

James Barry s'assit en face du micro.

— Je ne peux pas vous répondre tout de suite, je dois prendre des instructions.

Gregor Kirsanov jura en russe.

— Je n'ai pas le temps d'attendre ! dit-il. Tout doit être réglé demain, sinon, je prendrai d'autres dispositions.

Silence. Sauf le brouhaha de voix espagnoles dans le fond. Malko écrivit sur un bout de papier quelles dispositions ? et le glissa à James Barry.

L'Américain répéta la question.

— Je peux trouver un accord avec les Espagnols, suggéra le Soviétique.

Il bluffe, écrivit James Barry sur le papier.

Pas sûr, répliqua Malko de la même façon. Dites-lui que c'est OK.

L'Américain, têtu, insista :

— Vous pouvez donc nous garantir l'accès à la personne que nous cherchons ? Même si vous venez sous notre protection dès demain ?

Kirsanov répondit après un bref silence :

— Je pense. J'ai fait le nécessaire pour cela. Il va falloir que je raccroche. Êtes-vous d'accord pour demain vers deux heures à la librairie. Pour le pick-up ?

Malko et James Barry échangèrent un regard, puis l'Américain lança dans le haut-parleur :

— D'accord.

— À demain, fit le Russe.

Le silence retomba dans la pièce. James Barry lança, visiblement préoccupé :

— Eh bien, ça y est ! lança-t-il, les vrais problèmes commencent. Pourvu que les Popovs ne réagissent pas trop brutalement. Sinon, nous sommes bons pour l'incident diplomatique. Si les Espagnols apprennent qu'on a « kidnappé » Gregor Kirsanov et qu'il est encore à Madrid, c'est mal parti. Je vais avoir un mal fou à organiser matériellement la protection de Kirsanov dans un délai aussi court. Sans parler de son exfiltration prochaine. J'ai besoin de plusieurs feux verts. Dès que les Popovs seront au courant, ils vont réagir auprès des Espagnols, et le cirque commencera. Tout dépendra de la capacité de Kirsanov à identifier la taupe. C'est notre seule monnaie d'échange avec nos homologues du CESID. Sinon, ils vont nous faire une vie pas possible. Je connais le général Vicente Diaz qui dirige le CESID : il est presque aussi anti-américain qu'anti-soviétique.

Malko consulta du regard sa Seiko-quartz. Neuf heures un quart. La nuit tombait. Ils n'avaient pas beaucoup de temps, d'ici au lendemain.

— Procédons par ordre, dit-il. La récupération d'abord.

— C'est clair, fit James Barry. Vous y allez avec Bob. Dans votre voiture. Il faut prévoir une opposition physique des gens d'Anatoli Petrov. Je vais donc vous donner de quoi vous défendre.

Il se leva et prit dans une armoire d'acier un long pistolet noir prolongé par un énorme silencieux et trois chargeurs, du « 22 », qu'il donna à Malko.

— Ça, c'est pour les goons(19) du KGB, dit-il. À n'utiliser qu'en tout dernier ressort. Si on commence à mettre du sang partout, les Hidalgos vont vraiment devenir fous furieux.

Malko n'avait pas emporté son pistolet extra-plat. Depuis les contrôles renforcés aux aéroports, seuls les terroristes se promenaient avec leur artillerie dans les avions... Cette arme était la version perfectionnée de la sienne, un peu plus encombrante. James Barry lui tendit un cylindre gris de la taille d'une bombe de crème à raser.

— Ça, c'est pour les passants en cas d'incident, ajouta-t-il. Du Mace à huit pour cent. Ça endort un gorille. Alors, un Soviétique... Bob a ce qu'il faut.

Malko se voyait mal déclencher une guerre ouverte en plein Madrid. Il mit le long pistolet dans son attaché-case et demanda :

— Bien. Donc, nous sortons vivants de Stalingrad. Où emmenons-nous le camarade Kirsanov ?

James Barry posa sur lui ses yeux bleus inexpressifs.

— Je peux déjà vous dire où vous n'allez pas... À l'ambassade. Pas question non plus de le mettre à l'hôtel. Je vais demander à mon meilleur HC de nous trouver un coin tranquille pour planquer notre copain. Cela sera réglé demain midi.

— Et si ce n'était pas réglé ? demanda Malko. Il me faut une position de repli.

— Ce sera réglé, trancha James Barry. Seulement, si les Hidalgos se fâchent avec l'histoire Larissa Petrov, je ne réponds plus de rien...

— J'ai l'impression que nous allons marcher sur un volcan, dit Malko. Il faudrait aussi une solution de détresse : une exfiltration clandestine demain, si la pression monte trop.

Le menton gélatineux de James Barry, trembla d'indignation.

— On voit bien que vous êtes un « free-lance ». Vous nous voyez arrivant à Torrejon avec un agent du KGB en cavale, sans un paquet d'ordres écrits acceptés par le Pentagone et le State Department... Ils nous virent. Déjà que les Espagnols veulent limiter nos bases dans leur pays.

— Donc, il n'y a plus qu'à prier, ironisa Malko. Je serai au rendez-vous. Et Bob ?

— Je viendrai aussi avec ma voiture, suggéra le jeune Américain, au cas où vous tomberiez en carafe. Donc, je vous retrouve là-bas.

Il n'y avait aucune raison d'avoir une panne avec la voiture de Budget toute neuve, mais il fallait prévoir l'imprévisible. Malko calcula qu'il avait largement le temps d'aller chercher Isabel del Rio avant son rendez-vous.

* *

*

Gregor Kirsanov referma la porte de son appartement, puis actionna les verrous électroniques que le KGB avait fait poser. Ironie du sort, cela se retournait maintenant contre eux. Il alla droit au bar et se servit une grande vodka bien glacée, puis mit un disque de flamenco pour briser l'oppressant silence. Il regarda ses mains : elles tremblaient légèrement. Mauvais signe. Les dernières heures avaient été éprouvantes.

Il avait longuement attendu à Iberia, puis était reparti chercher sa Mazda. De cette façon, les gens de la ligne KR pouvaient croire à un contact raté. Il vivait ses dernières heures de paix relative, ayant pris un risque considérable en ôtant de son coffre son carnet secret. Cependant, il y avait peu de chances qu'on s'aperçoive de sa

disparition avant le lendemain.

Il alla ouvrir la grande baie vitrée donnant sur le balcon. Aussitôt, les bruits du patio montèrent jusqu'à lui. Des enfants qui jouaient, des femmes qui bavardaient dans une sorte de square privé enserré entre de grands immeubles résidentiels comme le sien. Gregor ôta sa chemise, et, torse nu, parcourut son appartement. Il n'arrivait pas à croire que c'était la dernière nuit qu'il y passait. Qu'il ne pourrait rien emporter. Comme un « boat-people ».

Après une autre vodka, il demanda Moscou. Vingt minutes plus tard, il obtint la communication, réveillant sa femme.

— Je serai là lundi prochain, annonça-t-il. Que veux-tu que je t'apporte ?

Anna, mal réveillée, semblait grognon et leur conversation fut très courte. Il raccrocha, satisfait. Si on l'écoutait en direct, Anatoli Petrov serait rassuré : sa victime ne se doutait de rien...

Gregor Kirsanov n'avait pas sommeil. Étendu sur son lit, il se mit à penser à Isabel del Rio. Il lui vint une envie irrésistible de lui parler. Bien qu'elle l'ignore, il connaissait évidemment son téléphone à Séville. Il ne l'avait encore jamais utilisé... Pris d'une brusque inspiration, il composa le numéro, prêt à raccrocher s'il ne tombait pas sur elle.

— Diga me ! Diga me !

C'était Isabel.

— C'est moi, fit Gregor d'une voix étranglée et troublée.

— Toi ! Mais qu'est-ce que tu veux ?

Il y avait à la fois de l'inquiétude et de l'agacement dans la voix de la jeune femme. Le Russe lança, timidement :

— Je pensais à toi, dit-il. Tu me manques.

Il regarda son slip gonflé et ajouta d'une voix plus ferme :

— J'ai très envie de toi.

Isabel eut un petit rire flatté, mais demanda aussitôt :

— Comment as-tu eu mon numéro ?

— Dans l'annuaire, dit Kirsanov. Qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai une soirée. Mon mari va venir me chercher. Et toi ?

— Moi, je me caresse en pensant à toi, fit le Soviétique, joignant le geste à la parole. Comment es-tu habillée ?

— J'ai ma robe verte en jersey, tu sais, celle que... (Elle s'interrompt brusquement.) Je raccroche, il arrive.

Gregor demeura tout bête, son sexe tendu dans la main puis raccrocha à son tour. Peu à peu, il se calma et le chuintement de la climatisation l'endormit. L'image d'Isabel continua à flotter devant ses yeux. Il la revoyait offerte lors de leur première rencontre, il revivait l'impression exquise ressentie lorsqu'il l'avait prise...

Il rouvrit les yeux, avec une sensation bizarre. Il vit son ventre

inondé et réalisa que son rêve l'avait poussé jusqu'au plaisir. Même lorsqu'il dormait, le pouvoir d'Isabel ne se relâchait pas.

Le cerveau en compote, il alla prendre une douche et vérifia une nouvelle fois les fermetures de l'appartement. Il prit dans un tiroir l'automatique qu'il n'utilisait jamais, un Makarov 9 mm, et le posa à côté de lui.

* *

*

Gregor Kirsanov achevait de brûler des papiers lorsque le téléphone sonna : la secrétaire de l'Agence Novosti, Svetlana.

— Le camarade Petrov te cherche, dit-elle. Tu dois aller à la Rezidentura pour une conférence.

— Merci, dit le Soviétique.

Il était neuf heures et demie et il aurait déjà dû se trouver au bureau de Novosti. Trente secondes plus tard, le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, c'était la secrétaire du Rezident. Avec le même message. Gregor Kirsanov promit qu'il arrivait et raccrocha. La gorge nouée. Cela sentait l'hallali. Cette réunion puait le bidon à plein nez. Ou bien Anatoli Petrov avait reçu tôt le matin des ordres de Moscou, lui enjoignant de neutraliser Gregor au plus vite, ou bien ils avaient découvert la disparition de son carnet. Dans les deux cas, leur premier objectif était de l'attirer en douceur à l'ambassade.

Il avait encore plusieurs heures à tuer avant le rendez-vous final avec ses contacts de la CIA. Impossible de rester dans l'appartement. Il n'était en sûreté qu'à l'extérieur : le KGB avait horreur du scandale...

Son attaché-case était prêt, avec les documents qu'il avait décidé d'emporter. Il glissa le Makarov dans sa ceinture, ferma sa veste, s'assura grâce au mouchard de la porte qu'il n'y avait personne sur le palier, sortit et appela l'ascenseur.

Le concierge le salua comme d'habitude. Il décida de tourner dans Madrid jusqu'à l'heure du rendez-vous. Il traversa le patio et gagna la Calle Esteban Calderon où il avait garé sa Mazda, en face du restaurant japonais, pour ne pas avoir à passer par le parking. Il s'arrêta net. Une voiture rouge était garée en double file devant la sienne. Un homme au volant, un autre, debout à l'extérieur, fumait, appuyé à l'aile.

C'était Nikita Gulbenkian, un capitaine du GRU, en poste à Madrid sous couverture diplomatique. Il aperçut Gregor Kirsanov et lui adressa un signe joyeux de la main.

* *

Le vol de Séville était en avance et se posa en même temps qu'un Airbus d'Air France, arrivé, lui, parfaitement à l'heure. Malko eut du mal à repérer Isabel del Rio dans la foule des cent quatre-vingts passagers de l'Airbus. Quand, enfin, il la vit surgir devant lui dans une robe en coton blanc qui la moulait comme un gant, c'est tout juste si elle lui sourit. Cette froideur, peu coutumière chez elle, étonna légèrement Malko. Quand il prit sa valise, elle lui glissa à l'oreille :

— Derrière moi, il y a un ami de mon mari.

À peine dans la Ford de Budget, elle se montra beaucoup moins réservée, s'enroulant autour de Malko, déjà en transe. Quand il posa la main sur une cuisse, les jambes d'Isabel s'ouvrirent aussitôt et il put remonter sans difficulté vers son ventre, trouvant ce à quoi il s'attendait : une inondation. Isabel se mit à haleter et ferma les yeux dès qu'il commença à la caresser, son aristocratique visage triangulaire crispé par le plaisir. Avant même de sortir de l'aéroport, elle avait eu son premier orgasme. Après un soupir de soulagement, elle annonça :

— Tu sais que la Bête m'a appelée hier soir !

Malko sursauta.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

Se méprenant sur son ton, Isabel se pencha amoureusement sur lui.

— Il voulait seulement se branler en pensant à moi. En rentrant de ma soirée, je me suis caressée, moi, en pensant à nous.

Cette perversité naïve était, finalement, rafraîchissante... Rassuré, Malko demanda :

— C'était tout ?

— Oui. Tiens, à propos, j'ai parlé de toi à mon mari. Il serait ravi de te revoir.

— Tu joues avec le feu...

Isabel secoua ses boucles brunes.

— Non ! Il pense que je lui dis tout. Cela le flatte que des hommes me fassent la cour.

— Il devrait aimer Kirsanov, alors ! remarqua Malko.

— Je ne veux pas qu'il le connaisse ! Gregor serait capable de lui dire qu'il me baise. D'ailleurs, il sera parti dans quelques jours.

« Pourvu qu'elle dise vrai... » pensa Malko.

Nikita Gulbenkian s'approcha de Gregor Kirsanov avec un sourire chaleureux et lui prit le bras.

— Gregor Ivanovitch, je t'attendais !

— Qu'est-ce que tu fais là, Nikita ? demanda Kirsanov, dissimulant sa panique.

L'autre regarda autour de lui, comme si on pouvait l'entendre.

— Je suis venu te protéger. On a dû te téléphoner de la Rezidentura. Pour te demander de venir d'urgence pour une conférence ?

— Oui, dit Kirsanov.

— Eh bien, il n'y a pas de conférence. La salle Zénith a intercepté un message de la police espagnole. Ils veulent t'interroger à propos du meurtre de Larissa. À cause d'une voiture blanche comme la tienne, aperçue dans le coin le soir du crime. Le camarade Petrov a peur qu'ils ne t'arrêtent. Tu n'as pas d'immunité diplomatique. Alors, il a demandé que tu viennes dans ma voiture avec la plaque CD. Là, tu ne risques rien.

Cela semblait presque vrai !

— Je ne vais pas rester enfermé à l'ambassade, fit remarquer Gregor Kirsanov. Et puis, les Espagnols agiront d'abord par la voie diplomatique. Nieueroïatno(20) !

— On ne sait jamais, répliqua Gulbenkian. Il vaut mieux attendre que le Rezident ait réglé le problème.

Gregor Kirsanov, sans l'écouter, marcha jusqu'à sa voiture, et s'arrêta près de la portière gauche, la clef à la main. La rue était pleine de monde, ils n'oseraient pas le forcer à monter avec eux. Nikita accentua son sourire.

— Viens ! C'est un ordre peut-être idiot, mais si je ne le suis pas, je vais me faire engueuler. Tu connais le camarade Anatoli...

— Je n'obéis pas aux ordres idiots, dit l'officier du KGB. Tu n'as qu'à me suivre, je vais à l'ambassade. On s'expliquera là-bas.

Il ouvrit la portière et se glissa au volant. Nikita Gulbenkian hésita un court instant, puis avec un sourire dépité, regagna sa voiture. Gregor Kirsanov le vit engager une discussion avec le chauffeur, un sous-officier du GRU. Finalement, la voiture du GRU avança et il put se dégager. Il tourna à droite dans le Paseo de la Castellana, le cerveau en ébullition. Les autres étaient derrière lui. Il conduisait lentement, cherchant la meilleure parade. Pour l'instant, ils étaient sur leurs gardes, il fallait les rassurer. Il prit le chemin de l'ambassade, vira autour de la Plaza San Juan de la Cruz, remonta la contre-allée est du Paseo et tourna dans la Calle Jorge Manrique, la petite rue qui tombait pile devant l'ambassade soviétique. La voiture du GRU s'était laissée un peu distancer.

Gregor Kirsanov ralentit comme s'il cherchait une place, dépassa l'ambassade soviétique, s'engageant dans la Calle Matias Montero. Puis, brutalement, il accéléra à fond dans la petite rue toute en

courbes. Arrivé au bout, il tourna à droite, grillant le feu rouge, apercevant derrière lui le museau de la voiture du GRU.

La chasse était lancée !

Le Makarov le gênait ; il l'enleva de sa ceinture, le posa sur le siège et fonda, le pouls à 150, se faufilant entre les taxis et les bus. Peut-être n'y avait-il qu'une seule voiture ? S'il arrivait à la semer, il aurait la paix.

Il accéléra encore, reprit la voie centrale où il y avait moins de circulation. Soudain, une seconde voiture surgit à sa hauteur. Une BMW grise. À travers la glace, il aperçut le visage sévère d'Anatoli Petrov !

Tout le KGB madrilène était à ses trousses : Petrov avait à la main un émetteur radio. À l'arrière se trouvait un jeune lieutenant du KGB, Ivan Moujikine.

Son chauffeur le serra sur la droite et pour ne pas l'emboutir, Gregor Kirsanov dut donner un coup de volant, ce qui le déporta vers l'entrée du souterrain passant sous la place du Doctor Marañon et desservant le centre commercial BB. Il s'y engouffra, la BMW roulant parallèlement à lui et la voiture rouge dans son sillage. Le souterrain effectuait une large courbe, se divisant en plusieurs branches menant à des parkings et remontant ensuite vers le Paseo de la Castellana. En pleine courbe, la BMW accéléra brutalement et lui fit une queue de poisson. Gregor Kirsanov écrasa le frein, mais son pare-chocs heurta violemment l'arrière de la BMW. Un nouveau choc : la voiture du GRU venait de le cogner à l'arrière ! Il regarda autour de lui : pas un piéton. Les voitures continuaient à filer à côté d'eux sur la seconde voie, croyant à un banal accrochage.

Il voulut reculer. Impossible. Son pare-chocs était coincé ! Au même moment, la portière à côté de lui s'ouvrit. Le chauffeur de Gulbenkian plongea sur le siège, tentant de saisir le Makarov. Kirsanov le lui arracha de justesse et le braqua sur lui.

— Sors ou je te tue, lança-t-il. Bistro(21) !

— Calme-toi, Gregor Ivanovitch ! Nous ne te voulons pas de mal, plaida le sous-officier du GRU.

Il essaya de lui prendre le bras. Gregor Kirsanov, affolé leva la tête. Anatoli Petrov et son adjoint, sortis de leur véhicule, arrivaient à la rescousse ! Ils allaient le coincer. D'un coup d'épaule, il ouvrit sa portière. Le sous-officier du GRU essaya de le retenir d'une poigne de fer.

Sans réfléchir, Gregor Kirsanov appuya sur la détente. La détonation fut assourdissante. Son agresseur le lâcha instantanément et porta la main à son ventre, le visage tordu de douleur.

Kirsanov émergea de sa Mazda, l'attaché-case dans la main gauche, et dans la droite, le Makarov brandi en direction d'Anatoli Petrov et

de son compagnon qui s'arrêtèrent net. Il traversa en courant, vers l'accès au centre commercial. Au moment où il s'engouffrait dans l'escalier roulant, il vit l'homme sur qui il avait tiré tituber, plié en deux, aidé par Nikita Gulbenkian.

Gregor Kirsanov grimpa les marches quatre à quatre pour aboutir au sous-sol du magasin. Peu de gens. Une femme lui indiqua les cabines téléphoniques, près des toilettes.

Il se jeta dans la première cabine, mit une pièce de dix pesetas dans l'appareil et composa le numéro secret de la CIA. Il faillit hurler de déception ! Un disque annonçait que le numéro n'était plus en service ! Les autres avaient déjà commencé à « démonter »... Au moment où il raccrochait, il vit Petrov, Moujikine et leur chauffeur arriver en courant. Nikita Gulbenkian avait disparu. Il devait s'occuper du blessé. Les trois hommes entourèrent la cabine.

L'endroit était isolé et le défecteur n'espérait aucune aide des rares clients. Fébrilement, Gregor Kirsanov reprit le récepteur et composa le 091, numéro de la police. Il n'avait plus le choix ! Accroché de la main droite à la poignée intérieure, Kirsanov, à travers la glace, voyait les visages convulsés de haine de ses adversaires. Personne ne répondit à la police. Anatoli Petrov prit la poignée de la porte à deux mains et tenta de l'ouvrir. Ivan Moujikine vint à la rescousse et, soudain, la porte s'ouvrit avec fracas, arrachée des doigts de Gregor Kirsanov. Celui-ci vit une main se lever, tenant une seringue. Le chauffeur d'Anatoli Petrov. Il n'eut pas le temps de prendre son pistolet. L'aiguille s'enfonça dans son bras, lui causant une douleur aiguë.

Fasciné d'horreur, Gregor Kirsanov vit le pouce du chauffeur se poser sur le piston de la seringue remplie d'un liquide jaunâtre.

D'un élan de tout le corps, Gregor Kirsanov se tassa au fond de la cabine. Pris à contre-pied, le chauffeur laissa échapper la seringue qui demeura plantée dans le bras de Kirsanov. Celui-ci arracha le Makarov de sa ceinture et le braqua sur ses agresseurs. Anatoli Petrov vit dans son regard qu'il allait tirer.

— Reculez ! cria-t-il.

Une tuerie entre officiers du KGB dans un grand magasin de Madrid, c'était impensable... C'est lui qui risquait de se retrouver à la Loubianka. Les yeux fous, Gregor Kirsanov jaillit de la cabine, pistolet au poing. Son attaché-case dans la main gauche, il fit un pas en avant. Aussitôt, Anatoli Petrov lui jeta :

— Gregor Ivanovitch, écoute-moi !

Gregor Kirsanov stoppa, posa son attaché-case, arracha la seringue de son bras, et la fourra dans la poche de sa veste. Il reprit son attaché-case, le Makarov toujours braqué sur le ventre massif d'Anatoli Petrov et affronta le regard furibond de ses yeux porcins.

— Anatoli Serguevitch, fit-il à voix basse, écarte-toi tout de suite ou je te tue.

L'officier de la ligne KR fit un pas de côté et ses deux acolytes l'imitèrent.

Gregor Kirsanov, aussitôt, s'éloigna à grandes enjambées. Il se retourna quelques mètres plus loin et vit les trois Soviétiques partir à sa poursuite. Il était loin d'être tiré d'affaire ! Son bras le brûlait, mais il était persuadé qu'ils n'avaient pas voulu le tuer, seulement l'endormir pour le kidnapper.

Il se faufila en courant entre les rayons du magasin, bousculant les clients sans pouvoir semer ses poursuivants. Il monta quatre à quatre un escalator, et fila vers la sortie. Derrière lui, les trois Soviétiques ne tentaient plus de le rattraper. Gregor Kirsanov était prêt à les tuer tous les trois, pour ne pas se faire prendre et ils le savaient. La sortie fut soudain devant lui. Il émergea en plein soleil sur le trottoir de la Calle José Abascal. Un peu plus haut, sur le Paseo de Castellana se trouvait le bâtiment vieillot abritant le CESID. Il n'avait qu'à se mettre sous la protection des Services espagnols et la chasse serait terminée. Mais c'était renoncer définitivement à Isabel.

Plusieurs taxis attendaient en face du magasin. D'un bond, il se jeta dans le premier.

— 185 Principe de Vergara.

Seule Isabel del Rio pouvait l'aider. Elle avait dû revenir une heure plus tôt. Chez elle, il gagnerait du temps et arriverait à joindre ses

protecteurs.

Il se retourna, vit les trois Soviétiques échanger quelques mots. Petrov et Moujikine s'engouffrèrent dans le taxi suivant. Il n'était pas au bout de ses peines...

* *

*

À peine Malko eut-il posé la valise d'Isabel que celle-ci se coula contre lui, appuyée à la superbe table de marbre rose, typiquement italienne, qui ornait l'entrée. Le ventre impérieusement pressé contre Malko, elle l'embrassa longuement, puis leva vers lui ses yeux émeraude :

— Tu sais que mon mari a toujours rêvé de me baiser sur cette table ? Je l'ai trouvée à Paris, chez Claude Dalle, et j'en suis tombée amoureuse. Il hésitait à me l'offrir, à cause du prix. Finalement, je l'ai fait céder en lui promettant de réaliser son fantasme. Mais je ne le lui ai jamais permis.

Comme Malko ne disait rien, elle défit avec lenteur les derniers boutons de sa robe, qui s'écarta sur son ventre nu.

— Tu es vraiment la reine des salopes ! dit Malko. Aucun homme ne t'a jamais battue ?

Les yeux verts ne cillèrent pas. Les bras noués autour de sa nuque, Isabel del Rio demanda d'une voix posée :

— Et toi ? Tu n'aimerais pas me battre, me faire crier et me baiser après ?

Il y avait une telle profondeur dans sa voix qu'il ne crut pas un instant qu'elle plaisantait. D'ailleurs, l'expression de ses yeux en disait encore plus long que ses paroles.

Leurs regards demeurèrent accrochés l'un à l'autre, puis Isabel recommença à l'embrasser, le bassin en avant. Malko voulut voir jusqu'où elle désirait pousser leur jeu érotique.

Écartant les pans de la robe, il prit ses seins à pleines mains et les serra très fort. Tout le corps de la jeune femme fut secoué d'un bref tremblement, comme si elle avait reçu une décharge électrique. Elle ferma les yeux et souffla :

— Oui. Comme ça. Tu me fais mal.

Elle bascula en arrière, le dos appuyé au marbre, les pieds touchant à peine le sol et Malko accompagna son mouvement, lui martyrisant les seins. Son ventre s'agitait maintenant en une houle furieuse contre lui. Ses doigts parvinrent à se faufiler entre leurs deux corps, le défirent avec une hâte fébrile et l'enfoncèrent en elle.

Un bref cri lui échappa, ses pieds quittèrent le sol pour venir se rejoindre dans le dos de Malko. Au raidissement de tous ses muscles, à

son visage brusquement figé, il devina qu'elle jouissait. Il allait en faire autant quand le téléphone sonna.

À la troisième sonnerie, il esquissa un mouvement pour s'écarter, mais Isabel le retint, des bras et des jambes, avec un gémissement impérieux.

— Continue ! Continue !

Il obéit. La sonnerie aussi continuait avec insistance. Malko réalisa soudain que ce n'était pas le téléphone mais l'interphone. Exaspérée, Isabel del Rio glissa de la table, la robe ouverte, les yeux cernés de mauve, le souffle court, et décrocha. Malko entendit nettement la voix d'un homme, probablement le gardien.

— Señora del Rio, il y a un caballero très énervé qui veut absolument vous voir.

— Qui est-ce ? aboya presque Isabel.

— Un de vos amis, Señora. Un étranger, très grand.

Isabel mit la main sur le récepteur et pouffa.

— C'est la Bête !

Elle ôta la main de l'écouteur et lança :

— Dites-lui que je ne suis pas là !

Elle raccrocha et revint vers Malko ; plus chatte que jamais, ondulant sur ses escarpins, les seins marbrés de marques rouges. Elle sourit, se méprenant sur l'expression soucieuse de Malko.

— Idiot ! Tu es jaloux ! Je te jure que je n'avais pas rendez-vous avec lui. Viens...

Visiblement, elle était prête à recommencer, sur la table ou ailleurs. Malko était redescendu sur terre. Que venait faire Gregor Kirsanov ?

L'interphone résonna de nouveau. Isabel décrocha avec une grimace agacée.

— Ils se battent, Señora ! criait le gardien affolé. Je vais appeler la police. Ils sont plusieurs. Des étrangers, je ne...

Malko sentit son estomac se nouer brutalement. Cette fois, c'était clair. De toute évidence, le KGB était aux trousses de Gregor Kirsanov. Avant tout, il fallait l'arracher à leurs griffes.

— Dis-lui de monter ! ordonna-t-il.

Isabel del Rio se retourna, stupéfaite.

— Tu es fou ! Il va te réduire en bouillie !

— Fais ce que je te dis ! insista Malko. C'est très important. Je vais t'expliquer.

— Bien ! Dites au Señor de monter, ordonna-t-elle.

Malko ajouta derrière elle :

— Que les autres ne l'accompagnent pas ! S'ils essaient, appelez la police.

Isabel del Rio raccrocha et lui fit face.

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ? Pourquoi veux-tu qu'il

monte ?

— Tout à l'heure, je t'expliquerai, dit Malko.

Il ouvrit son attaché-case, y prit le Viking et fit monter une balle dans le canon. À la vue du pistolet automatique, Isabel del Rio ouvrit de grands yeux affolés.

— Tu veux le tuer ?

— Mais non, dit Malko, mais ton ami est en danger, je veux le protéger. Va dans ta chambre, t'arranger un peu, je vais l'accueillir. Si je te le demande, appelle la police immédiatement.

— La police, mais, qui...

Le coup de sonnette lui coupa la parole. Malko écarta Isabel del Rio et alla ouvrir, après avoir regardé dans le « mouchard ». Gregor Kirsanov jaillit dans l'appartement comme un boulet, hagard, la veste tachée de sang, les yeux hors de la tête. La crosse de son pistolet dépassait de sa ceinture. Il s'arrêta net en reconnaissant Malko, qui referma aussitôt la porte et s'adressa en russe au défecteur :

— Gregor Ivanovitch, qu'est-ce qui s'est passé ? Ce sont vos amis qui sont en bas ?

Le Soviétique se laissa tomber sur une chaise, les traits tirés, en se tenant le bras.

— Oui, dit-il. Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis ici pour vous protéger, répondit Malko. Détendez-vous et racontez-moi.

Isabel del Rio s'interposa.

— Mais vous vous connaissez ? demanda-t-elle d'un ton incrédule.

— En un certain sens, reconnut Malko.

Le regard de la jeune femme s'assombrit et elle lança d'une voix furieuse :

— Tu t'es foutu de moi !

Gregor Kirsanov les contemplait d'un air ahuri, dépassé. Il enleva sa veste avec une grimace de douleur découvrant la manche de sa chemise tachée de sang. Puis, il ôta la seringue, encore pleine, de sa poche et la posa sur la table de marbre où Isabel del Rio venait juste de faire l'amour. Celle-ci poussa un cri :

— Tu t'es drogué !

— Je crois plutôt qu'on l'a drogué, corrigea Malko.

En russe, il demanda à Gregor Kirsanov :

— Que s'est-il passé exactement ?

Le défecteur lui résuma les dernières heures et conclut :

— Ils vont alerter les Espagnols. Il faut faire quelque chose.

— Bien, dit Malko. Je vais vous tirer de là. Allez-vous reposer.

Kirsanov était tellement à bout de nerfs qu'il se laissa mener dans la chambre sans résistance. Lorsque Malko revint vers Isabel del Rio qui l'observait, appuyée à la table, elle semblait toujours aussi folle de

rage.

— Tu vas m'expliquer maintenant ?

— Attends, dit Malko. Une seconde.

Il décrocha le téléphone et appela la ligne secrète. Obtenant le disque disant qu'elle était interrompue. Il essaya le domicile privé de James Barry. Un domestique lui apprit que l'Américain était à l'ambassade.

Malko composa le numéro et demanda le chef de station de la CIA. De la part de Kirsanov. Vingt secondes après, la voix tendue de l'Américain explosait dans le récepteur.

— What the hell...

— Ce n'est pas Porthos, c'est Malko. Il y a du nouveau. Pouvez-vous me rappeler immédiatement d'ailleurs ? Au 67 43 59.

— Tout de suite, fit James Barry.

Après avoir raccroché, Malko se tourna vers Isabel del Rio.

— Bien, dit-il. Il faut que tu saches la vérité. Ton ami Gregor est un espion.

Une stupéfaction totale figea les traits de la jeune femme.

— Un espion ? C'est pas vrai !

— Si, dit Malko.

Elle s'ébroua :

— Et toi ?

— Disons que j'ai des attaches dans cet univers, dit-il, mais pas du même côté.

— C'est comme ça que vous vous connaissez ?

— Oui.

— Et c'est pour cela que tu m'as baisée ? demanda-t-elle, la voix vibrante de fureur. Pour savoir ce que je faisais avec lui ?

— Non.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-il arrivé ici comme un fou ?

Malko se dit qu'il allait avoir besoin d'Isabel del Rio. Inutile de lui raconter des contes de fées.

— Les Soviétiques veulent l'empêcher de venir vivre à l'ouest, expliqua-t-il.

La sonnerie du téléphone les interrompit. C'était James Barry, au bord de l'hystérie.

— Vous êtes fou de m'appeler à l'ambassade ! gronda-t-il. Que se passe-t-il ?

— Je suis chez Isabel del Rio et j'ai récupéré Gregor un peu plus tôt que prévu, dit Malko. C'est la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est que les gens du KGB l'attendent dans le hall. Ils ont déjà essayé de le droguer et il a dû tirer pour se défendre.

— Oh, my God !

— Jusqu'ici, il n'y a pas eu de scandale, dit Malko. Avez-vous pris les dispositions prévues ?

— Tout est OK, dit James Barry. Il ne reste plus qu'à le transporter dans notre « safe-house ». Seulement, le cas de figure n'est plus le même maintenant.

— Je crois avoir une solution, répondit Malko.

Il expliqua son plan à l'Américain, concluant :

— Il faut agir très vite. Ils ne sont pas encore organisés. Mais dans une heure, nous aurons tout le KGB sur le dos et peut-être même les Espagnols.

— Ça devrait marcher, accepta James Barry. J'espère qu'il n'y aura pas de mauvaises surprises.

Après avoir raccroché, Malko se tourna vers Isabel :

— Il va falloir que je t'emprunte ta voiture.

Gregor Kirsanov émergea de la chambre, un peu remis et Malko l'interpella immédiatement en russe, lui expliquant le plan mis au point avec la CIA.

— Et Isabel ? demanda aussitôt le Soviétique.

— Elle vous rejoindra plus tard.

Le Russe se rembrunit instantanément.

— Je veux qu'elle vienne maintenant. Je les connais, ils vont la harceler.

Les complications commençaient. Malko se fâcha.

— Gregor Ivanovitch, si nous ne partons pas tout de suite, vous ne sortirez d'ici que pour entrer dans une prison espagnole ou revenir à votre ambassade. Nous allons protéger Isabel del Rio et de toute façon, il lui est impossible de s'enfuir avec vous, à cause de son mari.

— Vous l'avez mise au courant de la situation ?

— Oui.

— Bien, je vais lui parler, seul à seul.

Gregor prit la jeune femme par le bras et voulut l'entraîner. Malko s'interposa :

— Pas question ! Nous partons maintenant.

Il s'approcha de la grande baie du living donnant sur l'avenida Principe de Vergara. Une BMW grise était garée à côté de la sortie du garage de l'immeuble. Les gens du KGB avaient, eux aussi, sûrement demandé du renfort. C'était donc une course contre la montre.

Le téléphone sonna de nouveau.

— Vous pouvez y aller ! annonça la voix tendue de James Barry. Rien de nouveau de votre côté ?

— Rien, dit Malko, nous partons.

Isabel lui jeta un regard anxieux.

— Je reviendrai plus tard, dit Malko. En attendant, tu t'enfermes ici, et tu n'ouvres à personne.

Il prit le Viking au long canon, et le dissimula dans la poche intérieure de sa veste. Gregor Kirsanov ramassa son Makarov et mit la seringue dans son attaché-case, tandis que Malko vérifiait que le palier était désert.

— Pourquoi prenez-vous la voiture d'Isabel ? demanda soudain le Soviétique.

— Parce que vous ne pourrez pas tenir dans le coffre de la mienne, fit simplement Malko.

Ils arrivaient au second sous-sol. Malko et Kirsanov sortirent leurs armes.

Personne. Le grand parking était presque vide. Ils se dirigèrent vers la Jaguar. Malko ouvrit le coffre de la grosse voiture.

— Montez, enjoignit-il à Gregor Kirsanov.

Dire que ce dernier était enthousiaste eut été exagéré... Il essaya de tasser ses cent quatre-vingt-dix centimètres dans l'étroit espace et y parvint tant bien que mal. Malko fit claquer la porte du coffre, appuya sur le « bip » électronique et la porte du parking commença à se soulever, laissant pénétrer un flot de soleil.

Malko se concentra, posa le Viking, une balle dans le canon, sur le siège à côté de lui et s'engagea dans la rampe à toute vitesse.

La Jaguar jaillit, s'arrêtant net au bord de la chaussée de l'avenue Principe de Vergara. Malko aperçut la BMW sur sa gauche. Il braqua à droite et écrasa l'accélérateur. Dans un hurlement de pneus martyrisés, la grosse voiture bondit en avant.

CHAPITRE IX

Du coin de l'œil, Malko vit la BMW occupée par deux hommes à l'avant, juste derrière lui. Une seconde plus tard, la voiture des Soviétiques décollait du trottoir. Donc, ils connaissaient la Jaguar. Et ils découvraient Malko... Ils devaient être intrigués de le voir au volant de la Jaguar. Il arriva ainsi au feu du croisement de la Calle de Alcocer, et stoppa. Les Soviétiques étaient derrière, collés à son pare-chocs.

Le feu passa au vert. Il laissa les autres véhicules démarrer, puis, lorsqu'il ne resta plus que la BMW et lui, il se lança dans le carrefour à son tour.

Il avait beau s'y attendre, il fut surpris par la brutalité de ce qui arriva : une grosse voiture, une Volvo semblait-il, surgit de leur gauche, brûlant le feu rouge. Comme un boulet, elle fonça sur la BMW et la percuta de plein fouet, au niveau de l'aile avant gauche. Le bruit de ferrailles tordues mit du baume dans le cœur de Malko. Déportée, la BMW heurta le trottoir et se mit en travers de la chaussée. Dans son rétroviseur, Malko eut le temps d'apercevoir les deux véhicules enchevêtrés, avant de tourner dans la Calle de Alcocer.

Il écrasa l'accélérateur et la Jaguar sembla voler.

La surprise était sa meilleure protection. Les Soviétiques n'avaient sûrement pas eu le temps de mettre en place un dispositif élaboré. Il remonta le Paseo de la Castellana vers le nord. Bob, l'adjoint de James Barry, avait fait du bon travail.

Le Paseo, tout au nord de la ville, se divisait en deux embranchements. Celui de droite rejoignait la M30, l'autoroute périphérique qui encerclait Madrid à l'est. Juste au-dessous du panneau indiquant la bifurcation, Malko aperçut une Chevrolet blanche dont les feux de détresse clignotaient. Il ralentit et la dépassa en donnant un coup de klaxon.

L'autre voiture démarra aussitôt et le doubla à son tour. Au volant, il reconnut James Barry, seul. L'un derrière l'autre, les deux véhicules filèrent vers le nord, se noyant dans la circulation intense de la M30. Peu à peu, les groupes de HLM de la banlieue nord s'espacèrent, faisant place au moutonnement aride qui entourait Madrid. Plusieurs fois, Malko interrogea son rétroviseur, sans rien remarquer de suspect. Gregor Kirsanov devait trouver le temps long dans le coffre de la Jaguar, même s'il était spacieux...

Vingt kilomètres plus loin, la Chevrolet quitta la route de Burgos en direction d'une colline miraculeusement boisée. Les écriteaux annonçaient : Urbanización de la Moraleja. C'était assez minable, des

chalets de bois avec des galeries extérieures, posées sur un gazon pelé, évoquant les quartiers pauvres de Los Angeles. Ils traversèrent toute la colline et gagnèrent, après quelques kilomètres, un lotissement nettement plus luxueux. Des villas cernées de hauts murs, de la verdure, des piscines. James Barry tourna à droite et stoppa devant une grille noire.

Elle s'ouvrit, sûrement grâce à un mécanisme électronique et se referma derrière eux. Ils pénétrèrent dans un grand garage qui s'éclaira aussitôt. Deux civils au crâne rasé, des M16 à la main, surgirent et se placèrent devant la Jaguar.

Malko descendit libérer Kirsanov. Le Soviétique était un peu fripé, l'œil hagard, mais il se détendit en voyant James Barry. Celui-ci lui tendit la main avec un sourire chaleureux.

— Welcome ! dit-il. Vous êtes tiré d'affaire. Ces garçons sont des Marines que j'ai empruntés à notre ambassade.

Le Russe lui rendit mollement son shake-hand.

— Où sommes-nous ?

— Dans un endroit parfaitement sûr où nous allons attendre que les événements se tassent, expliqua l'Américain. La demeure d'un ami espagnol de toute confiance qui ignore votre présence ici. Comme les autorités espagnoles, d'ailleurs. Et le KGB aussi, bien entendu, ajouta-t-il, l'air satisfait. Je pense que nous avons agi assez vite. Tout s'est bien passé ?

— Parfaitement, dit Malko. Mais je crois que Gregor Kirsanov a besoin de repos.

— Venez, fit James Barry.

Par un escalier en colimaçon, ils gagnèrent un grand living donnant sur une pelouse impeccable et une grande piscine. La villa était cernée d'une épaisse haie qui la mettait à l'abri des regards indiscrets. James Barry alla au bar, en sortit une bouteille de Dom Pérignon, et fit sauter le bouchon. Il remplit trois verres de liquide pétillant et leva le sien :

— Au succès de votre nouvelle vie, Gregor Kirsanov, dit-il avec une certaine solennité.

Le Soviétique inspectait les lieux avec soin. Nerveux. Il trempa les lèvres dans son champagne et demanda :

— Vous êtes certain que les gens de chez nous ne connaissent pas cet endroit ?

— Il n'a jamais été utilisé et ne fait pas partie des infrastructures « officielles » de la Company à Madrid, affirma l'Américain. C'est un service personnel qu'on me rend.

James Barry ressemblait plus que jamais à un gros Bouddha avec sa silhouette rondouillarde et son visage lisse et ovale. Il posa sur Gregor Kirsanov ses yeux bleus sans expression.

— Après avoir pris un peu de repos, proposa-t-il d'une voix

enjôleuse, il va falloir régler quelques points en suspens.

— Lesquels ? demanda aussitôt Kirsanov.

— Avez-vous une chance d'identifier Don Quichotte ?

— Oui, dans deux jours, au plus tard.

James Barry tâta la gélatine de ses mentons.

— Et votre sortie du circuit ne risque pas de remettre en question ce rendez-vous ?

La situation paraissait irréaliste, avec ce décor luxueux, les deux Marines silencieux comme des robots, le dos tourné et l'onctuosité presque religieuse du chef de station de la CIA.

— Je ne pense pas, fit Gregor Kirsanov. Mon contact ne refusera pas le rendez-vous. Il a besoin d'être rassuré. Évidemment, il ne faudrait pas que soit donné trop de publicité à ma défection...

— Ça ! fit l'Américain avec un geste évasif... Je vais vous envoyer deux de mes analystes cet après-midi, afin de commencer votre débriefing.

Le visage du Soviétique se ferma.

— Que voulez-vous savoir ?

— D'abord, identifier avec certitude tous les gens du KGB et du GRU opérant à Madrid, dit l'Américain.

— Et nos accords ? répliqua immédiatement Gregor Kirsanov. Vous vous êtes engagé à me verser un million de dollars. Quand vais-je les avoir ?

— Dès que vous aurez rempli votre part du contrat, laissa tomber avec froideur James Barry. Nous vous y aiderons en vous assurant un maximum de protection.

— Je veux quitter l'Espagne avec Isabel del Rio, dit le Soviétique.

Les yeux bleus de James Barry se firent encore plus inexpressifs.

— En ce qui concerne cette personne, dit-il, il s'agit de votre vie privée. Étant donné les circonstances, nous risquons d'être obligés de vous faire sortir du pays par une exfiltration clandestine que vous seriez le seul à pouvoir utiliser. Mais rien n'empêchera votre amie de vous rejoindre aux USA d'une façon, disons, plus orthodoxe...

Gregor Kirsanov réfléchit quelques secondes, puis sembla se rendre aux arguments de son homologue.

— D'accord, dit-il de mauvaise grâce, mais je veux qu'elle me rejoigne ici !

James Barry secoua la tête.

— Pas pour le moment, ce serait trop dangereux. Elle va être sous surveillance intensive de la part de beaucoup de gens. Mais dès que ce sera possible, je vous le promets.

— Je veux lui téléphoner, insista Kirsanov.

L'Américain demeura de glace.

— Personne n'a le droit de téléphoner d'ici. Maintenant, cessez de

faire l'enfant. Dites-moi plutôt ce que vont tenter vos amis, à votre idée.

Le Soviétique lissa ses longs cheveux noirs.

— Ils vont d'abord essayer de me retrouver et s'ils n'y parviennent pas dans un délai de quelques heures, ils préviendront Moscou. On leur dira vraisemblablement d'alerter les Espagnols en signalant que j'ai été enlevé par la CIA.

James Barry hocha la tête.

— C'est ce que je pense aussi. Ensuite ?

— Ils feront pression auprès des Espagnols pour que je ne sois pas autorisé à quitter le pays avant d'avoir eu un entretien avec notre ambassadeur ou le Rezydent. Ils essaieront de m'attirer à l'ambassade.

« Ils exerceront tous les chantages possibles sur ma femme. Si tout cela échoue, ils tenteront de me liquider physiquement par des moyens sophistiqués...

— Pensez-vous qu'ils ressortiront l'affaire Larissa Petrov ?

Le Soviétique eut un geste de dénégation.

— Non, ce serait trop dangereux, cela donnerait un moyen aux Espagnols de me garder ici indéfiniment. Au contraire, ils vont essayer de me blanchir. Si les Espagnols deviennent méchants, les gens du KGB feront un scandale. Ils les accuseront de collaborer avec la CIA. Les Espagnols laisseront tomber, ils veulent conserver leurs bonnes relations avec les Soviétiques...

Un ange passa. Il y avait des questions qu'il valait mieux ne pas aborder. James Barry, délaissant le champagne, se versa un Vichy Saint-Yorre et le but d'un coup.

Le silence retomba quelques instants, troublé seulement par les oiseaux qui pépiaient dans le jardin. Malko le rompit :

— Je vais aller rendre sa Jaguar à Isabel del Rio.

— Attendez ! fit Gregor Kirsanov. Je vais vous donner une lettre pour elle.

Il prit du papier dans son attaché-case, s'installa à la table et se mit à écrire. Malko sortit sur la terrasse avec James Barry.

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

L'Américain remonta sa montre sur son poignet en un geste familier.

— Sans parler des Popovs, les Espagnols vont mettre une pression d'enfer sur nous ! Il faut achever cette affaire le plus vite possible.

— Pourquoi ne pas l'exfiltrer immédiatement, si vous craignez des complications ?

— Pour deux raisons, expliqua James Barry. D'abord, techniquement, il me faut des autorisations de Langley et du Pentagone. Ce qui prendra quelques jours. Il n'est plus question dans le contexte actuel de le faire partir avec un faux passeport. Ensuite, je

voudrais identifier Don Quichotte.

— Je vois, dit Malko, mais prenez garde : Kirsanov n'est pas facile à manier. S'il y a un problème du côté Isabel del Rio...

James Barry eut un sourire cynique et sûr de lui.

— Ne craignez rien. On le tient avec l'histoire Larissa Petrov.

— Et sa protection ?

— Pour l'instant, il y a les Marines. J'ai demandé ce matin à Washington de m'envoyer des « baby-sitters ». Ce seront vraisemblablement vos amis Chris Jones et Milton Brabeck.

« Je pense qu'ils ont pu prendre l'avion aujourd'hui. Ils seront ici demain matin.

— Et ensuite ?

— Dès que nous aurons identifié Don Quichotte, et reçu le feu vert de Langley, nous l'exfiltrons. En attendant, si les Espagnols m'interrogent, je refuserai de leur dire où il se trouve.

— Les Soviétiques vont remuer ciel et terre pour le récupérer..., dit Malko.

Ils revinrent dans le living. Kirsanov avait fini sa lettre qu'il tendit à Malko.

— À propos, demanda-t-il, comment connaissez-vous Isabel ?

— Par son mari, dit Malko, c'est un vieil ami. Amusante coïncidence, n'est-ce pas ?

Le Soviétique n'eut pas l'air de trouver cela particulièrement amusant, mais ne releva pas. Malko empocha la lettre et se dirigea vers le garage. Un des Marines lui ouvrit la porte. James Barry le rejoignit :

— Voici le numéro d'ici, annonça-t-il. N'appellez que d'une cabine publique. Moins nous aurons de contact, mieux cela vaudra. Pendant quarante-huit heures, nous allons débriefier Kirsanov intensivement.

* *

*

Une Seat 2000 verte était garée en face du 185 Principe de Vergara, avec deux hommes à bord. Malko s'engouffra dans le garage souterrain. Isabel del Rio l'accueillit en robe de chambre de soie, souriante et maquillée. La musique incroyablement pure des laserdisc Akai emplissait l'appartement.

— Alors, tu t'es débarrassé de l'espion ? demanda-t-elle mi-figue, mi-raisin.

— J'ai une lettre pour toi, annonça-t-il. Lis-la d'abord, mais il faut que j'y jette un coup d'œil ensuite.

Elle l'ouvrit, la parcourut rapidement, puis la tendit à Malko.

Ça commençait par « Je t'aime à la folie » suivi de quelques

phrases. Le reste était du niveau sentimental d'un « courrier du cœur » ; la seconde partie était d'une obscénité répétitive et flamboyante...

— Belle histoire d'amour, commenta Malko.

— Il est complètement fou ! explosa Isabel.

— Il va falloir que tu sois gentille avec Kirsanov, encore quelques jours, dit-il.

Les yeux verts ressemblèrent tout à coup à du jade.

— Gentille ! fit-elle, excédée. Je ne veux plus jamais entendre parler de ce type ! Si je le revois, je lui crève les yeux. Il va finir par me faire avoir des problèmes avec mon mari.

— Écoute, plaida Malko, il faut que tu te contiennes. Que tu lui laisses croire...

— Rien du tout, coupa avec sécheresse Isabel del Rio. Je ne veux pas être mêlée à vos combines. J'en ai assez que tu me manipules, je ne suis pas une espionne, moi ! Alors, rends-moi les clefs de ma voiture et va rejoindre ton copain russe. Vous pourrez parler de moi, ça vous fera un sujet de conversation. Et je te jure que mon prochain amant ne sera pas un espion ! Maintenant, tire-toi et débrouillez-vous tous les deux.

CHAPITRE X

Malko fixa Isabel del Rio d'un air amusé : il s'était attendu à cet accès de rage, après tout justifié. Paisiblement, il lui tendit les clefs de la Jaguar. Elle les prit, resserra les pans de sa robe de chambre et lui jeta, toujours folle de colère :

— Tu me prenais pour une conne qui baise bien. Tu vois, en plus, je ne me laisse pas faire.

Sans répondre, Malko s'approcha et voulut la prendre dans ses bras. Elle se déroba :

— Va-t'en ! Disparais !

— Il y a quelque chose que je veux faire avant de partir, dit Malko d'une voix douce.

— Quoi ?

— Te baiser une dernière fois.

— Salaud !

Il la prit soudain dans ses bras, la souleva du sol et l'emmena dans la chambre, où le couvre-lit en moire saumon du grand lit Roméo leur tendait les bras. Sans se soucier de ses cris et de ses gesticulations, il la jeta dessus et lui arracha son peignoir.

— Laisse-moi ! hurla-t-elle. Ou j'appelle la police !

— C'est ce qui faudra que tu fasses quand les gens du KGB viendront te torturer, dit tranquillement Malko en lui immobilisant les poignets dans sa main gauche.

Elle sursauta :

— Et tu ne me protégeras pas ?

— Tu ne veux plus me voir, remarqua-t-il.

Elle se débattait encore. Avec moins de fougue. Elle cessa vraiment de s'agiter en tous sens quand il s'empara d'elle. Pendant quelques instants, elle demeura raide entre ses bras, puis il sentit son corps s'amollir. Lorsqu'il lui lâcha les poignets, elle noua ses bras autour de sa nuque et l'embrassa, de nouveau douce comme du miel.

— Tu es un monstre ! soupira-t-elle. J'ai toujours envie de toi. Tout ce que je veux, c'est ne pas avoir de problèmes et faire tout le temps l'amour avec toi.

— C'est facile, dit Malko. Si tu acceptes de m'aider encore un peu. Gregor Kirsanov doit continuer à croire que tu l'aimes à la folie. Que tu vas partir avec lui aux États-Unis. Si tu agis autrement, cela peut déclencher des catastrophes.

— Mais c'est dégoûtant, tu sais bien que ce n'est pas vrai !

Malko préféra ne pas répondre. Son métier de Samouraï de la CIA n'était pas toujours facile.

— Bon, fit Isabel. Ce soir, j'ai envie que tu m'emmènes voir un flamenco. Ensuite on ira danser. Et je te jure que je serai bien sage...

Cette douce salope allait profiter de la situation pour lui faire faire ses quatre volontés. Seulement, il n'avait pas le choix.

* *

*

L'ambassadeur d'Union soviétique, un Géorgien massif au visage rougeaud du nom de Sergueï Volkoff pénétra dans le bureau du général Vicente Diaz d'un pas lourd et solennel. Sa Zil officielle de l'ambassade soviétique, arborant le fanion rouge sur l'aile droite, était garée dans le jardin du petit immeuble ocre au toit en terrasse qui abritait dans ses trois étages l'essentiel du CESID au 5 du Paseo de la Castellana.

Il était rare qu'un diplomate étranger franchisse la grille gardée nuit et jour par des soldats de l'Unité d'Opérations Spéciales, le bras armé du CESID. C'est à la suite d'une intervention personnelle du ministre espagnol des Affaires étrangères que Sergueï Volkoff avait été autorisé à rencontrer le général Diaz.

Bien entendu, l'ambassadeur soviétique n'ignorait pas les responsabilités réelles de l'officier supérieur espagnol, mais c'était en qualité de responsable du ministère de l'Intérieur que le général Diaz le recevait. L'organigramme des Services de sécurité espagnols était assez flou pour autoriser cette petite entorse.

Le général Diaz installa son visiteur et referma soigneusement la porte. Il régnait dans son bureau une fraîcheur agréable comparée à la fournaise extérieure, mais, seul, le second étage du CESID où il se trouvait était climatisé. Très sombre de peau, avec des traits épais et une bouche énorme, une silhouette presque plus large que haute, le général Vicente Diaz n'était pas vraiment un Apollon, mais il était considéré comme un excellent professionnel.

De plus, son anti-américanisme virulent fondé uniquement sur des querelles de susceptibilités équilibrait une méfiance viscérale à l'égard de l'Union soviétique, l'ancien allié des Républicains espagnols.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il, le ministre des Affaires étrangères m'a appris que vous étiez confronté à un problème délicat. En quoi puis-je vous aider ?

Raide comme un piquet, Sergueï Volkoff lança d'une voix grave :

— Il s'est passé un événement extrêmement grave aujourd'hui, annonça-t-il. Un citoyen soviétique en poste à Madrid, Gregor Ivanovitch Kirsanov, chef du bureau de l'agence Novosti, a été drogué, puis enlevé par des agents de la CIA.

— En effet ! fit le général Diaz sincèrement stupéfait. Le ministère

des Affaires étrangères avait bien parlé de la disparition d'un Soviétique, mais pas d'une histoire pareille. Sa méfiance fut aussitôt éveillée. D'abord, il savait parfaitement que Kirsanov était un officier du KGB. Ensuite, il connaissait James Barry, le responsable de la CIA et il le savait trop prudent pour se conduire comme un gangster.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez ? demanda-t-il.

— Absolument, fit Sergueï Volkoff. De plus, une citoyenne espagnole est complice de cet enlèvement.

Le général Diaz réprima un sursaut et mit subrepticement en marche son magnétophone, tout en prenant ostensiblement des notes. D'une voix monocorde, le diplomate soviétique relata sa version des événements, passant sous silence la tentative de droguer Kirsanov et la blessure reçue par le sous-officier du GRU.

— Nous avons toutes les raisons de croire que les Américains vont tenter de faire sortir notre ressortissant du pays, conclut l'ambassadeur. Aussi, je vous demande officiellement de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour empêcher ce kidnapping. J'ai, bien entendu, l'appui de votre ministre des Affaires étrangères.

— Bien sûr ! approuva le général Diaz.

Perplexe. C'était la première fois, qu'il avait à traiter une affaire de défecteur et il se demandait quel bénéfice il pourrait en retirer pour son service. Évidemment, c'était ennuyeux qu'une Espagnole soit mêlée à une belle affaire.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où se trouve actuellement Gregor Kirsanov, monsieur l'ambassadeur ?

— Aucune, avoua le diplomate soviétique.

Le général Diaz se leva, arborant son sourire le plus charmeur.

— Monsieur l'ambassadeur, je vais faire le nécessaire pour éclaircir cette histoire. Vous pouvez être certain que les autorités de ce pays ne toléreront aucun acte illégal de la part de qui que ce soit.

Il raccompagna le diplomate soviétique jusqu'à sa voiture, lui adressa un dernier salut, remonta et se jeta sur le téléphone. Avant tout, il fallait savoir ce qui se passait réellement. Il encadra de rouge le nom d'Isabel del Rio. Le côté le plus fâcheux de cette histoire. Les del Rio étaient une riche et vieille famille avec de nombreuses connexions dans l'Establishment espagnol.

* *

*

Chris Jones recula devant les rayons brûlants du soleil levant inondant l'aéroport de Barajas et se retourna vers Milton Brabeck :

— Holy shit ! on s'est trompés. Nous sommes en Afrique !

Leurs inévitables costumes en tissu synthétique réduits à l'état de

chiffon, pas rasés, ankylosés d'avoir été serrés comme des sardines pendant huit heures, ils étaient encore plus inquiétants avec leurs yeux gris et froids, leur carrure d'armoire à glace et leurs mains d'étrangleurs. Prudemment, alors qu'ils bloquaient la passerelle, les autres passagers attendaient avec patience.

Milton envoya un coup de coude à son copain :

— Allez viens, vaut mieux être cuit d'un coup.

Ils trouvèrent Malko de l'autre côté de l'Immigration. Ils s'étreignirent sous le regard curieux des douaniers. Les deux Américains dépassaient tout le monde de quinze bons centimètres. Les avant-bras de Milton ressemblaient à des jambons de Virginie. Enfouraillés d'habitude jusqu'aux yeux, sans états d'âme, Chris et Milton représentaient une force de frappe égale à une dizaine de Rambo. Anciens du Secret Service, ils avaient rallié la division clandestine de la CIA depuis pas mal d'années et laissaient derrière eux une longue traînée de cadavres qui, Dieu merci, n'étaient pas des gens de bien.

— Qu'est-ce qu'on vient faire ? demanda Chris Jones.

Ses yeux gris étaient bordés de rouge comme ceux d'un lapin russe. La fatigue.

— S'occuper d'un major du KGB, annonça Malko. Gregor Kirsanov.

Milton Brabeck eut un sourire gourmand.

— On va le « terminer(22) » ?

À leurs yeux, le communisme, le lait non pasteurisé et la cuisine mexicaine étaient les trois malédictions dont il fallait débarrasser le monde coûte que coûte.

— Non, dit Malko. Vous allez faire les « baby-sitters ». Il quitte le KGB pour venir de notre côté.

Ils en perdirent la voix.

— Où allons-nous ? demanda Milton Brabeck, regardant la cohue de l'aérogare.

— À la base de Torrejon, expliqua Malko. Vous en repartirez pour votre destination finale, sans moi.

— Qu'est-ce qu'on va faire à Torrejon ?

— Regardez le comptoir Iberia, près du marchand de journaux. L'homme qui lit son journal...

Un homme en chemise, avec des lunettes noires était plongé dans la lecture de l'Avanguardia.

— C'est un opératif du KGB, expliqua Malko. Il y en a partout. Ils veulent savoir où se trouve Gregor Kirsanov.

— On pourrait se les payer, suggéra Chris Jones.

— Chris ! Nous sommes dans un pays civilisé, protesta Malko. Vous ne sortirez vos gros pistolets qu'en dernière extrémité.

Ils gagnèrent la Ford de Budget et prirent la bretelle de l'autoroute

rejoignant la N11 vers Barcelone. Très vite, ils se rendirent compte qu'au moins une voiture les suivait. Malko accéléra, elle en fit autant.

Vingt minutes plus tard, Malko stoppa dans une station-service Mobil. Une Chevrolet beige attendait avec deux hommes à bord. L'un d'entre eux était Bob, l'adjoint de James Barry. Malko présenta les deux gorilles et leur expliqua :

— Bob va vous emmener à la base de Torrejon. C'est à quelques miles d'ici. Là-bas, vous recevrez votre « équipement » et il vous conduira à la villa où se trouve Kirsanov, en utilisant une des nombreuses sorties de la base. Les Soviétiques ne peuvent pas les approcher. Je vous rejoindrai plus tard.

La voiture du KGB, une Seat 2000, s'était arrêtée de l'autre côté de la route. Malko repartit vers Madrid, seul, la Seat 2000 derrière lui.

Six messages l'attendaient au Ritz. Tous d'Isabel del Rio. L'estomac noué, il se rua au téléphone et tomba sur le répondeur. De plus en plus inquiet, il sauta dans la Ford, entraînant la Seat 2000 dans son sillage. Il monta directement à l'appartement d'Isabel del Rio et sonna.

La jeune femme lui ouvrit aussitôt.

Les traits tirés, pas maquillée, en survêtement blanc et tennis. Elle se jeta dans les bras de Malko.

— Ah, c'est toi ! Je n'en peux plus, je vais devenir folle.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Toute la nuit, on a téléphoné, dit-elle. D'abord un homme très gentil, soi-disant le meilleur ami de Gregor, il m'a expliqué que celui-ci avait eu une crise de folie et que dans son intérêt, il fallait qu'il regagne coûte que coûte l'ambassade soviétique, qu'on le soignerait. Il voulait savoir où il se trouvait...

— Qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que je ne comprenais rien à tout ça, que Gregor avait disparu. Il m'a alors parlé de toi, pour me mettre en garde. M'avertissant que tu étais un espion américain, un tueur. Je lui ai dit que tu étais le meilleur coup de la terre et il a raccroché.

— Mon Dieu ! fit Malko.

Le téléphone d'Isabel était sûrement sur écoute. Maintenant, les Espagnols et les Soviétiques savaient ce qu'il en était de ses relations avec la jeune femme.

— Après, continua Isabel, il y a eu des coups de fil tous les quarts d'heure ! Je décrochais et il n'y avait personne. Enfin, ce matin, j'ai été réveillée par la police. Ils voulaient savoir si je retenais Gregor Kirsanov contre son gré. Je leur ai dit que je le connaissais à peine, que j'espérais ne jamais le revoir et que j'ignorais où il se trouvait.

— Bravo ! dit Malko.

Ils s'embrassèrent pendant cinq bonnes minutes.

— Tu es superbe ! dit sincèrement Malko.

— Oui, mais mon mari vient à Madrid, à la fin de la semaine, dit Isabel. Tu te rends compte, s'il trouve des gens qui s'égorgent dans mon appartement !

— Tout sera arrangé, assura Malko. Dans trois jours, Gregor aura quitté l'Espagne.

— Alors, nous pourrions nous aimer tranquillement ? minauda-t-elle.

Incorrigible.

— Je croyais que ton mari arrivait ?

— Il n'est pas là tout le temps...

Entre le KGB et Isabel, Malko allait y laisser la santé. Il alla à la fenêtre et vit la Seat 2000 en bas. Ne pouvant agir brutalement, les Russes démontraient leur maîtrise dans l'art du harcèlement. Tout en se frottant contre lui, Isabel fit :

— Alors, tu es vraiment un espion ?

— Presque, dit Malko.

— Quand je vais raconter ça à mes copines...

— Est-ce qu'il y a un téléphone en bas dans ton hall ? demanda-t-il. Je ne veux pas appeler d'ici.

— Oui.

— Je reviens, dit-il.

Glissant l'énorme Viking sous sa veste, il prit l'ascenseur. Le portier lui jeta un regard intrigué. Malko appela le numéro de la villa. Chris Jones venait d'arriver.

— On est content de vous parler ! dit-il. Notre copain est vachement nerveux. Tenez, je vous le passe.

Dix secondes plus tard, la voix furieuse de Gregor Kirsanov éclata dans le récepteur, moitié en anglais, moitié en russe :

— Je veux des nouvelles d'Isabel ! On me fait travailler sans arrêt, sans arrêt. Des questions, toujours des questions. Je n'en peux plus...

Il était dans un état indescriptible. Le débriefing intensif imposé par James Barry semblait l'épuiser.

— Je vous apporterai moi-même une lettre d'elle, promet Malko. Calmez-vous. Quant au débriefing, vous savez que c'est indispensable.

Il raccrocha et remonta. Isabel l'attendait, visiblement très amoureuse.

— Tu m'emmènes déjeuner ?

— D'accord, dit Malko. Mais avant tu vas écrire à Gregor.

Elle lui jeta un regard méfiant.

— Pour quoi faire ?

— Pour lui dire que tu l'aimes, dit Malko, et que tu as hâte de le retrouver...

Isabel eut un haut-le-corps.

— Non !

Il s'approcha d'elle, releva son survêtement, et, l'appuyant au mur avec une lenteur calculée, ses yeux dorés dans les siens, prit ses seins à pleines mains, comprimant la chair fragile.

— Arrête, dit Isabel d'une voix mal assurée. Tu me fais mal !

Il continua, passant une jambe entre celles de la jeune femme.

— Arrête, répéta-t-elle, tu es une brute !

Les doigts de Malko serraient les globes durs de plus en plus fort.

N'importe quelle autre femme aurait crié de douleur. Mais Malko vit son air furieux faire place progressivement à son habituel regard trouble. Maintenant, elle bougeait contre lui, collant son ventre à lui. Il n'eut même pas le temps de la prendre. Brutalement, accrochée à lui, elle jouit avec de grandes secousses, puis retomba dans ses bras comme un pantin, murmurant :

— Monstre !

Quelques instants plus tard, elle s'ébroua, les yeux soulignés de bistre et demanda simplement :

— Qu'est-ce que tu veux que je mette dans cette lettre ?

Malko lui dicta un court message brûlant, de nature à rassurer définitivement Gregor Kirsanov sur ses sentiments. Elle le lui tendit avec un air de défi.

— Bientôt, tu me demanderas de refaire l'amour avec lui, non ?

Malko préféra ne pas répondre : c'était une éventualité qui n'était pas à exclure complètement. Maintenant qu'il avait trouvé le ressort secret d'Isabel del Rio, il y avait entre eux une complicité perverse qui pouvait aller très loin.

* *

*

James Barry arrêta sa Lincoln Mark VII noire qui ressemblait à un corbillard devant la grille du CESID et aussitôt un soldat s'approcha.

— J'ai rendez-vous avec le général Diaz, dit l'Américain.

On l'autorisa à se garer dans la petite cour pleine de voitures et un planton le fit pénétrer dans le bâtiment vieillot qui abritait les services de contre-espionnage espagnols. Il régnait dans le hall une chaleur de bête. Il s'assit et attendit, son visage poupin plus impassible que jamais.

Depuis le matin, la pression montait. Il avait été convoqué par l'ambassadeur des États-Unis qui lui avait passé un savon pour ne pas l'avoir prévenu de l'affaire Kirsanov. James Barry s'était retranché derrière le secret professionnel. Si on commençait à parler aux diplomates des opérations secrètes, où allait-on ? L'ambassadeur, s'exprimant au nom du State Department, avait été très clair. Quelle que soit l'importance du défecteur soviétique, pas question d'avoir une

crise avec le gouvernement espagnol.

Un planton interrompit les pensées de l'Américain. Le général Diaz l'accueillit à la porte de son bureau, souriant. Son sourire s'effaça dès qu'ils furent seuls. Les deux hommes n'éprouvaient pas une grande sympathie l'un pour l'autre, se contentant de réunions mensuelles où on ne se disait pas grand-chose. Leurs pays avaient beau être alliés au sein de l'Otan, aucun n'avait vraiment confiance en l'autre. L'expulsion des « plombiers » de la NSA n'avait pas arrangé les choses.

— J'ai été saisi d'une affaire grave par l'ambassadeur d'Union Soviétique, lança le général espagnol. Il vous accuse d'avoir kidnappé un ressortissant soviétique...

James Barry ouvrit son attaché-case avec un sourire résigné et en sortit une boîte en carton qu'il posa sur le bureau de son homologue.

— C'est un mensonge éhonté, dit-il froidement. Le Soviétique en question a demandé l'asile politique aux États-Unis. Il s'agit d'un membre du KGB, comme vous le savez et les Soviétiques ont tenté hier de l'en empêcher en le droguant. Voilà la seringue utilisée pour cet attentat. Vous pourrez constater qu'elle est de fabrication soviétique. Elle contient un puissant somnifère, lui aussi soviétique. Vos services se feront un plaisir de le confirmer...

Le général Diaz prit la seringue et la rangea. Il n'avait pas cru une seconde à l'histoire de Sergueï Volkoff, mais il fallait bien se faire plaisir de temps en temps et l'occasion de mettre la CIA dans l'embarras était trop belle. Les manières cassantes de James Barry l'avaient toujours prodigieusement agacé...

— Laissons cette histoire de côté, dit-il, magnanime. Reste que Gregor Kirsanov a disparu. Savez-vous où il se trouve ?

James Barry s'était préparé à cette entrevue et avait lui aussi, pris des instructions.

— Oui, dit-il.

— Où ?

— Je ne peux vous le dire pour le moment, pour sa propre sécurité. Il est sous notre protection.

Le général Diaz mouilla ses grosses lèvres d'un coup de langue rapide.

— Señor Barry, vous n'insinuez pas que je pourrais livrer cet homme au KGB ?

James Barry lui jeta un regard glacial.

— Général, dit-il, vous obéissez aux ordres, comme moi. J'ignore encore la position de votre gouvernement sur cette affaire. Je sais, en revanche, que le KGB est prêt à tout mettre en œuvre pour retrouver Gregor Kirsanov, le ramener en URSS et l'exécuter. Je ne voudrais pas que vous vous fassiez les alliés objectifs des Soviétiques. Il a choisi de son propre gré de changer de camp.

Le général Diaz sentit qu'il était sur un mauvais terrain.

— Une chose m'ennuie beaucoup, dit-il d'un ton plus mesuré. Une citoyenne espagnole semble être impliquée dans cette... disparition.

— C'est la vie privée de Gregor Kirsanov, coupa sèchement James Barry. De toute façon la personne que vous mentionnez n'intervient en rien dans cette histoire.

— Et ce M. Malko Linge qui séjourne au Ritz, il n'intervient pas non plus ? demanda doucereusement l'Espagnol.

— Si, comme interprète, fit, avec le plus grand sérieux, James Barry. Il parle russe et c'est un spécialiste de l'Europe de l'Est.

Silence, troublé seulement par le bruit de la circulation. James Barry se demandait où l'officier supérieur espagnol voulait en venir. Il décida de passer à l'attaque.

— L'Espagne est une démocratie et on a le droit d'en sortir librement et d'y circuler sans rendre de comptes, tant qu'on ne fait rien de mal, dit-il. Que je sache, Gregor Kirsanov n'a commis aucun délit, ajouta-t-il entraîné par son élan.

« Shit » se dit-il aussitôt intérieurement. Le général Diaz corrigea avec un ton lourd de sous-entendus :

— Ce n'est pas absolument certain, mais le problème n'est pas là. D'autre part, je serais très intéressé d'entendre Gregor Kirsanov. Il a sûrement des choses à dire sur ses contacts dans notre pays...

— Il va sans dire que nous vous transmettrons toutes les informations que nous recueillerons sur ce sujet, acquiesça d'un ton docte James Barry. Dans le cadre de nos accords Otan.

— J'aimerais mieux un contact direct.

— Si le major Kirsanov le souhaite, je n'y vois aucun inconvénient, dit sans rire James Barry.

Nouveau silence. Le général Diaz passa de nouveau la langue sur ses grosses lèvres. Il aimait bien jouer au chat et à la souris. Hélas, une réunion importante le réclamait et il allait bientôt être obligé d'arrêter la partie.

— J'y vois un peu plus clair, dit-il, grâce à votre coopération et je souhaite que cette affaire se termine conformément à vos intérêts et aux nôtres.

— Merci, fit James Barry, soulagé.

— Il y a cependant une petite formalité inévitable à accomplir, ajouta le général Diaz d'un ton gourmand.

L'estomac de James Barry se serra. On y était !

— Laquelle ?

— Mon gouvernement m'a demandé de m'assurer de façon certaine que le départ du major Gregor Kirsanov s'effectuait bien de son plein gré.

— C'est évident...

— Naturellement, fit le général Diaz. Seulement, je sais que les Soviétiques, qui jusqu'ici réclamaient une grande discrétion sur cette affaire, s'apprêtent à lancer une campagne de désinformation, nous accusant de nous faire les complices d'un kidnapping organisé par la CIA...

Voyant James Barry sur le point d'exploser, le général Diaz le calma d'un geste onctueux :

— Nous avons donc décidé, afin de couper court à toutes les rumeurs, que Gregor Kirsanov tiendrait une conférence de presse expliquant sa conduite. Les Soviétiques seront d'ailleurs invités à y assister.

— Mais... protesta James Barry.

— Ensuite, Gregor Kirsanov sera libre de quitter le territoire espagnol pour la destination de son choix, continua le général Diaz. J'ai donc fixé à lundi, après le week-end, cette formalité à laquelle vous souscrirez, j'en suis sûr.

James Barry était trop sonné pour répondre aussitôt.

C'était la catastrophe. Tout ce qu'il avait voulu éviter. La situation lui échappait. Cette pseudo conférence ne pouvait être qu'un piège du KGB pour se débarrasser de Gregor Kirsanov.

CHAPITRE XI

James Barry essaya de dissimuler sa fureur. Mais la gélatine de ses bajoues tremblait et ses yeux bleus ressemblaient à deux morceaux de cobalt. D'une voix vibrante de rage, il lança au général Diaz :

— Il s'agit de votre part d'une immixtion flagrante dans les affaires d'un pays ami et allié. Ce sont les Soviétiques qui ont eu l'idée de cette conférence de presse, naturellement !

Le général Diaz écarta les mains en un geste d'impuissance :

— Non. Mais l'attaché de presse de leur ambassade a convoqué les principaux journalistes madrilènes pour leur raconter l'histoire du kidnapping. Ce sera dans tous les journaux demain.

James Barry avait beau s'y attendre, cela lui fit un choc.

— Les Soviétiques vont profiter de cette réunion pour exercer des pressions sur Kirsanov et peut-être même pour tenter de le liquider physiquement, dit-il. Vous connaissez leurs méthodes. Ils ne reculent devant rien.

Le général Vincente Diaz se rembrunit et répliqua d'un ton sec :

— Je me porte garant de la sécurité de Gregor Kirsanov. Nous sommes en Espagne, Señor Barry, pas en Union Soviétique.

James Barry ne répondit pas, plongé dans ses pensées. Tout s'écroulait. Avec la nouvelle de la défection de Gregor Kirsanov, les taupes et en particulier Francisco Parral allaient s'enfoncer sous terre. Le général Diaz profita de son silence pour planter sa dernière banderille :

— Señor Barry, j'ai aussi reçu l'ordre de découvrir où réside Gregor Kirsanov.

— Il est sous notre protection ! aboya le chef de poste de la CIA. En sûreté.

L'officier supérieur espagnol hocha la tête avec une compréhension apparente.

— Bien sûr, Señor, mais nous sommes sur le territoire espagnol. Nous devons savoir où il se trouve. Je vous donne ma parole d'officier que cette information restera « hermétique » au plus haut niveau.

James Barry faillit lui parler de Don Quichotte, la taupe, puis se retint. C'eût été une raison supplémentaire pour les Espagnols de récupérer Kirsanov. De plus, il ignorait s'il pourrait maintenant remonter jusqu'à lui.

— Et si je refuse ?

Le général secoua la tête d'un air affligé.

— Cela nuirait à nos bonnes relations, je serais obligé d'expulser votre collaborateur, M. Linge, et nous trouverions Kirsanov quand

même.

Pendant quelques instants, on n'entendit plus que le chuintement du climatiseur. Puis James Barry lança d'une voix qu'il contrôlait à peine :

— 22 Vereda de Los Alamos. Dans la Moraleja.

Et en plus, il grillait son HC ! Le général nota et releva la tête avec un sourire contraint :

— Merci de votre coopération, Señor Barry.

L'Américain fut traversé par une pensée horrible. Et si le général Diaz était Don Quichotte ? À haute voix, il lança :

— Si quoi que ce soit arrivait à Gregor Kirsanov, je vous en tiendrais responsable. Souvenez-vous en !

Le général Diaz se leva, blanc de rage :

— Señor Barry, vous m'insultez !

— Non, fit James Barry glacial, mais j'espère ne pas avoir à le faire.

Il sortit du bureau sans serrer la main de son homologue. Écumant de rage rentrée.

* *

*

La massive grille noire de l'ambassade US s'écarta pour laisser entrer la Ford Orion de Malko et se referma aussitôt. Une autre se dressait devant lui, formant une sorte de sas. Avant qu'il puisse gagner le parking, un Marine lui fit ouvrir le coffre, soulever le capot et passa sous la voiture un miroir comme en Allemagne de l'Est. Précautions standard contre le terrorisme.

James Barry était au téléphone quand Malko frappa à la porte de son bureau. Plus la peine de se cacher dans l'infrastructure de la CIA. Il raccrocha très vite, son visage ovale empreint d'une gravité inhabituelle, et lança à Malko :

— C'était mon correspondant à l'aéroport de Barajas. Il a filtré les passagers du vol Aeroflot en provenance de Moscou. Il y avait à bord un certain Igor Molikof, soi-disant cameraman de l'agence Novosti. C'est un tueur du département 8 de la direction S, du Premier Directorate.

— Ils vont tenter de l'abattre ! dit Malko. Il va falloir redoubler de précautions.

— Ce n'est pas tout, hélas, dit James Barry.

Il mit Malko au courant de son entrevue avec le général Diaz. Malko eut du mal à ne pas montrer son découragement. Les événements allaient plus vite qu'eux.

— Il faut tout faire pour annuler cette conférence de presse, dit Malko.

— Impossible.

— Dans ce cas, conclut Malko, il faudrait que Gregor ait quitté l'Espagne lundi.

James Barry le regarda fixement.

— C'est une solution, reconnut-il. Mais cela implique que nous renoncions à identifier Don Quichotte. Et les Espagnols ne vont pas nous lâcher.

Malko réfléchissait à se faire disjoncter les méninges.

— N'y a-t-il pas une base Otan à Rota, près de Séville ? demanda-t-il.

— Si !

— Pourriez-vous avoir l'autorisation de l'utiliser pour exfiltrer Gregor Kirsanov ?

— C'est possible, fit l'Américain sans se compromettre. Mais pourquoi Rota ? Torrejón est à côté de Madrid.

— Les Espagnols surveillent la villa de la Moraleja. S'ils voient Gregor Kirsanov filer en direction de l'aéroport, ils vont l'intercepter. On peut être certain que si nous le bougeons, ils suivront tous ses déplacements. En revanche, si Isabel del Rio va passer le week-end à Séville et lui demande de la rejoindre, nous pouvons tenter de les prendre de vitesse. À nous d'en profiter. De Séville nous pouvons peut-être déjouer une surveillance possible et filer sur Rota...

James Barry se renversa en arrière dans son fauteuil.

— C'est tentant, reconnut-il, mais il y a plusieurs snags(23). D'abord, il me faut le OK de Langley et du Pentagone. Ensuite la coopération d'Isabel del Rio.

— Je peux essayer de l'obtenir, fit modestement Malko.

James Barry eut un rire un peu grinçant.

— Ce n'est pas vraiment une corvée, non ?

— En effet, reconnut Malko. Donc, je vais aller chez elle et ensuite j'avertirai Gregor.

— Repassez ici avant. Vous laisserez votre voiture et nous utiliserons une rupture de filature. Pas la peine d'indiquer aux Popovs l'endroit où nous gardons notre petit trésor.

— Vous ne craignez pas qu'ils s'attaquent à elle ?

— Non, fit l'Américain, les Espagnols les ont prévenus qu'ils verraient cela d'un très mauvais œil.

* *

*

Isabel del Rio ouvrit à Malko, enroulée dans une serviette de bain, les cheveux tout mouillés. Un disque compact tournant sur un lecteur Akai emplissait l'appartement d'un flamenco endiablé. On cherchait

les danseurs des yeux, tant le son était étonnamment présent.

— Mais tu es en avance ! Je ne suis pas prête !

Elle l'embrassa quand même. De tout son corps, debout sur la pointe des pieds. C'était vraiment un prodigieux animal sexuel. Malko, par moments, avait l'impression de vivre une idylle tranquille avec une mondaine folle de son corps, et non de se débattre dans une histoire mortellement dangereuse.

— J'ai besoin de toi, annonça-t-il.

Elle pouffa.

— La lettre, cela ne suffit pas ?

— Je ne la lui ai pas encore donnée, dit-il, car il y a du nouveau. Cette fois, si tu acceptes de collaborer avec nous, tu seras définitivement débarrassée de ta Bête.

Elle se pendit à son cou.

— Alors, tout ce que tu veux !

— Il faut que tu partes ce soir à Séville pour le week-end.

— Avec toi ?

— Je viendrai, mais ce n'est pas le but de l'opération.

Le but et la méthode, il les lui expliqua, tandis qu'elle l'observait, toujours enroulée dans sa serviette.

— Est-ce que ton mari ne risque pas de nous mettre des bâtons dans les roues ? conclut-il.

Elle secoua ses boucles mouillées.

— Non, si je lui présente bien la chose. Il va être tellement content de me voir débarquer pour le week-end. Mais Gregor va vouloir que je parte avec lui.

— On le raisonnera. Il suffit que tu lui jures de le rejoindre aussitôt. Ensuite, tu feras ce que tu veux.

— Tu sais bien ce que je veux, roucoula Isabel, toi... Gregor va être horriblement malheureux quand il verra que je ne viens pas, conclut-elle avec un sourire gourmand.

Une sado-maso aussi parfaite, ça se met dans un bocal à l'université...

— Donc, tu vas partir ce soir pour Séville. Gregor te téléphonera et tu lui donneras rendez-vous à l'hôtel Alphonse XIII. Comme la conversation sera écoutée, il faut que tu sois convaincante.

— Fais-moi confiance ! dit-elle en se léchant d'avance les babines.

— Où pourrions-nous réellement nous retrouver dimanche ? demanda-t-il. Un endroit où nous pouvons lâcher une filature et d'où nous filerons sur Rota.

— La cathédrale, suggéra-t-elle. Vers midi. Elle est immense et bourrée de touristes. Vous êtes censés être à Séville sans rien faire. Si vous êtes surveillés, vos suiveurs ne s'étonneront pas que vous y alliez. Et il y a plusieurs sorties...

— Formidable !

— Attends ! dit-elle. Je la connais par cœur, j'y suis allée tous les dimanches pendant quinze ans. Il ne faut pas nous rater. Près de l'entrée qui donne sur la Plaza de la Giralda, il y a une petite chapelle dédiée à Judas, un peu en retrait.

Judas, on ne pouvait pas mieux trouver...

— Il faut que j'aille mettre Kirsanov au courant, dit Malko. Et lui donner ta lettre.

— Reviens vite, je meurs de faim !

* *

*

Le minibus aux vitres foncées émergea de l'ambassade US par la porte donnant sur la Calle Hermanos Becquer, au milieu de trois autres voitures. Il tourna ensuite dans l'Avenida Joaquim de Costa, observé par une Buick sortie en même temps que lui et conduite par Bob, l'adjoint de James Barry. Même si le KGB surveillait l'ambassade US, il lui était impossible de suivre tous les véhicules.

Le minibus gagna les allées tranquilles du Parque Roma, escorté par la Buick. Il s'y arrêta quelques secondes et Malko changea de véhicule.

— On sera là-bas dans quinze minutes, annonça Bob.

* *

*

Gregor Kirsanov écouta le récit de Malko, passant machinalement ses longs doigts dans ses cheveux noirs. En deux jours ses traits semblaient s'être flétris, ses orbites s'étaient creusées. Son regard, lointain, était difficile à accrocher.

Il alluma une cigarette d'un geste las et souffla lentement la fumée. Les deux analystes chargés de le confesser étaient discrètement partis rejoindre Bob sur la terrasse à l'arrivée de Malko. Le Russe avait dévoré la lettre d'amour d'Isabel del Rio.

— Alors, vous abandonnez Don Quichotte ? demanda-t-il.

— Tous les journaux de demain parleront de vous, dit Malko. Je pense qu'il n'y a pas d'autre solution.

— Et mon argent ?

— C'est une question que j'ai abordée avec M. Barry. Je vous donne ma parole d'honneur que cela s'arrangera.

Le Soviétique lui adressa un regard absent. Malko le sentait prêt à craquer. Déchiré entre sa crainte d'avoir à affronter ses anciens amis, sa peur de perdre Isabel del Rio, et le stress du changement d'univers.

Gregor Kirsanov eut un geste fataliste :

— De toute façon, je n'en peux plus de ces interrogatoires. J'ai hâte de me reposer.

S'il avait su ce qui l'attendait à « La Ferme », sur les bords de la York River, en Virginie : le centre de débriefing de la CIA...

Chris et Milton les observaient, ayant suspendu leur partie de poker, à portée d'un arsenal impressionnant de revolvers, d'Uzi et de gilets pare-balles.

— Attendons la réponse de Langley, conseilla Malko, ce n'est pas la peine de s'exciter avant.

— À quelle heure on mange ? demanda Chris Jones. Hier soir on a dîné vers onze heures... Et en plus c'était du riz avec des trucs pas ragoûtants dedans. Heureusement qu'il y avait du Perrier...

On leur avait servi une paella et ils ne s'en étaient pas remis. Habités à dîner à six heures et à déjeuner à midi, les deux gorilles mouraient de faim avec les heures espagnoles. Malko regarda sa montre : deux heures.

— Courage, dit-il, encore une petite heure.

Il n'avait plus qu'à refoncer sur Madrid pour déjeuner avec Isabel et la gonfler à bloc avant son départ pour Séville.

* *

*

La Lincoln noire de James Barry se traînait sur la N1. Le samedi matin, tous les Madrilènes se ruaient à la campagne. Il put enfin prendre l'embranchement de la Moraleja et accéléra.

— Regardez, dit Malko assis à côté de l'Américain.

Une voiture banalisée du CESID veillait à l'entrée du chemin. Ils pénétrèrent dans le garage et gagnèrent le living-room. Gregor Kirsanov en peignoir de bain, y prenait son petit déjeuner.

— Gregor, j'ai l'autorisation de vous exfiltrer, annonça l'Américain. Un appareil militaire décollera de Rota demain vers quatorze heures et vous emmènera.

— Il n'y a plus qu'à téléphoner à Isabel, suggéra Malko.

Elle devait être arrivée à Séville la veille au soir. Gregor Kirsanov composa le numéro. Isabel répondit tout de suite.

— C'est moi, dit Kirsanov, je voulais te parler. Je crois que je vais quitter Madrid lundi. Quand reviens-tu ?

Le téléphone répercuta un long cri d'amour.

— Mardi seulement ! Mais je veux te voir avant que tu partes.

— Je ne sais pas si c'est possible...

— Je veux que tu me baises comme un fou avant que nous soyons séparés ! cria Isabel.

Kirsanov objecta mollement :

— Mais tu vas me rejoindre !

— Je veux te voir maintenant, coupa sèchement Isabel. Viens ! Débrouille-toi. Je le veux...

Elle se lança dans une longue litanie obscène. Quand on pensait au nombre de gens qui écoutaient... Kirsanov commença à s'animer : il y croyait presque. Isabel lui faisait pratiquement l'amour au téléphone.

— Viens à l'hôtel Alphonse XIII, à Séville, conclut-elle. Je te rejoindrai dimanche vers cinq heures. Attends-moi dans ta chambre.

Elle raccrocha et Gregor Kirsanov s'ébroua.

Isabel avait été parfaite. Ceux qui avaient écouté la conversation ne pouvaient qu'être convaincus par cette tornade sexuelle.

— OK, dit James Barry. Je vais aller prévenir le général Diaz, que Dieu le damne, de notre petit voyage. Il ne peut pas refuser.

Malko ne répondit pas. Son sixième sens lui disait que l'exfiltration de Gregor Kirsanov sous le nez du KGB et du CESID n'allait pas être de la tarte.

CHAPITRE XII

— C'est pas beau l'Andalousie ! remarqua Chris Jones en se penchant vers le hublot.

La plaine andalouse, brûlée par le soleil, plate comme la main, piquetée d'alignements de clapiers modernes entourant la vieille ville, n'était pas vraiment attrayante.

L'estomac serré par l'angoisse, Malko regardait se rapprocher le sol ocre. Convaincre le général Diaz d'autoriser Gregor Kirsanov à passer le week-end à Séville n'avait été qu'une formalité. Apparemment, l'interception de la communication téléphonique avec Isabel del Rio l'avait rassuré. Ou alors il leur tendait un piège...

L'avenir le dirait très vite.

Gregor Kirsanov était parti à l'aéroport dans une Cadillac blindée empruntée à l'ambassadeur des États-Unis, encadré par Chris Jones et Milton Brabeck. Hélas, ceux-ci avaient dû laisser leur artillerie à Bob, l'adjoint de James Barry qui, lui, était parti la veille au soir, par la route, pour préparer leur arrivée à Séville.

Malko avait en vain cherché à identifier dans le 737 les hommes du général Diaz. Pourtant, ils étaient sûrement présents.

L'appareil se posa avec une légère secousse. Ils étaient à Séville, dernière étape espagnole, en principe, pour Gregor Kirsanov. Chris Jones se tordit le cou et poussa un soupir de soulagement :

— Bob est là !

Les deux gorilles allaient pouvoir retrouver leur raison d'être.

Stoïquement, l'adjoint de James Barry les attendait en plein soleil. L'avion était presque vide : même les Japonais reculaient devant cette fournaise. Bien que le 737 soit climatisé, James Barry avait déjà le visage couvert de sueur : avec son poids, il ne supportait pas la chaleur, mais sa présence était indispensable pour la fin de l'opération.

Gregor Kirsanov déplia ses cent quatre-vingt-dix centimètres. Il était un peu moins pâle et son regard avait repris une certaine vie. Chris et Milton lui firent un rempart de leurs corps, tandis qu'il descendait la passerelle. Avant le départ de Madrid, il avait eu une conversation sérieuse avec James Barry au sujet de son million de dollars. L'Américain s'était pratiquement engagé à le lui remettre, quoi qu'il arrive, ce qui avait considérablement remonté son moral. La perspective de retrouver Isabel del Rio lui redonnait aussi du poil de la bête.

— My God ! C'est la cuisine du diable ! s'exclama Chris Jones en posant le pied par terre.

Il ne faisait guère plus de 45° au soleil. Malko s'engouffra dans la Mercedes climatisée louée chez Budget par Bob, pour le prix d'une Golf. Ce dernier entraîna James Barry vers sa voiture, une Buick blanche. Chris et Milton s'emparèrent de la valise contenant leur artillerie et cinq minutes plus tard, ils filaient vers Séville. On se serait cru à Marrakech. Rien n'y manquait : les palmeraies, les bananiers, les grandes avenues se coupant à angle droit. Les deux gorilles regardèrent longuement l'hôtel Alphonse XIII.

— Chez nous, les trucs comme ça, c'est des musées, dit Milton.

Il faut dire que l'architecture rococo flamboyante de l'Alphonse XIII avait grande allure, avec ses patios, ses colonnes, ses dallages multicolores et ses boiseries.

Chris Jones désigna, au milieu du hall, deux portes sculptées aux croisillons de bois sombre. Pétri de respect, il chuchota :

— Hé, il y a des confessionnaux !

Ce n'étaient que les ascenseurs... Toute une aile du quatrième étage donnant sur l'Avenida San Fernando leur était réservée. Chaque chambre avait la taille d'un terrain de basket. À peine dans la sienne – située entre celles de Malko et de Chris – Gregor Kirsanov se rua sur le téléphone. Sans se soucier de la présence de Malko qui l'avait suivi.

Inutile de demander qui il appelait...

Un domestique répondit et lui passa Isabel del Rio.

— Je suis là, annonça le Soviétique. Quand est-ce que je te vois ?

Malko n'entendit pas la réponse mais la déception se lut sur son visage.

— Elle ne peut pas venir ce soir, dit-il après avoir raccroché. Elle a un dîner avec son mari... Je dois l'attendre demain ici vers cinq heures.

— C'est ce qui était convenu, remarqua Malko. En réalité, nous avons rendez-vous demain à midi, à la cathédrale. De là, nous partons directement pour Rota.

— Mais je ne vais pas pouvoir...

— Gregor Ivanovitch, vous avez toute la vie devant vous, dit Malko. Il faut d'abord vous sortir d'Espagne. Vous êtes en danger de mort.

Le Soviétique hocha la tête :

— Je sais.

Il semblait soudain s'en moquer, comme si cela ne le concernait pas. L'âme slave.

Milton Brabeck apparut, dégoulinant, la chemise collée à son torse puissant par la sueur. Il avait fait le tour de l'Alphonse XIII, jardins compris.

— Tout semble OK, dit-il. Sauf la température. J'ai l'impression d'être un ours blanc parachuté au Sahara.

Gregor s'était allongé tout habillé sur son lit. Malko le laissa. Chris et Milton s'installèrent sur le palier, dans des fauteuils, juste en face de sa porte, surveillant l'ascenseur et les couloirs. Avec, dans les sacs de toile posés à leurs pieds, de quoi transformer en allumettes les belles boiseries sombres de l'Alphonse XIII.

Il n'y avait plus qu'à prier pour que les quelques heures suivantes se passent bien.

* *

*

Un pianiste désabusé en queue-de-pie égrenait sans conviction une version molle de Carmen, essayant vainement de réchauffer l'atmosphère de la gigantesque salle à manger pratiquement vide.

Les majestueux lustres de cristal descendant des quinze mètres du plafond enluminé et sculpté semblaient prêts à écraser les deux couples en goguette et la table occupée par Malko, Kirsanov, James Barry, Bob et les deux Américains. Une des jeunes femmes de la table voisine n'avait ajouté à son maillot orange que des escarpins et une vague jupette. Ayant manifestement abusé de la sangria, elle ne cessait de se lever pour aller taper du pied à la façon des danseuses de flamenco devant le pianiste impavide.

Une nuée de garçons et de maîtres d'hôtel, solennels comme des croque-morts, virevoltaient autour des trois tables, ne pensant visiblement qu'à aller se coucher.

Ce grandiose décor à la Marienbad finissait, en dépit de sa beauté, par devenir oppressant. Gregor Kirsanov repoussa son gazpacho avec un bâillement. Il n'avait rien voulu manger.

— Je vais me coucher, annonça-t-il.

Il se leva et le pianiste, brusquement réveillé par le bruit de la chaise, reprit l'ouverture de Carmen, probablement le seul morceau de son répertoire. Encadré par les deux gorilles, le Soviétique disparut dans le patio.

— Vous avez des nouvelles de Madrid ? demanda Malko à James Barry.

L'Américain non plus n'avait rien mangé.

— Non, dit-il. Tout semble OK. Je vais aussi me coucher.

Ils avaient réservé les places pour Séville sous de faux noms. Le KGB ne pouvait surveiller tous les vols partant de Madrid et n'avait pas non plus pu suivre Kirsanov. Ce qui éliminait déjà pas mal de risques.

Malko ne se sentait pourtant pas tranquille. Cela se passait trop bien.

Resté seul, il se fit servir une vodka à la terrasse intérieure du bar

installé dans le patio, l'Alphonse XIII, dinosaure endormi, semblait désert. Les murailles épaisses filtraient tous les bruits de Séville. Une cloche se mit à sonner sur un rythme lent, dans le lointain. Comme un glas.

* *

*

Un soleil de plomb écrasait la Plaza de la Giralda, encombrée de cars de touristes, dominée par la masse imposante de la colossale cathédrale gothique, au toit hérissé de flèches de pierre, flanquée d'un majestueux minaret « reconverti » en clocher. Dans un coin d'ombre, un ivrogne pété à la bière chantait à gorge déployée un flamenco endiable : J'ai dix-huit ans et je ne bois que de l'eau.

À Séville, les bébés naissent avec une guitare entre les dents.

Milton Brabeck tomba en arrêt devant la cathédrale :

— C'est encore plus chouette que Disneyworld !

Gregor Kirsanov, le regard dissimulé derrière des lunettes noires, pénétra le premier dans la cathédrale, les deux gorilles, James Barry et Malko sur ses talons. Ils croisèrent un groupe de Français venus de Malaga par Air France pour un week-end en Andalousie, à un tarif ridiculement bas. Caméra au poing, ils exploraient l'immense nef, la troisième du monde.

Malko s'arrêta pour s'orienter et accoutumer ses yeux à la pénombre. Malgré l'horrible chaleur, il portait une veste pour cacher le long canon du Viking. Quant aux gorilles, leurs costumes étaient tellement déformés par ce qu'ils dissimulaient qu'ils semblaient victimes d'une maladie rare et terrifiante.

Sur le pourtour de la colossale nef s'alignaient des dizaines de chapelles protégées par de massives grilles de fer forgé. Chacune dédiée à un saint particulier. Leurs murs étaient littéralement recouverts de tableaux poussiéreux entassés là depuis des siècles dont le plus modeste eut fait la joie de n'importe quel musée. Il n'y avait personne devant la chapelle timidement consacrée à Judas. Évidemment, il y avait des saints plus représentatifs. Midi et quart. Isabel aurait dû être là. James Barry s'approcha de Malko.

— Bob a garé sa voiture sur l'Avenida de la Constitución, dit-il. Les clefs sont sur le plancher. Où est Isabel del Rio ?

— Elle va arriver. Ne vous énervez pas, conseilla Malko.

Pourvu qu'Isabel n'ait pas eu un empêchement. Kirsanov en ferait une maladie... Mais, de toute façon, ils filaient à midi et demi au plus tard. La Mercedes était garée bien en vue, Plaza de la Giralda.

Le Soviétique, planté devant l'autel de Judas, contemplait un Goya d'un air indifférent. Il régnait dans l'immense cathédrale une

animation de souk. Les groupes se croisaient, se mélangeaient, photographiant, furetant, s'interpellant dans toutes les langues. La Tour de Babel !

Inquiet de l'absence d'Isabel, Malko entreprit de faire le tour de l'église, sans la voir.

Au milieu de la nef, un prêtre disait une messe pour quelques fidèles dans le sanctuaire d'un faste inouï, brillant de tous ses ors.

Le regard de Malko balaya le groupe et s'arrêta sur une femme, vêtue d'une robe blanche très ajustée, coupée d'une large ceinture noire qui soulignait une taille incroyablement fine. Comme il ne la voyait que de dos, il pénétra dans le chœur et reconnut le profil mutin d'Isabel del Rio. L'air recueilli, les mains sagement croisées devant elle, ses cheveux recouverts d'une mantille, on lui aurait donné le Bon Dieu sans confession. Que faisait-elle là, alors que chaque minute comptait ?

Se faufilant à travers la foule, il réussit à s'approcher d'elle. La jeune femme l'aperçut, mais ne bougea pas. Il dut attendre l'élévation pour qu'elle se penche à son oreille.

— Je suis tombée sur un ami de mon mari, murmura-t-elle. Je lui ai dit que j'allais à la messe. Attention, il est juste devant. J'arrive dès que je peux.

Rassuré, Malko retourna à l'autel de Judas.

— Elle est là, annonça-t-il.

Gregor Kirsanov se transfigura aussitôt, comme si la Vierge venait de lui apparaître.

Ils gagnèrent tous le centre de la nef, contournant les gerbes de colonnes supportant les voûtes, à plus de cinquante mètres de hauteur.

La messe venait de finir.

Quelques fidèles demeuraient agenouillés sur des prie-Dieu dans le sanctuaire. Abîmée en prières, la tête dans ses mains, Isabel del Rio semblait en train de recueillir toutes les indulgences plénières de la terre. Gregor Kirsanov ne perdit pas une seconde. Il alla se placer à côté d'elle. Isabel del Rio se retourna, envoyant à Malko un regard à damner tous les saints du paradis et à faire crouler la majestueuse cathédrale. Enfin, elle se releva et sortit du sanctuaire, les yeux baissés, Gregor sur ses talons. Ce dernier la prit soudain par le bras et l'entraîna vers une zone relativement calme de la nef, en face du chœur protégé par une grille.

— My good Lord ! s'exclama à voix basse James Barry, horrifié.

Gregor Kirsanov avait plaqué Isabel del Rio contre un pilier et l'embrassait à pleine bouche. On frôlait le sacrilège. Bien sûr, aux heures de visite, la cathédrale tenait plus de Disneyland que d'un lieu de culte, mais quand même !

James Barry se précipita vers le couple enlacé, en partie protégé

des regards par Chris et Milton.

— Vite, il faut partir ! lança-t-il. La voiture est là.

Occupé à défaire les boutons de la robe d'Isabel del Rio, le Soviétique ne répondit même pas. Le pire c'est que la jeune femme semblait goûter cette espèce de viol. L'odeur de l'encens devait la mettre dans un état second... D'elle-même, elle fit presque un grand écart, posant un de ses escarpins sur un banc, permettant ainsi à Gregor d'engouffrer son corps musculeux entre ses cuisses découvertes par la robe déboutonnée. Dieu merci, ils n'étaient pas dans la trajectoire des touristes...

Isabel del Rio expédia à Malko un regard résigné.

— Il ne va quand même pas la..., s'étrangla James Barry. It's disgusting(24).

— Si, dit Malko.

Il venait d'apercevoir de la dentelle blanche qui glissait le long de la jambe d'Isabel, tirée par les doigts puissants de Gregor Kirsanov.

Milton et Chris contemplaient la scène, rouges comme des pivoines.

— Cachez-les ! leur ordonna Malko. Il ne faut surtout pas de scandale.

Il était temps. Certains membres d'un groupe n'écoutaient plus leur guide que d'une oreille distraite, préférant suivre les évolutions du couple collé contre le pilier.

Déchaîné, Gregor Kirsanov avait saisi Isabel del Rio par la taille et la comblait à grands coups de reins avec des « hans » de bûcheron, lui cognant chaque fois le dos au pilier de pierre. Soudain, Malko repéra le sacristain chargé de faire visiter le Trésor. Il fonçait vers eux, l'air courroucé.

Le coude de Milton Brabeck l'atteignit par inadvertance au creux de l'estomac et il tomba sur un banc de bois, la bouche ouverte comme un poisson, à demi assommé. Malko se précipita avant qu'il n'appelle la Guardia Civil. Copuler dans une église en Espagne, ça méritait sûrement l'écartèlement en place publique. Il lui fourra un paquet de billets de cinq mille pesetas dans la main et dit à voix basse :

— Ce n'est rien, elle a une crise d'hystérie ! On essaie de la calmer.

La « crise » se termina par un cri bref et perçant d'Isabel del Rio qui jouit comme une possédée, tandis que Gregor Kirsanov, accroché à elle, s'épanchait avec des grognements de bête. Il jeta un regard béat en direction de Malko.

— Gregor Ivanovitch, fit ce dernier sévèrement, vous vous conduisez comme un porc ! Venez immédiatement.

Penaud, le Soviétique se rajusta. Isabel del Rio ramassa discrètement son slip et s'approcha.

— Je ne voulais pas, dit-elle, mais tu as vu...

Malko ne répondit même pas, entraînant Gregor Kirsanov. Ce

dernier résista, lançant à Isabel :

— Tu me rejoins vite ?

— Je te le jure, mon amour ! dit-elle d'une voix à faire chavirer un bourreau de l'Inquisition.

Il se tourna vers Malko :

— Pourquoi ne vient-elle pas avec nous ?

— Impossible. Elle n'est pas autorisée à pénétrer dans la base de Rota, trancha Malko.

À regret, le Soviétique se laissa entraîner, après un regard déchirant pour Isabel.

Les yeux de la jeune femme se posèrent soudain sur un point derrière Malko. Elle se rapprocha de lui, l'air soucieux :

— Tu vois les deux types et la femme, dit-elle, c'est curieux, je les ai vu devant chez moi ce matin.

Malko aperçut deux hommes et une femme bardés de caméras et d'appareils photos, un peu à l'écart des touristes agglutinés devant la chapelle de Saint-Antoine. Gregor Kirsanov, en train de traverser la grande nef en biais, se retourna et revint sur ses pas, voyant que Malko ne le suivait pas. James Barry en fit autant à son tour, l'air excédé et interpella le Soviétique :

— Que se passe-t-il encore ? Vous n'allez pas recommencer ?

— Vous connaissez ces gens là-bas ? souffla Malko à Gregor.

Le Soviétique tourna la tête, pour observer les trois inconnus. Quand son regard croisa à nouveau celui de Malko, le sang s'était retiré de son visage :

— Le plus grand, dit-il, c'est Igor Molikof, un tueur du Département « S ». Nous étions en stage ensemble, je ne peux pas me tromper. Comment sont-ils ici ?

— Ils ont surveillé Isabel, dit Malko. Elle les a menés jusqu'à vous.

La jeune femme s'approcha :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un problème, dit Malko. Pars vite. Je t'appellerai chez toi en revenant de Rota.

La jeune femme s'éloigna sans protester. Kirsanov était trop perturbé pour la retenir. Malko regarda le tourbillon des touristes dans l'immense nef. Y avait-il aussi des agents du CESID ? Le tout était de s'éclipser discrètement, si c'était encore possible. Les Espagnols ne devaient pas être trop sur leurs gardes s'ils avaient écouté les communications téléphoniques.

— Ils sont venus me liquider ! dit Kirsanov.

Les trois Soviétiques se trouvaient entre eux et la sortie sur l'avenue de la Constitution.

— Faisons le tour et ressortons par le Trésor, proposa Malko. Il y a une porte qui donne dans la Cour des Orangers.

Heureusement, il avait étudié avec soin le plan de la cathédrale et de ses annexes.

Chris Jones se baissa, ce qui lui permit d'armer le chien du « 38 » accroché à sa cheville. En se redressant, il suggéra :

— Allez-y tous les trois, on va s'occuper d'eux avec Milt.

— Non, dit Malko. Au premier coup de feu, ça va être la panique. Il faut agir discrètement.

James Barry consulta sa montre nerveusement.

— Dans cinq minutes, il faut que nous soyons partis, dit-il. L'avion n'attendra pas, j'ai eu assez de mal à l'avoir.

Ils traversèrent la nef vers la droite. Aussitôt, les Soviétiques, sauf Igor, en firent autant. Lorsqu'ils eurent terminé le tour de l'énorme chœur, ils virent Igor, l'exécuteur du Département « S », négligemment appuyé au tombeau monumental de Christophe Colomb, à côté de l'entrée du Trésor.

Gregor Kirsanov s'arrêta net.

— Attention !

— Attendez ici, dit Malko. Nous allons tenter de le neutraliser. Chris et Milton, faites le tour et occupez-vous des deux autres.

La femme et le compagnon d'Igor se trouvaient devant une chapelle, non loin du tombeau de pierre soutenu par les quatre statues de roi.

Chris Jones et Milton Brabeck disparurent dans l'ombre de la nef, tandis que Gregor Kirsanov se rencognait près du chœur sous la protection de James Barry.

Malko examina Igor, à quelques mètres de lui.

Le Soviétique semblait l'ignorer. Soudain, d'un geste très naturel, il prit sa caméra équipée d'un téléobjectif et la braqua sur Malko, l'œil vissé à l'objectif. Une fraction de seconde plus tard, un bruit sec retentit derrière lui, à la hauteur de sa tête et un éclat de pierre arraché à une colonne multi-centenaire vola au milieu d'un petit nuage de poussière. La caméra du Soviétique cachait, en fait, une arme équipée d'un silencieux !

L'œil rond de l'objectif se braqua de nouveau sur lui et il sentit son estomac se remplir de plomb. Cette fois, l'autre ne pouvait pas le rater.

Un cri jaillit derrière lui :

— Vuimanié !⁽²⁵⁾

Sa main était encore à plusieurs centimètres de la crosse du Viking glissé sous sa veste lorsqu'un objet volumineux traversa l'espace, venant frapper la fausse caméra du Soviétique.

D'un bond, Malko s'abrita derrière un des monumentaux piliers de pierre, tirant son arme. Igor avait reculé brusquement pour disparaître derrière le mausolée de Christophe Colomb. Malko aperçut par terre le bras d'une statue de bois vieille de quelques siècles que Gregor Kirsanov avait arraché et jeté sur le tueur, l'empêchant de tirer...

Malheureusement, Igor était toujours embusqué près de la sortie. Malko était en train de réfléchir à la façon de débloquer la situation lorsque Chris et Milton déboulèrent à côté des deux autres Soviétiques. Cela se passa très vite. Par chance aucun touriste ne traînait dans le coin. Chris Jones surgit dans le dos de la femme qui ressemblait à une porteuse de plaque d'égout. Des deux mains, il lui immobilisa les bras par-derrière.

Malko s'attendait à ce qu'elle soit neutralisée aussitôt. Pas du tout ! Elle se pencha en avant et, brutalement, revint en arrière, frappant de son crâne rond le visage de l'Américain. Chris lâcha prise avec un grognement de douleur. Milton Brabeck bondit devant la Soviétique. À toute volée, il lui envoya un revers, juste sur l'arête du nez. Cette fois, la femme tomba sur place, assommée net.

En un tour de main, Milton Brabeck la traîna jusqu'à un confessionnal, et tassa tant bien que mal le corps à l'intérieur.

L'autre Soviétique voulut s'enfuir. Milton Brabeck le rattrapa et le poussa en avant contre la grille d'une chapelle. Avant qu'il puisse se retourner, d'une formidable tape dans la nuque, le gorille lui coinça la tête entre deux barreaux !

Sa victime poussa un hurlement sauvage qui se répercuta dans toute la nef, essayant de se dégager. Pour cela, il fallait qu'il y laisse ses oreilles.

Où était Igor, le troisième ? Malko, Viking au poing, contourna le mausolée de Christophe Colomb. Personne. Il revint vers Gregor Kirsanov et James Barry, en même temps que les deux gorilles. Chris Jones avait tout le visage en sang et jurait comme un charretier.

— Filons ! dit Malko. Vers l'avenue de la Constitution.

Ce n'était plus la peine de finasser. Les cris de douleur du Soviétique allaient amener la Guardia Civil. Ils partirent à travers l'immense nef, Malko et Barry fermant la marche, Kirsanov encadré par les deux gorilles. Leur groupe allait atteindre la sortie quand Malko repéra Igor. Caméra vissée à l'œil, il suivait, de pilier en pilier,

la progression de Gregor Kirsanov.

Le poulx de Malko grimpa à cent cinquante. Dans quelques instants, Gregor, qui ne s'était aperçu de rien, atteindrait un espace plus dégagé où il ferait une cible immanquable.

Malko tira le Viking de sous sa veste. Appuyant le long canon contre l'encoche d'un pilier de pierre, il visa la tête du Soviétique et appuya sur la détente.

Il y eut un plouf imperceptible dans la nef colossale. Igor tituba, porta la main à son visage et s'effondra juste au moment où Gregor Kirsanov franchissait la porte de la cathédrale. Les touristes firent cercle tout autour, sans encore bien réaliser. Malko, en passant près du Soviétique, se pencha et, d'un geste naturel, ramassa la caméra qui était tombée un peu à l'écart. Les traits d'Igor Molikof étaient déjà figés. Le projectile du Viking, entré sous l'oreille gauche, avait fait éclater la boîte crânienne.

Malko émergea dans le soleil de l'avenue de la Constitution. James Barry, debout près de la Buick blanche, lui faisait signe.

Il traversa en courant l'avenue et se jeta dans la voiture ; James Barry assis à l'avant lui avait laissé le volant. Malko démarra et jeta un coup d'œil dans le rétroviseur : personne ne sortait de la cathédrale, sinon d'innocents touristes. Il prit la caméra du tueur et la tendit par-dessus son épaule à Gregor Kirsanov installé à l'arrière entre les deux gorilles.

— Regardez ça.

Chris Jones, la veste et la chemise inondées de sang, tamponnait sa lèvre ouverte et son nez avec un mouchoir grand comme un drap.

Malko rejoignit le Paseo de Las Delicias, longeant le Guadalquivir à sec, pour atteindre l'autoroute A4, direction Cadix. La base américaine de Rota se trouvait un peu plus loin, à l'est de cette ville. Gregor Kirsanov avait réussi à démonter la caméra. C'était en réalité une arme à répétition de calibre « 22 » avec un chargeur de douze coups. Cependant, il fallait beaucoup d'attention pour s'apercevoir du trucage de la lentille.

— Je savais que cela existait, mais je n'en avais jamais vu, dit le Soviétique, il n'y a que le Département « S » qui les utilise. C'est sûrement venu par la valise diplomatique...

Quelque chose semblait encourageant. Les hommes du CESID ne semblaient pas avoir été présents dans la cathédrale, sinon, ils seraient intervenus contre le commando soviétique. Apparemment donc, le stratagème de Malko fonctionnait.

Les palmeraies firent place à des champs brûlés de soleil. La Buick passa devant un panneau indiquant : Cádiz 123 kms.

Gregor Kirsanov était à une heure de la liberté.

— On se croirait en Ukraine, remarqua Gregor Kirsanov.

La Buick filait, compteur bloqué à 150, entre d'immenses champs de tournesol. Il y avait très peu de circulation sur l'autoroute A4 et aucun véhicule ne les avait suivis. Ils ne s'étaient arrêtés que deux fois, aux péages.

James Barry s'ébroua. Un panneau annonçait : Salida 6. Ils avaient parcouru une centaine de kilomètres depuis Séville.

— On sort là, annonça l'Américain. La base se trouve à quinze kilomètres sur la route de Rota.

Ensuite, il n'y aurait plus qu'à mettre Gregor Kirsanov dans un appareil du MAC.

Cinq minutes plus tard, Malko quitta le freeway, pour une petite route bordée d'acacias, de villas et d'hôtels longeant le golfe de Cadix. Gregor Kirsanov regardait le paysage d'un air absent. Malko dut ralentir : la route était étroite et sinueuse.

Deux motards de la police en vert, arrêtés sur le bord de la chaussée, surveillaient la circulation à l'entrée de Puerto Real.

Quelques instants plus tard, James Barry se retourna et lança d'une voix blanche :

— Ils nous suivent !

Malko sentit son estomac se serrer. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur : les deux motards roulaient à une trentaine de mètres derrière eux.

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, dit-il.

Milton et Chris échangèrent un regard qu'il intercepta.

— Chris, dit-il, la peine de mort existe encore en Espagne. Surtout pour les tueurs de policiers. James, nous sommes encore loin ?

— Trois ou quatre milles, dit le chef de station de la CIA.

— Est-ce qu'ils ont autorité sur la base ?

— Je n'en sais rien, avoua l'Américain, mais je ne veux pas attirer l'attention.

Les motards n'avaient pas changé de position. La tension montait dans la voiture. James Barry poussa soudain un soupir de soulagement. Ils venaient de dépasser un panneau indiquant « Military base, 1 km ».

Ils entrèrent dans une longue ligne droite, ensuite la route se scindait en deux. Une branche contournait l'énorme base qui s'étendait sur quinze kilomètres de long, l'autre se terminait au poste d'entrée.

— Holy shit !

James Barry s'agitait sur son siège. Les deux motards accéléraient.

Ils arrivèrent à la hauteur de la Buick, la dépassèrent et se mirent à rouler devant.

Quelques secondes plus tard, ils ralentissaient, forçant Malko à en faire autant. On pouvait déjà distinguer le poste de garde à l'entrée de la base hispano-américaine, surmonté du drapeau espagnol.

— Doublez-les ! dit soudain James Barry.

Lui, si prudent, avait mangé du lion ! Malko déboîta, mais aussitôt, un des motards se déporta sur la gauche, l'empêchant de passer. En même temps le second faisait signe de s'arrêter.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Gregor Kirsanov d'une voix tendue.

La Buick stoppa quelques mètres derrière les deux motards. Ceux-ci mirent pied à terre et s'approchèrent, la main ostensiblement posée sur la crosse de leurs pistolets.

— Attention, c'est peut-être le KGB, avertit James Barry.

Chris Jones et Milton Brabeck jaillirent chacun d'une portière, Uzi au poing. Les motards s'immobilisèrent.

À ce moment, Malko aperçut une silhouette en uniforme sortir de la guérite à l'entrée du camp. Un civil de petite taille, qui marchait un peu comme un canard. Se dirigeant droit vers la Buick. James Barry émit le bruit d'une baudruche qui se dégonfle :

— Voilà les problèmes qui arrivent ! C'est le général Diaz, du CESID.

L'officier supérieur du CESID s'approcha de la voiture, le visage fermé. James Barry en émergea, tout aussi froid. L'Espagnol pointa le doigt sur Gregor Kirsanov.

— Je désire parler à ce monsieur, dit-il en anglais.

Discrètement, Chris et Milton avaient rangé leur artillerie. Une dizaine de soldats armés de PM, surgis du poste de garde, entouraient la voiture.

— Ce monsieur, dit James Barry, se rend dans la partie américaine de cette base pour y rencontrer quelqu'un.

Le général Diaz secoua lentement la tête.

— Je suis désolé, mais vous êtes encore en territoire espagnol. J'ai des raisons de croire que cette personne a l'intention de quitter clandestinement le pays. Je ne peux pas vous laisser passer. Par contre, s'il descend, vous et vos amis êtes tout à fait libres de continuer votre chemin.

— Qui êtes-vous ? cria Gregor Kirsanov par la glace baissée.

— J'appartiens au ministère de l'Intérieur, dit calmement le général Diaz. Et vous, qui êtes-vous ?

Gregor Kirsanov bondit hors de la voiture, écumant de rage. Malko crut qu'il allait frapper le petit général.

— Vous savez très bien qui je suis ! Hurla-t-il. Gregor Kirsanov,

correspondant à Madrid de Novosti !

— Êtes-vous aussi un officier du KGB ?

— Je suis le correspondant d'une agence de presse, répéta Kirsanov. J'ai le droit d'aller où je veux.

— Certainement, mais j'ai l'impression que vous désirez quitter définitivement ce pays. Or, nos accords consulaires avec l'Union Soviétique nous obligent à les avertir et leur donner une occasion de vous voir avant de vous permettre de partir...

— Ce genre de problème concerne le ministère des Affaires Étrangères, coupa James Barry. Pas l'Intérieur.

Il dégoulinait de sueur, comme les autres, la conversation se déroulant par 45 degrés en plein soleil.

Le général Diaz lui adressa un regard furibond, et, perdant son calme, lança :

— Señor Barry, vous ne tenez pas vos engagements ! Cessons de tourner autour du pot. Je vous avais demandé de suivre un certain processus, afin de satisfaire tout le monde.

L'Américain n'eut pas le temps de répondre. Gregor Kirsanov le devança, interpellant l'officier espagnol d'une façon volontairement insultante :

— Vous êtes un salaud de valet du KGB ! Vous voulez me garder ici pour qu'ils m'assassinent ! Ils ont encore essayé tout à l'heure.

Le général Diaz blêmit.

— Je vous interdis !

James Barry vint à la rescousse.

— C'est parfaitement exact, il est en danger de mort. Un commando du KGB a encore tenté de le tuer dans la cathédrale de Séville, il y a une heure. Nous y étions.

— Et c'est vous qui les avez envoyés ! hurla Kirsanov.

Son visage était devenu violet. Soudain, il bondit en avant.

Et, avant qu'on ait pu l'en empêcher, il noua ses mains puissantes autour de la gorge du général Diaz ? l'injuriant en russe et en espagnol.

Les soldats, les motards et les gorilles se précipitèrent aussitôt. L'officier espagnol émergea de la bagarre froissé, écarlate, et essoufflé.

— Arrêtez cet homme ! cria-t-il.

James Barry blêmit. Il fit un pas en avant. S'interposant entre les soldats et Kirsanov.

— Over my dead body(26) ! fit-il.

Un silence tendu régna quelques secondes. Chris et Milton, Uzi au poing, étaient prêts à tout. On allait au massacre. Le général Diaz, lui aussi blanc de rage, rajusta sa cravate.

— Je ferai un rapport sur cet incident, dit-il plus calmement. Retournez à Séville et ne tentez pas d'entrer sur la base par l'autre

porte. Elle est également gardée. Je suis déjà au courant de ce qui s'est passé à la cathédrale. Cela ne change rien.

— Regagnez la voiture, ordonna James Barry à Gregor Kirsanov.

Le Russe obéit, sans mot dire. Ils remontèrent tous et Malko effectua un demi-tour sous le nez des Espagnols. Les motards se mirent aussitôt dans leur roue.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Gregor Kirsanov.

— Négociateur ! lança James Barry, et vous protéger. Je vous donne ma parole que vous quitterez l'Espagne très vite. Même s'il faut passer par cette conférence.

— Je ne veux pas ! lança le Soviétique. Si cela continue, je vais demander l'asile politique aux Espagnols, vous êtes des incapables.

— Si vous voulez signer votre arrêt de mort, faites cela ! lâcha sèchement l'Américain.

Le silence retomba, lourd, menaçant, tandis que la Buick prenait de la vitesse. Les tournesols parurent moins beaux à Malko. Une heure plus tard, ils entraient dans les faubourgs de Séville, et enfin s'arrêtèrent devant l'Alphonse XIII.

Mourant de soif, ils filèrent tous au bar. Malko essaya en vain d'appeler Isabel, elle était sortie.

Il prit sa clef, laissant les gorilles veiller sur Kirsanov. À peine eut-il ouvert sa porte qu'il s'arrêta net. Isabel del Rio était allongée sur son lit, en train de lire. Vêtue d'une guêpière noire et rose, de bas noirs et d'escarpins assortis. Elle se leva, ondula jusqu'à lui avec un sourire mutin, et murmura :

— Ça y est, vous vous êtes débarrassés de la Bête ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Le battant de la porte claqua contre le mur, repoussé par Gregor Kirsanov qui fonça sur la jeune femme avec un rugissement de fauve.

* *

*

Les mains du Russe autour de sa gorge, Isabel del Rio poussa un cri rauque. Malko sauta sur le dos de Gregor Kirsanov, reçut un coup de coude qui lui coupa le souffle mais l'autre lâcha prise. Aussitôt le Russe tourna sa fureur contre Malko. Les yeux fous, il se rua les mains en avant, avec l'intention visible de l'étrangler, lui aussi.

— Holy shit ! fit Chris Jones qui suivait Kirsanov comme son ombre.

Il passa derrière le Russe et lui fit une clef au cou qui aurait étranglé n'importe qui. Gregor Kirsanov se contenta de grimacer et eut assez de force pour expédier un coup de pied à trouser le ventre de Milton Brabeck, accouru à la rescousse.

Dans la mêlée générale, Malko réussit à arracher de son cou une des mains qui le serrait et Chris Jones, tapant comme un sourd, assomma net Gregor Kirsanov qui s'effondra, broyant une chaise ancienne dans sa chute. Isabel del Rio s'approcha, inquiète.

— Mon Dieu, vous ne l'avez pas tué ?

— Non, mais c'est toi qu'il aurait fallu tuer ! explosa Malko. Quand il va se réveiller, ça va être abominable.

— Je vais lui dire que je me suis trompée de chambre, suggéra la jeune femme sans s'émouvoir. Qu'est-ce qui s'est passé ? Je croyais qu'il partait.

— Nous avons eu un problème, dit Malko, l'opération est retardée de quelques jours. Je vais encore avoir besoin de ton aide.

Chris Jones ne pouvait détacher les yeux du bas de la guêpière où flottaient quelques poils follets. Isabel était prête pour l'amour... Gregor Kirsanov s'ébroua et grogna. Malko et Chris l'aidèrent à se remettre debout. Apercevant Isabel, il faillit bondir sur elle de nouveau.

Malko l'interpella en russe :

— Gregor Ivanovitch, c'est un malentendu ! Votre amie s'est trompée de chambre. C'est vous qu'elle attendait. Je l'ai prévenue de notre contretemps et elle a voulu vous faire cette petite surprise.

— C'est vrai, renchérit Isabel, j'étais si contente de te retrouver.

Le regard du Soviétique allait d'elle à Malko, visiblement peu convaincu.

— Pourquoi t'es-tu habillée comme une pute ? Gronda-t-il.

Isabel n'eut pas le temps de répondre. Il se leva, et l'entraîna à l'extérieur. Ils entendirent claquer la porte de sa chambre.

— Nous sommes tranquilles pour le moment, conclut Malko, soulagé. Où est James Barry ?

— Ici, fit l'Américain, qui venait d'émerger de l'ascenseur.

— J'ai prévenu notre ambassadeur, dit-il. Il a élevé une protestation. Je crains cependant que nous ne soyons obligés de passer par cette foutue conférence de presse. Demain à cinq heures. Les Espagnols jurent qu'ensuite ils le laisseront partir.

— Et le KGB ?

— Ils font le mort. Les Espagnols ont râlé pour le type que vous avez abattu. Mais je leur ai montré la caméra truquée et cela les a calmés. Le vrai problème, c'est la conférence. Il va falloir prendre de sacrées précautions.

* *

*

— Depuis une heure, Malko tentait en vain de se reposer, perturbé

par les gémissements et les cris venant de la chambre voisine. Apparemment, Gregor Kirsanov avait commencé par flanquer une raclée mémorable à Isabel. Et depuis, il lui faisait l'amour de toutes les façons possibles. Un peu plus tard, le téléphone sonna chez Malko. C'était Isabel.

— Il ne veut pas me laisser partir, annonça-t-elle. Or, il faut que j'y aille, mon mari ne sait pas où je suis. En plus, mes affaires sont dans ta chambre.

— J'arrive, dit Malko.

Il prit la robe et les escarpins d'Isabel et frappa à la porte du Soviétique. Celui-ci lui ouvrit, enroulé dans une serviette, les traits tirés et l'air farouche. Isabel semblait sortir d'une essoreuse, les yeux charbonneux, le corps couvert de bleus. Gregor lança à Malko.

— Je ne veux plus qu'elle me quitte !

— Soyez raisonnable, plaida Malko. Pas de drame : elle va nous rejoindre demain à Madrid. Si elle disparaît, son mari va réagir et cela ne fera que compliquer la situation.

Gregor hésita, renfrogné. Puis se résigna.

— À demain, mon chéri ! lui lança Isabel.

Elle s'éclipsa après un regard éloquent à Malko. Gregor Kirsanov s'assit sur son lit. Pas calmé par ce qu'il avait fait subir à la jeune femme.

— Je ne veux pas me prêter à cette comédie, demain, dit-il.

— Gregor Ivanovitch, dit Malko, cessez de faire l'idiot. Sans vos imprudences, le KGB ne vous aurait pas trouvé ici. Cette conférence de presse est le dernier obstacle...

« Maintenant, si vous refusez, vous pouvez toujours aller vous rendre aux Espagnols.

Cette fois, le Russe demeura coi.

* *

*

— Chris Jones tendit à Gregor Kirsanov un gilet pare-balles en téflon et l'aida à l'enfiler. Ils s'étaient tous installés au Ritz, presque en face de l'hôtel Palace, où devait se tenir la conférence de presse. Milton entra et se laissa tomber sur un siège.

— On a passé la salle au peigne fin. Tout est OK.

— Et les Soviétiques ?

— Les gars de Tass et Izvestia. Plus la presse espagnole. Ça grouille de nos homologues espagnols. Ils fouillent tout le monde.

— Bien, dit Malko, allons-y !

Cinq heures moins dix. Gregor Kirsanov était très pâle. Il se dirigea vers l'ascenseur, entouré d'une véritable meute d'hommes de la CIA et

de Marines en civil. Une haie humaine qui ne s'écarta que pour laisser entrer le Soviétique dans une Cadillac blindée... Il n'y avait que la Plaza del Castillo à traverser mais personne ne voulait prendre de risques.

Le général Diaz attendait à l'entrée du Palace, raide comme un piquet.

— Tout le monde est là ? demanda James Barry.

— Oui, répondit l'Espagnol. Nous pouvons commencer la conférence de presse.

Juste avant la petite rotonde qui précédait la grande rotonde, au rez-de-chaussée de l'hôtel, on avait installé un portique magnétique. Des hommes du CESID inspectaient un par un les magnétophones, les caméras et au milieu de la rotonde, se trouvait une estrade et des rangées de chaises pour les journalistes. Presque à chaque mètre, il y avait un agent de la sécurité, américain ou espagnol, qui se regardaient en chiens de faïence.

Gregor Kirsanov émergea de la Cadillac blindée, encadré de Chris Jones et Milton Brabeck. Son gilet pare-balles lui donnait une allure un peu raide. Des Espagnols vinrent aussitôt s'ajouter aux Américains de l'ambassade et c'est au centre d'un groupe compact qu'il gagna l'estrade.

Ensuite, les gens de la Sécurité se déployèrent, bloquant toutes les issues de la rotonde. Malko et James Barry se tenaient à l'entrée, surveillant les derniers arrivants. Le général Diaz rejoignit le Soviétique sur l'estrade tapota le micro et réclama le silence.

— Gregor Kirsanov va s'expliquer sur sa conduite, annonça-t-il. Il peut répondre aux questions en espagnol, en anglais ou en russe.

Un des Soviétiques se leva immédiatement et lança en russe, d'une voix de stentor :

— Gregor Ivanovitch, pourquoi trahis-tu ta mère patrie ?

En russe, les mots émigrer et trahir sont les mêmes.

Le défecteur, sans se laisser impressionner, pointa un doigt sur le Russe.

— Cet homme n'est pas un journaliste, lança-t-il. Il appartient au KGB et il était sous mes ordres !

Les Soviétiques protestèrent bruyamment. Kirsanov et eux se lancèrent dans une longue diatribe en russe semée d'injures... Quand enfin les choses se calmèrent, un journaliste de El Pais demanda :

— Señor Kirsanov, quittez-vous librement vos fonctions ? On dit que vous auriez été sous l'influence des Services secrets américains.

— C'est faux ! martela Gregor Kirsanov, j'agis pour des raisons politiques et personnelles.

Malko retint son souffle. Pourvu qu'il ne parle pas d'Isabel del Rio. Son mari n'apprécierait guère d'apprendre son infortune par la

presse... Mais heureusement Kirsanov se lança dans une longue critique du régime soviétique. James Barry, impassible, buvait du petit lait.

Leur attention fut soudain attirée par le bruit d'une violente discussion à l'entrée de la rotonde. Un barbu, l'air excité, essayait de franchir le barrage de police. Malko se précipita, suivi de Chris Jones.

— C'est un dissident soviétique, expliqua un des Espagnols. Il veut absolument assister à la conférence.

— Fouillez-le, dit Malko.

— Il est déjà passé au portique.

— Ça ne fait rien.

Chris entreprit d'examiner le Russe, sous toutes les coutures. C'était facile : il n'avait qu'une chemise, un pantalon et des tennis ! On le fit se déchausser et l'Américain inspecta ses tennis avec soin. Il passa au contenu de ses poches : de l'argent, un mouchoir et des papiers. Malko s'approcha et demanda en russe après avoir regardé un laissez-passer émis par la République Fédérale Allemande.

— Vladimir Illitch, pourquoi voulez-vous voir Gregor Kirsanov ?

L'autre expliqua qu'il était un « refusenik », un banni, qu'il admirait ceux qui dénonçaient les Soviétiques, etc.

— Laissez-le passer, dit finalement Malko.

Le dissident s'installa près des journalistes et ne bougea plus. La conférence continuait. D'une façon très claire, Gregor Kirsanov expliquait pourquoi il choisissait la liberté.

Comme les questions se clairsemaient, il se leva et annonça que la conférence de presse était terminée. Les journalistes de la Pravda et de Tass quittèrent la salle, échangeant à haute voix des commentaires désobligeants sur Gregor Kirsanov. Celui-ci, un sourire crispé aux lèvres, descendit de l'estrade, aussitôt entouré d'un groupe de journalistes. Malko aperçut alors Vladimir Illitch Yourof, le dissident, qui tentait de se frayer un chemin vers Gregor Kirsanov.

Il se tourna vers James Barry, qui venait de le rejoindre.

— Il y a beaucoup de dissidents soviétiques à Madrid ?

L'Américain secoua la tête.

— Non. Ils sont à Paris ou à New York.

Le dissident redoublait d'efforts pour s'approcher de Kirsanov. Son visage luisait de transpiration. Il paraissait très nerveux et surtout il avait une attitude bizarre : les mains tournées vers sa poitrine, comme si elles avaient été brûlées et qu'il veuille les protéger.

Fouillé et refouillé, il ne pouvait avoir d'arme. Pourtant, Malko était oppressé par un vague pressentiment.

Gregor Kirsanov était en train de fendre la foule. Vladimir Yourof, d'un dernier effort, se faufila à travers la haie de photographes, tendant la main pour que Kirsanov la lui serre, attirant son attention

en lui parlant russe.

— Bravo ! cria-t-il. Bravo, Gregor Ivanovitch !

Flatté, Gregor Kirsanov sourit et avança pour saisir la main tendue.

Malko regarda le visage du dissident : crispé, pas du tout un homme épanoui de bonheur. Il ne se trouvait plus qu'à un mètre de Gregor Kirsanov. Soudain, un déclic se fit dans la tête de Malko. Il ne pouvait y avoir qu'une raison à l'insistance du détecteur. Il bondit, fonça en avant en criant :

— Gregor Ivanovitch ! Reculez ! Reculez ! Ne le touchez pas !

Gregor Kirsanov tourna la tête vers Malko et se figea. Mais dans le brouhaha, il ne put entendre ce que ce dernier lui criait. Le dissident se rapprocha encore de lui, la main tendue. Kirsanov entreprit de contourner un photographe qui le mitraillait à bout portant pour la lui prendre. Malko surgit juste derrière Vladimir Illitch. Il plongea à la façon d'un joueur de rugby et le plaqua au sol. Les deux hommes tombèrent à terre, sous les flashes des photographes.

Gregor Kirsanov s'immobilisa, stupéfait. Le dissident maintenu à terre par Malko se débattait avec des cris d'orfraie, mais lorsqu'un photographe lui tendit la main pour l'aider à se relever, il ne la prit pas...

— Gregor Ivanovitch, éloignez-vous ! cria Malko.

Chris Jones se précipita et entraîna le Soviétique, rejoint aussitôt par une escouade d'Espagnols.

Milton Brabeck laissa le dissident se relever tout seul sous la menace de son 357 Magnum. Vladimir Illitch, les yeux hors de la tête, paraissait en proie à une grande agitation, mitraillé par les photographes, les mains au-dessus de sa tête.

Le général Diaz fendit la foule, flanqué de James Barry.

— Que se passe-t-il ? demanda l'Espagnol.

— Une tentative de meurtre, je crois, dit Malko.

Le général Diaz jeta un regard incrédule sur Vladimir Illitch. Avec son allure totalement inoffensive, on le voyait mal, sans armes, s'attaquer à un gaillard comme Gregor Kirsanov.

— Lui ? Mais il n'est pas armé, objecta le général Diaz. Comment...

— Ses mains, dit Malko, regardez-les à la lumière.

Comme Vladimir Illitch avait les mains levées, c'était facile. Les cameramen n'avaient pas encore démonté leurs Balkars et, dans leur lumière crue, on pouvait apercevoir sur les paumes du dissident des traces moirées, comme un vernis.

— Je pense qu'on lui a enduit les paumes d'un produit toxique, expliqua Malko. Il suffisait qu'il serre la main de Gregor Kirsanov pour que le poison pénètre par les pores de sa peau...

— Et lui ? objecta le général Diaz. Ce n'est quand même pas un kamikaze ?

Les photographes, tenus à l'écart, continuaient à photographier Vladimir Illitch, sans comprendre ce qui se passait. Celui-ci commença à s'agiter :

— Laissez-moi partir ! cria-t-il. Je n'ai rien fait !

— On a dû lui donner un antidote, expliqua Malko.

Il s'approcha du dissident et lui demanda en russe :

— Qui t'a demandé de tuer Gregor Kirsanov ?

Vladimir Illitch fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Bien, on va l'emmener et l'interroger, dit le général Diaz, plutôt sceptique.

Le visage de Vladimir Illitch se couvrit de sueur et il se mit à sauter sur place, avec une expression suppliante.

— Non, non, laissez-moi partir !

— Acceptez, conseilla à voix basse Malko au général Diaz, et suivons-le. Cela risque d'être intéressant.

L'officier espagnol donna un ordre bref et les hommes du CESID s'écartèrent de Vladimir Illitch. Aussitôt, celui-ci fendit la foule des journalistes et dégringola à toutes jambes les marches de la rotonde, traversant ensuite le hall du Palace, comme un boulet de canon. Il tourna tout de suite à droite, dans la Calle Duque de Medina, celle qui montait le long de l'hôtel et continua à s'enfuir. Malko et Chris Jones s'efforçaient de ne pas le perdre de vue. Milton était resté près de Kirsanov. Une voiture banalisée du CESID se mit à remonter la rue en sens unique, bloquée très vite par un bus. Au coin de la Calle Cervantes, Malko vit une voiture arrêtée avec deux hommes à bord. Une Seat 2000 grise. C'est vers elle que courait Vladimir Illitch. Ses occupants l'aperçurent, ainsi que ses poursuivants.

Ils réalisèrent aussi que Vladimir Illitch n'aurait pas le temps d'atteindre la Seat 2000 avant d'être rejoint. Une main tenant une arme jaillit de la voiture. Trois coups de feu claquèrent. Le Russe trébucha, tomba en avant et s'effondra. Posément, l'homme qui avait déjà tiré allongea le bras et un quatrième coup de feu claqua. La tête de Vladimir Illitch sembla pivoter sous le choc d'une gifle invisible et une tache pourpre s'étendit sur tout le côté droit de son visage.

La Seat 2000 démarra en trombe, filant vers la Plaza del Castillo.

Chris Jones tira trois fois, sans résultat apparent. Malko s'agenouilla près du corps. Vladimir Illitch avait déjà cessé de vivre. Le quatrième projectile lui avait fait éclater la moitié de la tête. Il avait reçu en plus deux balles en pleine poitrine.

— Faites analyser la peau de ses mains au laboratoire, dit-il. Je pense que vous trouverez un poison violent. On avait dû lui promettre de lui administrer l'antidote après sa « prestation ». C'est pour cela qu'il était si pressé.

Quelques minutes plus tard, la circulation était interrompue et la rue grouillait de policiers... Pensivement, le général Diaz contemplait le corps à terre, un bras presque disloqué, replié sous lui. Malko lui tendit un papier sur lequel il avait noté le numéro de la Seat 2000 : M-6743 CX.

— Ce ne sont quand même pas des Soviétiques qui ont abattu cet

homme ! remarqua le général Diaz avec incrédulité.

— Sûrement pas, admit Malko. Ils ont sous-traité. Mais vous pouvez être certain que l'ordre de liquider physiquement Gregor Kirsanov est parti de la place Derzhinski, à Moscou. Aucun Rezydent ne se lancerait dans des opérations aussi risquées et brutales sans des ordres écrits de sa Centrale.

Un policier s'approcha avec deux douilles : du « 38 ». Des indices possibles.

James Barry arriva à son tour, essoufflé, et hocha la tête.

— Général, dit-il, maintenant que nous avons tenu nos engagements, j'attends que vous teniez les vôtres. Gregor Kirsanov doit être autorisé à quitter le territoire espagnol le plus vite possible. C'est sa vie qui est en jeu.

— Je vais transmettre immédiatement votre requête, fit l'officier supérieur d'un air absent.

Malko et James Barry redescendirent à pied vers le Palace.

— Où est Kirsanov ? demanda Malko :

— Dans sa chambre du Ritz, dit l'Américain. Il n'en bougera pas jusqu'à demain, je lui ai retenu une place sur le vol de 13 h 20 pour New York.

Malko pria intérieurement pour qu'il n'y ait pas d'autres contretemps : sinon l'acharnement du KGB finirait bien par payer.

* *

*

Gregor Kirsanov contemplait fixement sa valise toute neuve émergeant des quotidiens madrilénes répandus sur la moquette. Tous avaient en première page la photo de Gregor Kirsanov et celle de Vladimir Illitch et s'en donnaient à cœur joie, racontant avec force détails la défection du major soviétique. Celui-ci regarda sa montre, 11 h 10. Isabel del Rio aurait dû être là.

James Barry était parti chercher le « visa de sortie » de Kirsanov. Le téléphone sonna. Malko décrocha. C'était Isabel.

— Où es-tu ? demanda-t-il.

— À Séville ! dit-elle d'une voix confuse. Je ne me suis pas réveillée.

D'un côté, Malko en fut soulagé. Il ne s'agissait plus d'exfiltration clandestine et Kirsanov était persuadé que la jeune femme allait prendre l'avion avec lui. Malko avait prévu des moments difficiles. Il tendit le récepteur au Soviétique.

— C'est Isabel, elle a raté son avion.

Il sortit de la chambre, rejoignant les gorilles dans le couloir. Isabel savait ce qu'elle devait dire. Lorsqu'il revint, Gregor Kirsanov était

effondré.

— Il faut remettre mon départ à demain, dit-il. Je ne veux pas partir sans elle.

— Pas question de retarder, dit fermement Malko. Isabel vous rejoindra plus tard. Sinon, ils finiront par vous avoir.

La porte qui s'ouvrait l'interrompit. C'était James Barry. À voir sa mine, il n'avait pas de bonnes nouvelles.

— Les Espagnols s'opposent au départ de Gregor Kirsanov ! annonça-t-il.

Malko était atterré.

— Mais pourquoi ?

L'Américain s'assit, tirant son pantalon sur ses cuisses trop grasses.

— D'abord, l'ambassadeur soviétique a joué le grand jeu. Il exige d'avoir un entretien, seul à seul, avec Gregor Kirsanov à l'ambassade...

— Mais pourquoi les Espagnols cèdent-ils ?

James Barry haussa les épaules.

— D'une part, ils tiennent à leurs bonnes relations avec l'Union Soviétique. D'autre part, le CESID fait pression sur le gouvernement pour avoir accès à Kirsanov.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien, dit l'Américain. Nous regagnons notre planque de la Moraleja. Les Espagnols ne nous l'arracheront pas de force, ils me l'ont laissé entendre. Pour l'instant, la situation est gelée. On laisse faire les diplomates.

Le calme olympien de James Barry inquiétait Malko. Pendant cette partie de bras de fer diplomatique le KGB allait continuer de tout faire pour éliminer Gregor Kirsanov.

— Vous avez vu le général Diaz ? demanda-t-il.

— Non, dit James Barry, il me reçoit à trois heures. Il vous attend aussi.

* *

*

Le général Diaz accueillit ses visiteurs plus chaleureusement que d'habitude. Il avait sur son bureau un dossier qu'il ouvrit aussitôt.

— Les douilles ont parlé, annonça-t-il. L'examen balistique nous a appris que les projectiles tirés sur Vladimir Illitch sortent d'une arme déjà utilisée pour le meurtre d'un policier à Madrid, un P38. Un jeune terroriste de l'ETA, Ignacio Aracama est le principal suspect. Quant à la voiture, elle portait de fausses plaques, et a probablement été volée.

— Avez-vous mis en évidence des liens directs entre les Soviétiques et l'ETA ? demanda Malko.

Le général Diaz eut une moue dubitative :

— Directs, non, mais certains des membres de l'ETA militaire ont été entraînés au Yémen, en Lybie ou en Syrie. Il n'est pas impossible qu'il y ait des contacts indirects.

— Que savez-vous de plus sur cet Ignacio Aracama, demanda Malko.

— Pas grand-chose, avoua le général. Ces terroristes de l'ETA disposent de nombreuses planques dans Madrid, de complicités, d'argent, et, quand cela va trop mal, ils filent au pays basque où ils sont chez eux.

— Et du côté de Vladimir Illitch ?

— Vous aviez raison, dit l'officier espagnol. Le laboratoire a découvert sur la paume de ses mains les traces d'un poison violent à base d'un venin de serpent, le « bromslang ». Il pénètre par les pores de la peau par simple contact et déclenche ensuite des hémorragies internes massives qui provoquent la mort en une huitaine de jours...

— Kirsanov serait mort entre nos mains, conclut James Barry, et les Russes nous auraient accusés de l'avoir assassiné.

— L'ETA n'emploie pas des méthodes aussi sophistiquées, remarqua Malko. Ce sont les Soviétiques qui avaient tout organisé. Avez-vous reconstitué l'itinéraire de ce Vladimir Illitch ?

— Bien sûr ! Il est arrivé de Munich, il y a trois jours. C'est un authentique dissident.

— Beaucoup sont manipulés par le KGB, coupa James Barry. À cause de leur famille demeurée en URSS. Je tiens à vous faire remarquer de nouveau que vous prenez une lourde responsabilité en empêchant Gregor Kirsanov de quitter le territoire espagnol.

Le général Diaz eut un geste d'impuissance qui parut sincère à Malko.

— Tout se passe maintenant au Palais de la Moncloa, dit-il. Je peux seulement vous affirmer que tant qu'il sera sur le territoire de mon pays, Gregor Kirsanov bénéficiera d'une protection renforcée de notre part...

Ils se quittèrent sur cette promesse. Un peu plus tard, alors qu'ils roulaient dans la Lincoln noire de l'Américain, celui-ci lâcha d'un ton furieux :

— Diaz nous raconte n'importe quoi ! Les principaux alliés de l'ETA, ce sont les Cubains. Seulement, l'Espagne vit une lune de miel avec Cuba et ne veut pas soulever de lièvres.

— Vous pensez que les Cubains ont pu servir d'intermédiaire dans l'attentat d'hier ?

— C'est possible, mais pas certain.

— Dans ce cas, dit Malko, il y a peut-être quelque chose à faire. Si nous restons les bras croisés derrière notre blindage, on finira par aller à l'enterrement de Gregor Kirsanov.

— Que voulez-vous dire ?

— Allons à l'ambassade, dit Malko. Je vous expliquerai.

* *

*

Malko, en manches de chemise, leva les yeux vers le ciel bleu. Enfermé dans une « safe-room(27) » de l'ambassade US, il interrogeait depuis plusieurs heures un terminal d'ordinateur. À l'autre bout, il y avait « Big Jim », le computer de Langley où étaient répertoriées toutes les informations concernant les officiers traitants identifiés des pays du bloc pro-soviétique.

La clé tourna dans la serrure. C'était James Barry.

— Vous avez fini ? demanda-t-il. Sinon, il faut que je prévienne la Sécurité.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose, annonça Malko. Regardez.

Il lui tendit un listing sorti du terminal, la fiche d'un officier traitant cubain repéré par la CIA. Major Alfonsin Romero, membre de la DGI(28). En poste à Madrid depuis un an. Auparavant se trouvait à Cuba au département de la DGI chargé des relations avec les membres des Mouvements de Libération étrangers venus s'entraîner à Cuba.

Malko avait souligné la dernière phrase en rouge : A été vu à Mexico avec des membres connus de l'ETA.

— Intéressant, dit James Barry. J'ai les photos de tous les types de la DGI repérés ici. Il doit y être.

— Gregor Kirsanov le connaît sûrement, compléta Malko. Il peut nous confirmer l'identification.

— C'est déjà facile de savoir où il habite, remarqua James Barry. Puisqu'il se trouve à Madrid sous couverture diplomatique, il est dans l'annuaire.

— Demain matin, allez chercher Kirsanov à la Moraleja. Vous lui montrerez les photos. Ensuite, on le conduira chez Isabel del Rio sous la protection de nos gens. Je ne tiens pas tellement à ce qu'elle se rende à la Moraleja.

* *

*

Malko poussa la porte de sa suite au Ritz et s'arrêta net, délicieusement stupéfait. Isabel del Rio lisait dans un fauteuil, en guêpière noire avec les bas et les escarpins assortis, ses cheveux remontés en chignon 1900, avec de longs pendentifs d'oreille et un maquillage volontairement outrancier. À peu de choses près, la tenue

où il l'avait trouvée à Séville, à l'Alphonse XIII.

Elle se leva et ondula jusqu'à lui.

— Bonsoir mon amour !

Il y avait une valise défaits à terre. Elle était venue directement de l'aéroport, son fantasme dans la tête.

Amusé, Malko se laissa faire.

Tout en l'embrassant et en le caressant, elle le déshabilla.

— Aujourd'hui, je vais être ton esclave, murmura-t-elle.

Si Kirsanov l'avait entendue...

Elle lui parla doucement à l'oreille, tout en le caressant. Puis elle s'agenouilla lentement sur la moquette, le prit dans sa bouche et l'amena au bord de l'explosion. Elle se releva alors, s'écarta, attrapa au passage dans sa valise une brassée de foulards de soie et se jeta sur le lit à plat ventre, bras et jambes ouverts.

Il ne restait plus à Malko qu'à faire ce qu'elle lui avait demandé. Il l'immobilisa dans cette position grâce aux foulards, liant ses chevilles et ses poignets au pied du lit. Avec un peu de mal, car le mobilier du Ritz n'était pas prévu pour ce genre de distraction.

Ensuite, agenouillé derrière elle, il se mit à la caresser. Il voyait ses fesses rondes se crisper, ses reins onduler, tout son corps s'agiter, comme elle montait vers le plaisir. Puis, elle hurla et ses jambes se détendirent d'un coup, tentant de se rapprocher, son réflexe lorsqu'elle jouissait.

Les foulards l'en empêchèrent et elle se tordit dans ses liens de soie en suppliant :

— Prends-moi ! Prends-moi maintenant.

Il continua à la caresser, lui arrachant orgasme sur orgasme. Une possédée. Enfin à bout de désir, il s'allongea sur elle et s'enfouit entre les jambes ouvertes, effleurant avec une lenteur calculée le sexe inondé. Puis, se soulevant un peu, il remonta jusqu'à l'ouverture de ses reins et s'y arrêta.

Isabel se crispa, ses jambes battirent comme celles d'une nageuse de crawl.

— Non !

Il pesa inexorablement et elle cria de toute la force de ses poumons :

— Non ! Arrête, tu me fais mal !

Elle se débattait autant que ses liens le lui permettaient. La moitié du membre disparut dans les reins de la jeune femme... Isabel poussa un cri aigu. Malko continua, s'enfonçant autant qu'il le pouvait, avec l'exquise sensation de la violer un peu.

Sans écouter ses supplications qui faiblissaient, il commença à aller et venir en elle. Les cris de douleur s'espacèrent, puis progressivement, changèrent de tonalité. Sa croupe commença à monter vers lui,

s'empalant volontairement. D'une voix rauque, changée, Isabel cria :

— Oui, fais-moi mal !

Il se pencha et lui mordit l'épaule. Elle cria. De plaisir.

— Plus fort !

Ses dents arrachaient presque la chair.

Isabel se démenait tant sous lui qu'un des foulards liant ses jambes se détacha. Elle en profita pour se soulever sur un genou afin qu'il s'enfonce encore mieux dans ses reins maintenant totalement offerts.

Les yeux fermés, repliée sur son fantasme, elle égrenait sans arrêt la même litanie.

— Prends-moi fort, continue. Baise-moi.

Malko sentit craquer son vernis de civilisation. Il se déchaîna, l'ouvrant de puissants coups de reins, tandis qu'elle criait et jouissait sans interruption. Enfin, il explosa au fond de ses reins et elle poussa un cri sauvage.

Ils demeurèrent ensuite prostrés de longues minutes, muets et heureux. Un peu plus tard, Isabel tourna vers lui son visage, les cheveux collés à son front par la sueur :

— C'était formidable ! murmura-t-elle. J'ai faim ! Emmène-moi dîner.

* *

*

Chris et Milton vautrés dans les fauteuils d'un salon contemplaient d'un œil torve le pianiste du Ritz avec une envie visible de lui mettre une balle dans la tête. La musique classique, ce n'était pas leur genre... Ils se dressèrent d'un bloc quand Malko émergea de l'ascenseur, Isabel del Rio à son bras, splendide dans un long fourreau strict, des pendants d'émeraude à ses oreilles, les ravages du plaisir effacés par un maquillage discret, avec cependant une lueur démoniaque flottant dans ses yeux verts.

Jezabel...

— Vous nous suivez, dit Malko. Ce soir, c'est le baby-sitting...

Gregor Kirsanov était reparti à la Moraleja sous la protection des Marines.

Chris Jones suivit Isabel des yeux et lança à Milton Brabeck :

— Si j'étais Kirsanov je rentrerais en Russie tout de suite. Aucun mec du KGB ne peut lui en faire subir autant que cette salope.

* *

*

Après l'agitation de Madrid, le calme des allées de la Moraleja était

saissant. Malko trouva Gregor Kirsanov sur la terrasse, en survêtement, en train de lire. Deux voitures du CESID montaient la garde à l'extérieur tandis que les Américains contrôlaient l'intérieur de la villa. Kirsanov posa son livre.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené Isabel ?

— On va vous conduire chez elle tout à l'heure, dit Malko.

— Elle est arrivée hier soir ?

— Je le suppose.

— J'ai appelé, dit le Soviétique. Il y avait le répondeur.

— C'est possible, dit Malko. Avant, nous avons quelque chose d'important à faire. Connaissez-vous un certain major Alfonsin Romero de la DGI cubaine ?

Gregor Kirsanov parut surpris de la question.

— Oui, vaguement.

— Vous pourriez le reconnaître ?

— Bien sûr.

— Regardez.

Il lui tendit une douzaine de photos. Gregor Kirsanov en choisit une, presque sans hésitation.

— C'est lui.

Un homme mince, aux cheveux lisses, le visage barré d'une fine moustache. Cela correspondait à la légende au dos de la photo établie par la CIA.

Il arrivait tous les jours à l'ambassade cubaine vers dix heures. Son domicile en était assez éloigné, Calle Stella Polaris, dans le sud-est de Madrid. Malko avait tout juste le temps de s'y rendre. Il avait changé chez Budget la Ford Orion, probablement connue des Soviétiques, pour une Seat 1300 blanche.

Laissant Kirsanov aller retrouver Isabel, il refila vers Madrid. Il trouva une place en face de l'immeuble où demeurerait le Cubain et il commença sa planque.

Vingt minutes plus tard, Alfonsin Romero apparut et se dirigea vers une Audi garée un peu plus loin. Il partit en direction du nord par la Calle Doctor Esquierdo, puis rejoignit le Paseo de la Havana.

À la hauteur du 184, siège de l'ambassade cubaine, il tourna dans la petite rue perpendiculaire pour se garer dans le parking, juste derrière le bâtiment officiel. Malko le vit pénétrer dans l'immeuble dont toutes les baies étaient masquées par des stores. Il dépassa l'ambassade, tourna, un peu plus loin, se perdit dans un dédale de petites rues, se retrouva enfin dans le Paseo de la Havana, guère plus avancé. Le major Romero pouvait très bien demeurer à son bureau toute la journée. Il tourna encore un peu, s'arrêta plus loin et réfléchit. Il fallait établir une surveillance sans faille. Dans deux heures, il demanderait aux gorilles de le relever. En attendant il prit son mal en

patience.

* *

*

Une heure s'était écoulée et Malko, à pied, était en train de faire le tour de l'ambassade aux stores baissés lorsqu'il aperçut Alfonsin Romero qui ressortait. Le Cubain se dirigea vers le parking. Malko courut à sa voiture et revint juste à temps pour voir émerger du parking de l'ambassade une vieille Seat 600 blanchâtre en piteux état qui, au lieu de remonter vers le Paseo de la Havana, fila vers le bas de la petite rue.

Il attendit quelques instants, mais aucune autre voiture ne sortait du parking.

Il se décida alors à longer le bâtiment. L'Audi de Romero était toujours là, mais le Cubain avait disparu !

Il accéléra et continua tout droit, aperçut la Seat 600 loin devant lui. Il la rattrapa à un feu rouge et s'immobilisa à côté. Aucun doute, c'était bien Alfonsin Romero au volant. Pourquoi l'agent de la DGI cubaine avait-il pris cette vieille voiture pour aller en ville ?

Son cœur se mit à battre plus vite. L'autre démarra. Malko laissa plusieurs voitures s'intercaler entre eux et entreprit de le suivre.

La Seat 600 remontait le Paseo de la Castellana à petite vitesse et Malko, harcelé par les klaxons, avait beaucoup de mal à ne pas la suivre de trop près. Arrivé à l'endroit où la grande voie se scindait en deux dans un décor de gigantesques buildings modernes, le Cubain prit l'embranchement de gauche qui se jetait dans le périphérique ouest, dominant une zone urbaine en construction.

Un kilomètre plus loin, la Seat 600 ralentit encore, et tourna dans une rue traversant un quartier tout neuf, coupé de terrains vagues, puis s'arrêta devant un énorme centre commercial dont le fronton annonçait « Madrid II ». L'officier cubain sortit et partit à pied. Malko lui emboîta le pas, de plus en plus intrigué.

En face de Madrid II s'alignait une forêt de clapiers identiques en briques rouges sous un soleil de plomb. Des filles en jeans déambulaient, par groupes, souvent belles. La nouvelle génération d'Espagnoles qui ne se nourrissaient plus d'olives et prenaient la pilule. C'était visiblement un quartier pauvre, malgré le côté pimpant du centre commercial.

Que venait faire là un officier de renseignements cubain ?

Alfonsin Romero s'installa à la terrasse d'une cafétéria, La Manilla, et Malko, après avoir pénétré dans Madrid II, se mit à l'observer à partir de l'intérieur.

Il y avait heureusement assez d'animation pour qu'il passe inaperçu.

Le Cubain ne resta pas longtemps seul.

Cinq minutes plus tard, Malko vit surgir une apparition qui lui mit l'eau à la bouche... Une fille à la crinière trop rousse pour être vraie, moulée dans un pantalon de lastex blanc ultra-collant et un T-shirt alourdi par une poitrine de vingt ans, avec des nu-pieds et une grosse besace blanche accrochée à l'épaule. Dans son visage on ne voyait que son énorme bouche d'un rouge agressif évoquant irrésistiblement le plaisir.

Elle prit place à la table du Cubain et ils se lancèrent dans une discussion animée.

Un quart d'heure plus tard, elle se leva. Malko n'hésita pas. Il pourrait toujours récupérer le Cubain. La rousse partit à pied dans l'Avenida de Monforte, longeant Madrid II.

Elle marchait sous le soleil brûlant d'un pas régulier, sans prêter attention aux innombrables dragueurs, la tête droite, consciente de sa beauté. Ils parcoururent ainsi près d'un kilomètre, atteignant le Barrio Del Pilar. Là, les HLM étaient visiblement moins neufs, des gens

installés sur des chaises en plein trottoir bavardaient, des enfants jouaient dans tous les coins.

La rousse tourna à l'angle de la Calle de Sarria, devant une grande fresque bleue et blanche, représentant les colombes de la paix, barrée d'une inscription à la bombe : Non à l'Otan. Parti Communiste Espagnol. Puis elle s'engouffra dans une HLM pouilleuse.

Malko battit en retraite et s'installa à la terrasse d'un petit café, Calle de la Baneza.

La rousse réapparut vingt minutes plus tard. Elle avait troqué son pantalon blanc pour une minijupe et ses sandales pour de hauts talons qui accentuaient encore la cambrure de sa croupe. Avec sa poitrine agressive, sa chevelure de feu et sa bouche dessinée en symbole sexuel, elle ne passait pas inaperçue. Pratiquement tous les hommes se retournaient sur son passage.

De nouveau elle se lança sous le soleil, trébuchant sur le sol inégal de la Calle de la Baneza. Ils refirent en sens inverse le même chemin, jusqu'à Madrid II où elle monta dans un taxi. Heureusement, la voiture de Malko n'était qu'à vingt mètres. Ruisselant de sueur, il mit la climatisation à fond et suivit le taxi qui remontait l'Avenida de Monforte. Ils aboutirent sur le Paseo de la Castellana et le suivirent jusqu'à Stade Santiago Bernabeu. Le taxi fit le tour de la Plaza de Lima et s'enfonça dans le quartier de Salamanca, peu animé à cette heure. Il s'arrêta au coin de la Calle Infanta Maria Teresa et Herreros de Tejada, en face d'un bar, le Royalty. La rousse descendit et salua d'un petit signe de tête le barman qui se tenait sur le pas de la porte, et pénétra dans l'immeuble voisin, un bâtiment cossu de briques rouges.

Malko se gara à son tour et s'approcha de l'entrée. Comme toujours à Madrid, le tableau des sonnettes ne portait aucun nom, seulement les numéros d'appartement. Il allait rebrousser chemin, lorsqu'une voix amicale demanda derrière lui :

— Señor, vous cherchez quelque chose ?

Malko se retourna : c'était l'homme à qui la rousse avait dit bonjour. Un des garçons du Royalty.

Malko se composa un sourire un peu niais.

— Je viens de voir une fille splendide, dit-il, une rousse. Je l'ai vue entrer ici.

L'Espagnol eut un clin d'œil complice.

— Ah, Maité ! Guapissima, hé !

— Vous la connaissez ?

— Un peu, fit l'autre.

Malko entra dans le bar, commanda un Perrier et s'installa au comptoir. Pour l'instant, il était le seul client. À Madrid des dizaines de bars similaires s'étaient ouverts depuis la libéralisation des mœurs de l'après-franquisme. Le barman vint s'accouder en face de lui.

— Ça vous plairait de rencontrer Maité ? demanda-t-il avec un sourire engageant.

— Bien sûr, dit Malko. Vous pourriez...

— Como no... Attendez.

Il s'éclipsa et revint quelques instants plus tard. Radieux.

— Elle vous attend, Señor, appartement 6B.

Il ajouta d'un ton doux :

— Vous comprenez, Señor, c'est une étudiante qui n'a pas de famille à Madrid. Alors, elle a pris un appartement avec une amie et elles cherchent à rencontrer des caballeros comme vous, qui les aident à terminer leurs études...

Autrement dit, la somptueuse Maité était une call-girl...

Déçu, Malko glissa néanmoins un billet de cinq mille pesetas au barman qui se confondit en remerciements et sortit de sous son comptoir un vieux numéro de L'Avanguardia, ouvert à la page des petites annonces. Dans la rubrique « relaciones » quelques lignes étaient encadrées de rouge : Maité, joven, atractiva, recibe en su piso T 254 84 61(29).

— La prochaine fois, dit le barman, vous pourrez appeler directement.

Malko empocha le journal et sortit. Il était obligé d'aller au rendez-vous sous peine d'alerter Maité. Il poussa le bouton de l'appartement 6B.

— Diga me ?

— Maité ?

L'ouverture se déclencha aussitôt. L'immeuble était élégant avec du marbre, des boiseries. Il prit l'ascenseur jusqu'au sixième. Maité l'attendait devant sa porte entrebâillée, appuyée au chambranle. Elle avait changé sa mini pour une robe de chambre rouge bordée de fourrure blanche largement ouverte sur ses seins pointus et fermes.

— Buenos dias, Señor, dit-elle avec un sourire éblouissant. Je suis Maité.

En dépit de sa vulgarité, Maité était super excitante avec sa frimousse de salope à peine pubère et ce corps ferme d'adolescente. Son appartement était incolore, moderne, tout petit, avec un grand sofa et une table basse en face de la télé et de l'inévitable magnétoscope Akai avec une pile de cassettes. Maité l'entraîna vers le sofa où elle s'assit en croisant les jambes assez haut pour qu'il puisse constater qu'elle n'avait pas de slip.

— Vous êtes très sympathique, Señor, minaуда-t-elle. Un scotch ?

— Je ne bois que de la vodka, dit Malko.

Maité prit l'air comiquement contrariée.

— Oh, c'est terrible. Je n'en ai pas ! Mais je peux me faire pardonner.

Elle se pencha vers Malko. Une langue aiguë écarta ses lèvres et elle commença à l'embrasser avec habileté et légèreté. Le peignoir s'écarta, révélant de sublimes seins en poire. Elle prolongea son baiser quelques instants puis s'interrompit, « troublée ».

— Señor, nous nous connaissons à peine, mais vous me plaisez déjà beaucoup...

Elle entreprit de lui raconter une histoire aussi touchante que fausse. Étudiante à Bilbao, elle était venue à Madrid continuer ses études, mais que cela coûtait beaucoup de pesetas et ses parents ne pouvaient l'aider...

Tout en parlant, ses doigts qui s'étaient posés sur Malko le massaient doucement.

De temps à autre, elle lui adressait un regard appuyé et salace, mouillant ses lèvres épaisses. Très vite, Malko réalisa qu'Isabel del Rio n'avait pas épuisé toutes ses forces vitales.

Maité baissa les yeux sur l'alpaga du pantalon outrageusement déformé et eut une mimique réprobatrice.

— Oh, fit-elle, vous ne vous conduisez pas comme un caballero !

Elle eut un gros soupir et enchaîna tout de suite :

— Señor ! Il faut que je vous dise, j'ai un ami régulier, il va venir tout à l'heure. Vous devez partir. Mais j'aimerais vous revoir. Je vais vous donner mon téléphone.

Tandis que Malko se rajustait, elle lui donna une carte avec le numéro de téléphone qu'il avait vu dans L'Avanguardia. S'il avait été un client ordinaire, après une pareille mise en condition, il aurait couché sur son paillason... Comme elle l'entraînait vers la porte, le regard de Malko tomba sur un trousseau de clefs de voiture dans un cendrier.

— À propos, comment vous appelez-vous ? demanda Maité.

— James, dit Malko.

Elle sourit.

— J'avais bien vu que vous n'étiez pas castillan... Mais j'aime les étrangers.

Elle l'embrassa rapidement et bien, murmurant ensuite :

— Téléphone-moi vite.

Il reprit l'ascenseur, mais au lieu de s'arrêter au rez-de-chaussée, il continua jusqu'au sous-sol. Pourquoi Maité, qui ne semblait pas posséder de voiture, avait-elle des clefs ? À cause de son contact avec le major Romero, il ne pouvait la considérer comme une call-girl ordinaire.

Le sous-sol était un parking, comme il s'y attendait. Il entreprit d'examiner une à une la quinzaine de voitures garées là. La dernière était une Seat grise. Ce qui attira son attention d'abord, ce fut la plaque d'immatriculation toute neuve. Il se pencha vers le coffre. Sur

la paroi arrière, près d'un feu de position, il y avait des traces de raccord de peinture.

Malko s'accroupit et gratta la carrosserie du bout de l'ongle, découvrant peu à peu deux petites ouvertures rondes, bien nettes. Il revit Chris Jones tirer sur la voiture des tueurs de Vladimir Illitch. La marque, le type, la couleur correspondaient, même si le numéro n'était plus le même. Il se redressa, le cœur cognant dans sa poitrine. Persuadé d'avoir devant lui le véhicule des tueurs de l'ETA.

Il essaya d'ouvrir la portière : fermée. Alors, il ressortit du sous-sol et émergea dans le soleil. Son premier réflexe était évidemment de prévenir James Barry.

Il se demanda soudain si l'homme que Maité attendait n'était pas autre chose qu'un client... Si elle était la charnière entre les Cubains et l'ETA ? Son métier de call-girl était la façon idéale d'avoir des contacts discrets. Il aperçut de l'autre côté de la Calle Herreros de Tejada un immeuble en ruines, abandonné. Juste en face des fenêtres de l'appartement de Maité.

Traversant le terrain vague, il se fraya un chemin parmi les gravats. Avec quelques acrobaties, il atteignit le sixième étage et s'installa sur des poutres pourries.

Maité n'avait pas tiré ses rideaux. Il l'aperçut sur le sofa en train de faire une réussite.

Par moments, elle levait la tête comme si elle guettait un bruit. Vingt minutes s'écoulèrent, puis elle se leva, alla ouvrir. À un homme dont Malko ne vit pas tout de suite le visage. Le nouvel arrivant ne perdit pas de temps : encore sur le pas de la porte, il étreignit Maité puis, d'un geste décidé fit glisser son peignoir à terre. Malko ne le voyait que de dos : une allure jeune, des jeans, un T-shirt. Il se mit à embrasser tout le corps de la jeune call-girl appuyée au mur, jusqu'à enfouir son visage dans son ventre. Maité oscillait, accrochée à sa tignasse noire, la bouche ouverte, du plaisir plein le visage.

Il la poussa soudain sur le sofa et continua. Puis il se redressa, défit la ceinture de son jeans, l'abaissant sur ses chevilles. Relevant les jambes de Maité, il s'enfonça en elle d'un puissant coup de reins, la besognant comme un damné. Ce fut court et il s'effondra très vite sur elle, offrant son profil. Malko retint son souffle. Presque certain de reconnaître Ignacio Aracama, le jeune terroriste de l'ETA !

Ce dernier se dégagea, remonta son jeans et alluma une cigarette. Maité vint se blottir contre lui et ils commencèrent à parler.

Malko dégringola, le plus vite qu'il put, l'immeuble en ruines et reprit place dans sa voiture. Un quart d'heure plus tard, Ignacio Aracama émergea de l'immeuble et partit à pied, tournant le coin. Malko eut juste le temps de démarrer : une grosse moto fila devant lui, descendant vers le Paseo de la Castellana. Il tenta bien de la suivre,

mais elle se noya très vite dans le flot de la circulation.

Il n'y avait plus qu'à découvrir s'il venait d'assister à un contact de routine ou si le major cubain avait demandé un nouveau service à ses amis de l'ETA...

* *

*

Son estomac se serra en voyant Isabel del Rio, en ensemble de toile blanche ultra sexy découpant ses formes comme une ombre chinoise, jaillir d'un fauteuil, dans le hall du Ritz.

La jeune femme semblait bouleversée.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko, craignant le pire.

— Il est fou ! bredouilla-t-elle, complètement fou. Il est venu chez moi ce matin avec tes amis. Il m'a baisée comme si c'était sa dernière heure. Ensuite, il m'a fait jurer que je l'aimerai toujours.

— Tu as juré, j'espère ?

Elle eut un rictus ironique.

— Oui, et j'aurais mieux fait de dire non. À peine j'avais refermé la bouche, il a pris le téléphone et a appelé mon mari à Séville.

— Non !

— Si ! Il lui a dit que je l'aimais et que j'allais partir vivre avec lui en Amérique.

— Gott im Himmel ! murmura Malko, effondré.

Avec Gregor Kirsanov, c'était comme aux Galeries Lafayette : il se passait toujours quelque chose.

— Quand il m'a quittée, continua Isabel, j'ai rappelé mon mari, je lui ai dit que c'était un fou, qu'il était mytho. Je lui ai aussi expliqué que je continuerais à voir Gregor pour te rendre service, que tu faisais partie de ceux qui avaient récupéré Kirsanov. Bref, que tu étais un espion, toi aussi.

— Tu l'as calmé ?

Isabel del Rio secoua la tête.

— Pas vraiment. Il arrive ce soir à Madrid, pour me ramener à Séville.

Il ne manquait plus que cela. Malko se demanda combien de temps, il allait pouvoir tenir cette situation à bout de bras...

Ce qu'il avait appris avec Maité lui faisait craindre, en plus, qu'une nouvelle machine infernale soit en train de faire « tic-tac ».

Quand exploserait-elle et où ?

CHAPITRE XVI

— Tu n'as pas l'air de m'écouter, fit Isabel del Rio.

— Si, si, dit Malko.

Déjà aux prises avec le KGB et l'ETA, il était exaspéré de voir que Gregor s'ingéniait à créer de nouveaux problèmes. Seulement, s'il perdait Isabel, il risquait de devenir incontrôlable. Malko se dit qu'il n'avait plus qu'à associer le mari d'Isabel del Rio à leur œuvre de sauvetage.

Celle-ci attendait, visiblement anxieuse. Il se pencha vers elle :

— Essaie pour une fois dans ta vie de ne pas mentir. Quels sont tes véritables rapports avec ton mari ? Il ne peut pas ignorer que tu le trompes, tu n'es jamais avec lui et pourtant, il a l'air très amoureux.

Isabel del Rio croisa les jambes avec grâce. Pas gênée du tout.

— Nous avons un gentlemen's agreement expliqua-t-elle. Tomas est un garçon bizarre. Je crois qu'il tient beaucoup à moi, mais, physiquement, il n'est attiré que par les putes. Moi, il m'a mise sur un piédestal et a horriblement peur de me perdre.

Un ange passa. Isabel sur un piédestal. Évidemment, en d'autres temps, on avait bien divinisé Staline.

— Il se doute bien que tu as des amants ? insista Malko.

— Bien sûr ! Il a toujours eu peur qu'un homme m'enlève pour de bon. Aussi le coup de fil de Gregor l'a beaucoup perturbé.

— Bien, dit Malko. Je veux le voir ce soir.

— Nous dînons chez des amis et ensuite nous allons au Mau-Mau, une discothèque, vers minuit.

— Je vous y rejoindrai, dit Malko.

Le regard vert d'Isabel frisa.

— Tu n'as pas un petit moment maintenant ? ronronna-t-elle.

— Non, dit Malko.

* *

*

James Barry fut catégorique.

— Pas question de parler de cette Maité aux Espagnols. Nous allons traiter le problème nous-mêmes.

— C'est risqué, fit remarquer Malko. L'ETA, ce ne sont pas des amateurs.

— Nous non plus, coupa l'Américain. En plus, les Espagnols n'arrivent pas à empêcher l'ETA d'assassiner leurs généraux. Pourquoi

voulez-vous qu'ils réussissent mieux avec nous ? Vous avez mis la main sur une piste « hot(30) ». On va la suivre.

— Pas de nouvelles des Soviétiques ?

— Non. Ils ont été aussi loin qu'ils le pouvaient. Si quelque chose se passe, ce sera par des sous-traitants. Comme les Basques de l'ETA. Prenez Jones et Brabeck. Il faut retrouver ce jeune terroriste.

— Dites-moi, demanda Malko, combien de temps Gregor Kirsanov va-t-il demeurer coincé ici ?

James Barry posa ses lunettes.

— Honnêtement je n'en sais rien, avoua-t-il. Une semaine, un mois. Plus peut-être. Pour l'instant la situation est gelée.

Encourageant.

— Eh bien, dit Malko, nous allons tenter de parer le prochain coup... En attendant, il faut que j'aille engueuler Kirsanov. Vous pouvez m'y faire conduire ?

* *

*

En voyant Malko, Gregor Kirsanov eut l'air soulagé et congédia les deux analystes en train de le debriefier. La CIA le pressait comme un citron. Pourtant, Malko n'avait pas l'air d'excellente humeur.

— Gregor Ivanovitch, annonça-t-il sévèrement, vous vous conduisez comme un enfant. Vous, un officier de renseignements !

Le Soviétique le fixa d'un air innocent.

— Pourquoi, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Le mari d'Isabel arrive ce soir à Madrid. Pour récupérer sa femme.

— Je lui ai dit la vérité, dit simplement Kirsanov. Elle aurait dû le mettre au courant depuis longtemps. Il ne peut pas la retenir de force, non ?

— Nous sommes en Espagne et il est très introduit auprès des autorités. S'il enferme Isabel dans sa propriété de Séville, nous ne pourrons pas faire grand-chose.

Gregor se troubla légèrement.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-il.

— Jusqu'à votre départ, demanda Malko, il faut que vous soyez plus réservé avec Isabel.

Le Soviétique le regarda avec de grands yeux.

— Mais pourquoi cette comédie ? Elle m'aime !

Pendant un instant, Malko eut pitié de lui. Et dire que cet homme avait manipulé des dizaines d'agents...

— Pour éviter le scandale, expliqua-t-il. Nous avons assez de problèmes et vous, assez d'ennemis. Lorsque vous serez à l'abri, vous

étalerez votre amour au grand Jour.

— Bien, marmonna le Soviétique résigné. Mais quand vais-je partir d'ici ? Je n'en peux plus.

— Si je le savais ! soupira Malko. Mais il y a peut-être quelque chose à faire pour hâter votre départ. Ce sont les Espagnols qui freinent. Il nous faut une monnaie d'échange.

— À quoi pensez-vous ?

— Votre taupe : Don Quichotte.

L'exfiltration manquée de Kirsanov avait relégué l'identification de la « taupe » au second plan. Maintenant elle reprenait toute son importance.

Gregor Kirsanov le fixa, effaré.

— Mais c'est impossible ! Mon nom a été dans tous les journaux. Mon intermédiaire doit s'attendre à être arrêté à chaque instant. Il croira à un piège.

— On peut toujours essayer, plaida Malko. Pensez-vous qu'un de vos camarades ait récupéré votre réseau ?

— Non. Dans un cas semblable, on coupe tous les ponts pour une longue période.

— Parfait, dit Malko. Prenez son téléphone, vous allez tenter de renouer le contact.

— D'ici ?

— Non, bien sûr. Il y a une cabine à l'entrée de la Moraleja, au bord de l'autoroute. Je vous y emmène.

— Et les Espagnols ?

— Si vous établissez un contact, on arrangera une rupture de filature.

* *

*

Les camions défilant sur la route de Burgos faisaient un bruit d'enfer. Gregor Kirsanov referma la porte de la cabine pour s'isoler et mit une pièce dans l'appareil.

Trois voitures étaient arrêtées sur le petit terre-plein : celle de Malko, celle des Marines de garde et l'inévitable Seat des agents du CESID qui observaient la scène, intrigués. Cela dura à peine une minute. Gregor ressortit de la cabine, le visage sombre.

— Il m'a raccroché au nez ! annonça-t-il. En disant qu'il ne me connaissait pas.

C'était à prévoir.

— Tant pis, dit Malko, je vais réfléchir au problème. Je repars, les Marines vont vous ramener.

— Quand est-ce que je vais voir Isabel ?

— Attendez un peu, dit Malko. Son mari arrive tout à l'heure. Je vous tiens au courant.

Il n'avait pas parlé des Basques. Inutile d'affoler Kirsanov un peu plus. Pour l'instant, il fallait calmer le mari d'Isabel del Rio.

* *

*

Tomas del Rio avait le regard noyé d'alcool, un sourire distingué et niais dans un visage un peu mou des mains extrêmement soignées et une calvitie naissante. Difficile de lui donner un âge. Il se leva et étreignit Malko dans le traditionnel abrazo hispanique.

— Je suis terriblement heureux de vous revoir à Madrid, dit-il d'une voix un peu pâteuse.

Le Mau-Mau, discothèque à la mode, disparaissait sous les plantes vertes, bourrée à craquer d'une foule élégante qui éclusait le J & B avec entrain. Malko s'inclina devant Isabel del Rio, vêtue d'une stricte robe grise, à peine maquillée. Seuls ses yeux émeraude conservaient leur lueur perverse.

— Bienvenu au Mau-Mau, dit-elle.

Malko fit apporter une bouteille de Dom Pérignon. Ils trinquèrent puis essayèrent de maintenir une conversation en dépit du vacarme et de la musique.

Malko ne savait pas très bien comment attaquer. C'est Tomas del Rio qui le tira d'embarras après sa troisième coupe de Dom Pérignon.

— Il paraît que vous connaissez ce fou qui veut enlever ma femme ! cria-t-il à l'oreille de Malko.

— C'est une longue histoire, dit celui-ci. Très compliquée.

Il entreprit d'expliquer à l'Espagnol le rôle qu'il jouait dans l'histoire du défecteur. Tomas del Rio l'écoutait, les yeux dans le vague, apparemment totalement indifférent au drame de Gregor Kirsanov :

— S'il a besoin d'une femme, remarqua-t-il, Madrid est plein de filles faciles. Pourquoi a-t-il choisi Isabel ?

Un ange passa, avec des bas et un porte-jarretelles.

Malko eut une inspiration de génie.

— C'est un Slave, expliqua-t-il. Il est amoureux d'Isabel, qu'il a rencontrée dans un cocktail, justement parce qu'elle est inaccessible. Alors comme il se trouve en ce moment dans un grand désarroi psychologique, il s'accroche à ce rêve.

Isabel qui s'était penchée pour écouter parvint à garder son sérieux. Son mari hocha la tête, compréhensif, et délaissant le champagne, but une rasade de J & B à assommer un taureau de combat.

— Je vois, dit-il sur un ton prouvant le contraire. J'espère que cette

histoire va se terminer vite. Je n'aime pas que des hommes tournent autour de ma femme de cette façon.

Isabel del Rio baissa les yeux. La musique avait changé peu à peu, le rock faisant place à une « sévillana », très proche du flamenco. Visiblement, elle ne tenait plus en place.

— Tomas, tu veux danser ? demanda-t-elle.

— Tu sais bien que je n'aime pas ça, dit-il. Notre ami sera sûrement ravi de me remplacer.

Elle était déjà debout. Sur la piste, elle se mit à évoluer comme une véritable danseuse de flamenco autour de Malko, puis termina dans ses bras, collée à lui.

— Il est adorable, non ? demanda-t-elle. Tellement pur...

— Tu l'as calmé ?

— Je crois, dit-elle, je lui ai juré que je n'avais jamais couché avec la Bête, mais il faut que tu lui parles encore.

Lorsqu'ils revinrent à la table, Tomas del Rio, vautre dans son siège, suivait d'un regard allumé une fille aussi vulgaire que bandante, moulée dans une robe en fausse panthère ouverte jusqu'à mi-cuisse.

Malko se pencha vers lui.

— Tomas, mon cher, dit-il, je vous demande comme un service personnel de ne pas vous formaliser si ce Russe voit encore Isabel ces jours-ci. C'est le seul moyen de le calmer et c'est extrêmement important pour l'OTAN.

Tomas del Rio eut un sourire plein d'innocence.

— Bien sûr, j'ai compris ! Il rêve. Mais il devrait aller voir une prostituée. Il y en a de très belles, très propres, très gentilles. Son coup de téléphone m'avait alarmé. Parfois, Isabel est si impulsive ! Avant notre mariage, elle était partie ainsi sur un coup de tête. Évidemment, elle est revenue, mais c'est désagréable.

— Très désagréable, approuva Malko.

Isabel continuait à taper du pied au rythme de la sévillana. Elle expédia à Malko une œillade à enflammer un souverain pontife et il se hâta de se lever.

— Je dois rentrer. Passez une bonne fin de soirée.

Le cas Tomas del Rio était résolu. D'ailleurs, il avait à faire.

* *

*

Chris et Milton l'attendaient au coin de la Calle Juan Ramon Gimenez dans une Ford Escort grise, trop petite pour leurs grandes carcasses. Il laissa sur place la Seat de Budget et monta avec eux. Cinq minutes plus tard, ils s'arrêtaient près du building où travaillait Maité. La Calle Herreros de Tejada était déserte. Ils gagnèrent la porte du

garage qui se déclenchait avec un signal électronique. Milton tira d'un grand sac de toile un « bip » un peu trafiqué relié à un mini-ordinateur et entreprit de tester les fréquences.

Deux minutes plus tard, il y eut un bruit sec et la porte métallique commença à se soulever. Ils se glissèrent tous les trois à l'intérieur vers le premier sous-sol où se trouvait la Seat grise.

— Milton, vous pouvez ouvrir le coffre ? demanda Malko.

Milton Brabeck suivait un entraînement régulier à la Technical Division de la CIA, ce qui lui valait un supplément de salaire de 150 dollars et des connaissances parfois précieuses. Son trousseau de fausses clefs fit merveille.

Le coffre contenait deux PM Skorpion, des chargeurs, un pistolet P38, un sac de toile avec une dizaine de grenades et des pains d'explosifs. Ils avaient tapé dans le mille !

Milton flaira l'explosif.

— On dirait du C4, dit-il. C'est costaud.

Malko regardait pensivement le contenu du coffre. Y toucher risquait d'alerter leurs adversaires. Cet arsenal pouvait être destiné à un des nombreux attentats de l'ETA, ou au contraire, à une action contre Kirsanov. Seul l'avenir le dirait. Il se décida pour une solution intermédiaire.

— Milton, dit-il, un allumeur de grenade, c'est quatre ou cinq secondes ?

— Correct. C'est une M67 à fragmentation.

— On ne pourrait pas les trafiquer un peu ?

Le visage du gorille s'illumina devant une perspective aussi amusante.

— Si, bien sûr.

— Il vous faudrait combien de temps ?

— Cinq minutes par grenade.

— Allez-y, dit-il.

Milton prit le sac de grenades et en sortit une. Avec précautions, il dévissa le bouchon allumeur, et le retira de la grenade. Celui-ci se composait d'une amorce déclenchée par la cuillère, d'une mèche lente enrobée de plomb donnant le retard et d'un détonateur. Milton sortit de sa poche un outil à lames multiples et scia le cylindre de plomb à 5 mm au-dessous du filetage du bouchon. Puis il retira l'ensemble mèche lente-détonateur. Il scia ensuite le cylindre tronçonné, juste au-dessus du détonateur. Ensuite, il introduisit un bout de carton dans le puits du détonateur, remit celui-ci en place, cette fois, directement en contact avec le moignon de mèche lente. De cette façon, la grenade exploserait dès qu'on relâcherait la cuillère...

En moins d'une heure, il eut traité ainsi toutes les grenades qu'il rangea dans le sac de toile.

— Bien, dit Malko, nous ne pouvons pas laisser cette voiture sans surveillance. Il faut établir un roulement.

— Bon, fit Chris Jones. Je me dévoue. Qu'est-ce que je fais ?

— Si la voiture sort, dit Malko, vous la suivez.

Ils lui laissèrent l'Escort et partirent à pied. Chris prit position et s'arma de patience.

La nuit était un peu plus fraîche. Malko et Milton Brabeck trouvèrent un taxi un peu plus loin. Malko était oppressé par une angoisse grandissante. Il avait l'impression de poursuivre une longue partie de roulette russe, où il fallait sans cesse remettre ses chances en compétition.

Seulement, à ce jeu-là, on finissait toujours par se faire sauter la tête.

* *

*

Le répondeur susurra d'une voix énamourée : « Bonjour. Je ne suis pas là pour l'instant, laissez-moi... » Au moment où Malko allait raccrocher, le message enregistré s'interrompt et la voix de Maité demanda :

— Diga me ?

— C'est James, dit Malko, le caballero d'hier. Êtes-vous moins pressée aujourd'hui ? J'aimerais vous voir.

Silence. Puis, la voix caressante de Maité.

— Ah si ! Como no ! A las cinco de la tarde ?

L'heure où les Espagnols baisent en sortant du restaurant.

Malko avait décidé de faire bouger les choses. La surveillance de la Seat grise se révélait très délicate dans le quartier tranquille. Il fallait donc reprendre le vieux jeu de la chèvre et du tigre.

Il s'était réveillé avec la même oppression, une sensation physique d'étouffement qu'il avait déjà ressentie dans d'autres moments difficiles de ses missions et qui le trompait rarement.

Comme un orage qui va éclater, en dépit du ciel immuablement bleu de Madrid.

Les journaux ne parlaient plus guère de Gregor Kirsanov. Les Espagnols demeuraient sur leurs positions et la situation pourrissait. Malko savait que l'inaction apparente des Soviétiques n'était qu'un leurre. Ils ne renonceraient jamais à récupérer leur défecteur. Ou à le tuer.

* *

*

Malko fut stoppé cent mètres avant l'immeuble de Maité par Chris Jones, très excité.

— Milton a vu entrer un type qui ressemble vachement à celui que vous nous avez décrit ! annonça-t-il. Il y a une demi-heure.

Depuis la nuit précédente, les deux Américains se relayaient en planque. Malko sentit son estomac se serrer. Si Milton ne s'était pas trompé, cela signifiait que Maité l'avait identifié et lui tendait un piège. Lui qui voulait faire bouger les choses...

— Très bien, dit-il, vous venez avec moi. Milton nous couvre. Si, dans dix minutes, vous n'êtes pas ressorti, il vient nous chercher.

Grâce à son walkie-talkie, Chris communiqua aussitôt ses instructions à Milton, planqué dans l'immeuble en ruines, et partit ensuite à pied, devançant la Seat de Malko. Celui-ci stoppa devant la maison de Maité et appuya sur sa sonnette. Dès qu'il se fut annoncé, la porte s'ouvrit.

Chris le rejoignit et se faufila dans le bâtiment derrière lui. Tandis que Malko prenait l'ascenseur, il grimpa à pied et se dissimula sur le palier du septième.

La porte de Maité était ouverte : la mini à mi-cuisses, outrageusement maquillée, les seins visibles à travers une blouse transparente, elle adressa un sourire dévastateur à Malko.

— Buenas !

Il fit un pas à l'intérieur et immédiatement se trouva nez à nez avec le canon d'un pistolet-mitrailleur derrière lequel il y avait le visage crispé et ascétique d'Ignacio Aracama. Aussitôt, Maité referma la porte à la volée.

— Don't move(31) ordonna le jeune homme.

Maité s'approcha, et, à toute volée, frappa Malko à la tempe avec une matraque de cuir. Tout explosa dans un éblouissement multicolore.

Chris Jones était en train de descendre l'escalier menant au sixième lorsqu'une porte s'ouvrit brutalement derrière lui, donnant sur le palier de service.

Sans un mot, un inconnu bâti comme un docker braqua sur lui un colt « 45 », chien relevé. Chris sentit qu'il était inutile de se suicider. Il s'immobilisa et leva lentement les mains. Aussitôt, l'autre, d'une violente bourrade, le poussa en face de la porte de Maité.

Un coup de sifflet assourdi : la porte s'ouvrit sur Ignacio Aracama et son Uzi. Chris entra et vit tout juste le bras de Maité s'abattre en direction de sa nuque.

Lorsqu'il reprit connaissance, il avait les mains liées dans le dos avec du câble électrique et les chevilles entravées. Malko était allongé à côté de lui dans la même tenue. Maité s'approcha et décocha un coup de pied dans le bas-ventre de l'Américain qui se plia avec un

hoquet et vomit.

Ignacio marcha vers Malko et s'accroupit en face de lui. Comme son athlétique compagnon, il était vêtu de jeans et d'un t-shirt, un pistolet dans la ceinture, des baskets aux pieds.

— Diga me ! fit-il. J'ai un travail à faire. Je ne sais pas où. Je compte sur toi pour me le dire. Entiende ?

Il s'exprimait d'une voix calme et neutre. Malko réalisa que c'est lui qui avait tendu le piège, après avoir identifié Malko d'une façon quelconque.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit-il.

Le jeune terroriste eut un hochement de tête. Sans insister, il se tourna vers son compagnon.

Aussitôt, l'inconnu bâti comme un docker ouvrit une valise et en sortit une tronçonneuse à main ! Maité alla tourner la radio, la mettant à fond. Le compagnon d'Ignacio tira sur la ficelle faisant démarrer la tronçonneuse, une fois, deux fois, trois fois.

Le moteur ronfla enfin, avec une petite fumée bleue, et la scie commença à tourner à toute vitesse. Le « docker » s'approcha alors de Chris Jones, l'engin à quelques centimètres de son épaule. Ignacio se pencha vers Malko et cria pour dominer le vacarme.

— Nous n'avons pas le temps ! Tu me dis où est Gregor Kirsanov ou ton copain va se retrouver en plusieurs morceaux ! Ensuite ce sera ton tour !

Chris Jones était livide, ses yeux gris fixés sur la scie qui allait le déchiqueter. Avec un engin pareil, l'autre allait lui sectionner un bras en quelques secondes et il se viderait de son sang.

Malko ne lut aucune émotion dans le regard du jeune terroriste. Il les tuerait tous les deux. Ignacio leva lentement le bras et la scie se rapprocha encore, griffant la chair du cou. Chris essaya de se tourner, jurant comme un damné.

— Arrêtez ! cria Malko.

Aucun défecteur ne valait la peau de Chris Jones.

— Si ? fit Ignacio.

— 22 Vereda de Los Alamos, dit-il. À la Moraleja.

Le jeune terroriste sonda longuement le regard de ses yeux dorés. Ce qu'il y lut dut le rassurer car il fit signe à son compagnon d'arrêter son engin. Dès que Maité eut coupé la radio le silence retomba. Les deux hommes échangèrent rapidement quelques mots en basque. Malko adressa une prière muette au ciel.

Que faisait Milton ?

Déjà, Maité et Ignacio ramassaient leurs armes. Le terroriste détacha les jambes de Malko et le poussa dans la cuisine. Maité les suivit et referma la porte derrière eux.

Le « docker » tira son « 45 » de sous son t-shirt. Lui aussi était

parfaitement calme. Chris croisa son regard et sut que l'autre allait le tuer. Comme on abat un animal. Parce qu'il représentait un danger. Ce n'était même pas la peine d'essayer de discuter.

* *

*

Milton Brabeck, d'un coup de crosse de « 357 », brisa la glace de la porte d'entrée de l'immeuble de Maité, passa la main dans l'entrebâillement, ouvrit la porte, puis fonça vers l'ascenseur. Son cœur cognait dans sa poitrine. Chris aurait dû venir à sa rencontre ! Lorsque la cabine s'arrêta au sixième, il en jaillit et n'hésita pas une seconde. D'un coup de pied puissant, il arracha pratiquement la porte de l'appartement de Maité de ses gonds.

Le battant s'ouvrit à toute volée. Il vit un corps étendu, un géant penché sur lui, une arme à la main. Leurs regards se croisèrent et ils tirèrent pratiquement en même temps. Le projectile du « 357 » Magnum atteignit le terroriste en plein front et il fut rejeté contre le mur, la tête éclatée. La balle destinée à tuer Chris s'enfonça dans le plancher à quelques millimètres de sa tête. La distance qui sépare la vie de la mort.

— Vite ! cria Chris. Ils vont tenter quelque chose contre Kirsanov, et ils ont emmené le prince !

Milton était déjà en train de le détacher. Ils se ruèrent dans l'escalier. Lorsqu'ils jaillirent dans la rue, ce fut pour voir la Seat grise sortir du garage, conduite par Ignacio, Maité à côté de lui. Pas de Malko.

— Ils ont dû le mettre dans le coffre ! s'exclama Milton.

Ils montèrent en voltige dans l'Escort.

Chris Jones, encore choqué, tamponnait son cou. Il eut un rire nerveux.

— Cet enculé, fit-il, il allait me découper comme une saucisse...

Ils rejoignirent la Castellana. Devant eux, la voiture grise remontait vers le nord, se faufilant dans la circulation intense.

Ensuite, ils contournèrent la cité sportive, bifurquant vers l'ouest. Soudain, la voiture grise s'arrêta devant une porte cochère et klaxonna. On lui ouvrit aussitôt. Milton continua un peu et stoppa en face d'une cabine téléphonique. Miracle, elle marchait ! Il allait pouvoir appeler à l'aide.

— Le prince est prisonnier des types de l'ETA, annonça-t-il quelques instants plus tard à James Barry. Nous sommes derrière eux.

S'ils avaient enlevé Malko, c'était pour qu'ils les mène directement chez Gregor Kirsanov.

CHAPITRE XVII

James Barry conserva son calme inaltérable. De sa cabine-sauna, Milton pouvait l'imaginer, tiré à quatre épingles dans son bureau climatisé, avec sa peau de vieux bébé un peu trop lisse.

— Bloquez les sorties, si vous pouvez, et ne bougez pas, ordonna-t-il. J'appelle les Espagnols. C'est à eux d'intervenir. Où êtes-vous ?

— Au croisement de Delgado et de Monforte.

— Très bien, j'arrive.

Milton regagna en courant la voiture où l'attendait Chris. Les deux hommes examinèrent la propriété. Elle occupait la forme d'un trapèze dont la base était appuyée à un espace vert, le Parque de la Ventilla. La porte cochère par laquelle était entrée la Seat de Maité se prolongeait des deux côtés par un haut mur de pierre qui l'encerclait complètement. Ils entreprirent d'en faire le tour et trouvèrent juste avant l'angle du parc un poteau en ciment collé au mur. Chris Jones, dont la chemise s'imbibait de sang, l'escalada aussitôt, découvrant l'intérieur. Il aperçut un énorme entrepôt, en face duquel était garée la Seat grise de Maité, coffre ouvert. Milton lui jeta son « 357 » Magnum, conservant un « 38 » spécial et une Uzi dans l'Escort.

Pendant que Jones observait la scène, un camion de bouteilles de Butagaz sortit en marche arrière d'un garage. Plusieurs hommes apparurent. Deux d'entre eux montèrent sur le camion, traînant ce qui semblait être des fils électriques, qu'ils fixèrent à différentes parties du camion.

Chris Jones sentit le sang se retirer de son visage : les terroristes étaient en train de piéger le camion : les bouteilles de gaz combinées aux explosifs qu'ils transportaient allaient en faire une bombe roulante capable de faire sauter un immeuble.

— Ils vont le faire sauter, Kirsanov ! cria-t-il à Milton Brabeck.

Il aperçut deux hommes en train de sortir du coffre le corps inanimé de Malko, et entreprendre de le transporter vers le camion.

Chris Jones se retourna vers Milton :

— Motherfuckers ! Je vais essayer de récupérer le prince ! Une fois sur le camion de gaz, on ne pourrait plus le sauver.

Il appuya sur le mur le canon de 6 pouces du « 357 » Magnum et visa un des hommes qui transportaient Malko.

La détonation fit un bruit d'enfer.

Un des deux porteurs trébucha, lâchant Malko, qui échappa des mains du second. Celui-ci, stupéfait, regarda autour de lui, aperçut la tête de Chris dépassant de la crête du mur, et partit en courant vers le hangar.

Au bruit du coup de feu, les autres terroristes s'étaient figés. Chris Jones n'hésita pas. Enjambant le mur, il se laissa tomber à l'intérieur. Au même moment une rafale d'arme automatique fit jaillir des éclats de ciment au-dessus de sa tête. Il entendit des appels et des ordres en espagnol et réussit à s'abriter derrière un empilement de fûts vides. Une nouvelle rafale en troua certains comme des écumoières.

Les terroristes couraient dans toutes les directions. Ils étaient plus d'une douzaine. Celui touché par Chris se tordait par terre avec des cris aigus, insoutenables. Agacé par la blessure de son cou, Chris l'ajusta et lui logea une balle en pleine tête, ce qui mit fin à sa vie et aux cris.

Il se retourna : Milton Brabeck ne l'avait pas suivi. Probablement voulait-il prendre leurs adversaires à revers ou guider la police espagnole. Néanmoins, il courut jusqu'à Malko. Seuls deux coups de feu le saluèrent.

Agrippant Malko de la main gauche, il le tira à l'abri derrière un tas de planches. Puis, il trancha ses liens.

— Vous êtes OK ?

— Si on veut, dit Malko, encore groggy du coup de matraque.

Il avait une énorme ecchymose sur la tempe.

La fusillade avait cessé et on ne semblait plus s'occuper d'eux. Chris Jones chercha le walkie-talkie : disparu dans son saut. Il était coupé de Milton ! Il tendit l'oreille : aucun bruit de sirène.

— Vous avez une arme ? demanda Malko.

Chris lui tendit le « Deux Pouces » accroché à sa cheville qui avait échappé à la fouille sommaire des terroristes. Un bruit de moteur leur fit tourner la tête. Le camion de bouteilles de gaz démarrait. Ignacio Aracama au volant, un autre terroriste à côté de lui, il contourna l'entrepôt et disparut.

— Ils vont sûrement chez Kirsanov ! dit Malko. Il faut les arrêter.

Mais des coups de feu éclatèrent dès qu'ils essayèrent de quitter leur abri. Tous leurs adversaires n'étaient pas partis. Enfin, ils entendirent la sirène aiguë d'une voiture de police ! Les terroristes l'avaient entendue aussi. Aussitôt, trois hommes accompagnés de Maité se précipitèrent dans la Seat grise. Malko courut le long de l'entrepôt pour leur couper la route, couvert par Chris. Une balle couina méchamment non loin de lui. Il déboucha à une vingtaine de mètres devant la voiture grise. Maité était déjà au volant. La jeune Basque poussa un cri de rage, jaillit dehors et plongea la main dans son grand sac blanc. Elle la ressortit, tenant une grenade.

— Maité ! cria Malko. Pas ça !

La jeune Basque lança une injure, arracha la goupille et leva le bras. Malko s'était abrité à l'angle de l'entrepôt. La grenade truquée par Milton explosa instantanément en une boule de feu qui engloutit

la voiture et la jeune fille. Quand la fumée se dissipa, Malko aperçut une forme recroquevillée sur le sol. Les beaux cheveux roux brûlaient. Toutes les glaces de la Seat grise s'étaient désintégrées et ses occupants, criblés d'éclats, étaient hors de combat. Malko se précipita vers Maité.

Ses mains avaient été arrachées. Le sang s'échappait de plusieurs blessures à gros bouillons, son visage n'était plus qu'un magma sanglant. Tandis qu'il la regardait, elle cessa de bouger.

Un fracas métallique lui fit tourner la tête. Le portail venait de s'ouvrir sous la poussée d'une voiture de police. Milton Brabeck courait à côté, mêlé à des policiers espagnols qui se déployèrent aussitôt, fouillant toute la propriété. James Barry apparut à son tour, avec son adjoint Bob.

— Ils viennent de partir avec un camion d'explosifs, annonça Malko. Pour commettre un attentat contre Kirsanov.

L'Américain le regarda, ébahi.

— Mais ils ne savent pas où il est ! Le général Diaz m'a juré que tout le monde ignorait l'adresse de notre planque.

— C'est moi qui la leur ai donné ! dit Malko.

Devant l'expression de l'Américain, il préféra lui dire tout de suite ce qui s'était passé.

* *

*

Gregor Kirsanov était en plein débriefing avec les deux analystes de la CIA lorsque le téléphone sonna. Isabel, qui avait enfin obtenu l'autorisation de le rejoindre pour l'après-midi, se dorait au soleil au bord de la piscine en attendant de fournir sa prestation quotidienne. C'est la condition que Kirsanov avait mise à la continuation de son débriefing.

Un des Marines de l'ambassade décrocha et changea de couleur.

— Sir ! cria-t-il, M. Barry veut vous parler tout de suite !

Kirsanov prit l'appareil.

— Gregor, annonça James Barry, nous avons des raisons de craindre un attentat contre vous !

— Comment ? Ici ?

— Un camion avec des explosifs. Interrompez le débriefing immédiatement et descendez à la cave.

— À la cave ? répéta le Russe. Mais...

— Ne discutez pas, fit sèchement le chef de poste de la CIA. Passez-moi la Sécurité.

Kirsanov fonça à la piscine et arracha Isabel del Rio à son bronzage.

— Viens, nous allons à la cave.

— À la cave ! Mais tu ne crois pas que...

Elle aimait bien le confort...

— Il paraît qu'on va nous attaquer, expliqua le Soviétique.

Isabel s'étira sans se presser.

— Avec tous les gens qui sont là ! Ça m'étonnerait !

En plus des Marines, il y avait une demi-douzaine de policiers espagnols à l'extérieur, armés jusqu'aux dents.

— Je crois que ce n'est pas une plaisanterie, fit le Soviétique d'une voix blanche.

* *

*

La Lincoln noire conduite par James Barry filait à toute vitesse derrière une voiture bleue et blanche de la police madrilène, qui toutes sirènes hurlantes, leur frayait un chemin dans le trafic dense de la N 1.

Malko pensa avec un serrement de cœur à la pulpeuse Maité. Sans leur intervention dans le garage, c'est lui qui aurait été déchiqueté par la grenade.

À l'arrière, Chris Jones et Milton Brabeck ne disaient pas un mot.

La voiture de police vira dans le chemin menant à la Moraleja. La route était tellement sinueuse qu'ils durent ralentir, soulevant des nuages de poussière jaunâtre, tandis que les gens se précipitaient dehors, alertés par les ululements de la sirène.

Ils traversèrent ainsi la partie la plus ancienne du lotissement avant de s'engager ensuite dans le chemin rectiligne menant aux villas plus élégantes, El Camino Viejo.

À la sortie d'un virage, Malko sentit sa gorge se nouer. Le camion chargé de bouteilles de gaz roulait à une centaine de mètres devant eux.

— Good Lord ! murmura James Barry.

La voiture de police le rattrapa et tenta de le doubler, mais le chemin était trop étroit. Malko savait comment les deux terroristes allaient procéder. Leur plan n'était sûrement pas de se suicider. Les Basques n'étaient pas des Hezbollah. Ils allaient probablement lancer le camion sur leur objectif et sauter aussitôt.

Maintenant le camion, la voiture de police et la Lincoln se suivaient à la queue leu leu, défilant à toute vitesse entre les villas paisibles. Des enfants jouaient partout et Malko en fut malade. Personne ne pouvait se douter du danger représenté par cet innocent camion de butane.

Soudain, le camion freina brutalement.

Surpris, le conducteur de la voiture de police s'engouffra

littéralement sous le lourd véhicule, arrachant son capot, broyant son radiateur ! Le camion se dégagea et repartit. Doublant la voiture de police devenue inutilisable, la Lincoln noire se retrouva dans la roue du camion avec pour horizon des dizaines de bouteilles de gaz. Il valait mieux ne pas penser à ce qui pouvait arriver...

Courageux, James Barry ne ralentit pas.

Le camion tourna dans l'Avenida Verida de Los Alamos, le chemin rectiligne conduisant à la villa de Gregor Kirsanov, confirmant les craintes de Malko. Celui-ci, ainsi que Chris et Milton, baissèrent les glaces et commencèrent à tirer dans les pneus du camion.

Sans résultat.

— Bon sang ! Ils y vont ! marmonna James Barry.

L'Américain se déporta sur la gauche pour tenter de doubler et Malko aperçut alors au loin plusieurs policiers espagnols, sûrement alertés par radio, en travers du chemin, pistolets mitrailleurs au poing. Puis, gêné par l'étroitesse de la route, James Barry revint sur la droite.

Le camion ne se trouvait plus qu'à une centaine de mètres de la villa.

Malko vit soudain une silhouette émerger de la cabine du camion. Le complice d'Ignacio Aracama, un grand sac accroché à l'épaule. D'une main, il se retenait au camion. Dans l'autre, il brandissait une grenade. S'apprêtant visiblement à la jeter sur les policiers, lorsqu'il parviendrait à leur hauteur.

Malko sentit son estomac se transformer en plomb. Il n'avait pas eu le temps de parler à James Barry du trucage des grenades. Il vit sur leur gauche un chemin qui descendait, en contrebas de la route.

— Tournez ! cria-t-il à l'Américain. Tournez vite.

Comme James Barry ne réagissait pas, Malko saisit le volant et le tourna de toutes ses forces. La Lincoln plongea dans le petit chemin, zigzaguant sur vingt mètres jusqu'à ce qu'elle s'échoue au bord du fossé.

L'Américain était violet de rage.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Malko n'eut pas besoin de répondre. La première explosion suivie d'une déflagration assourdissante furent si proches qu'elles se confondirent. Bien que le chemin soit très en dessous du niveau de la route, la Lincoln fut emportée sur plusieurs mètres comme un fétu de paille. Sous l'effet de l'onde de choc, sa lunette arrière vola en éclats, couvrant les quatre hommes de morceaux de Sécurité.

— Mais qu'est-ce qui est arrivé ? balbutia Barry. Ils ont réussi ?

— Je ne crois pas, dit Malko.

Ils émergèrent de la Lincoln et reçurent en plein visage une vague d'air brûlant. Un énorme incendie faisait rage sur le chemin principal.

Une colonne de flammes et de fumée montait d'un tas de ferrailles

noircies, ce qui restait du camion. Celui-ci s'était désintégré, à une quarantaine de mètres de la villa. Les maisons bordant le chemin à cet endroit brûlaient comme des allumettes, ainsi que les arbres, l'herbe, le goudron de la route, même. Les policiers de la voiture accidentée les rejoignirent, hagards, dépassés. Leur accrochage leur avait sauvé la vie. Accompagnés de Malko et de James Barry, ils firent un détour pour franchir l'incendie. De l'autre côté, trois corps brûlaient à même la route, non loin d'un plus petit brûlot : une voiture du CESID. La seconde, stationnée plus loin, avait été épargnée par l'explosion.

Malko, James Barry et les deux gorilles se précipitèrent vers la villa de Kirsanov, traversant le jardin.

Une partie du toit avait été arrachée et il n'y avait plus une seule vitre intacte.

Une rafale claqua au-dessus de leur tête et un Marine, M. 16 au poing, les mit en joue, de derrière un arbre, hurlant :

— Freeze or get shot(32) !

James Barry s'identifia et ils gagnèrent la piscine, au pourtour rempli de débris de verre. Un spectacle de bombardement. Dans le lointain, le hurlement strident d'une ambulance se mit à grandir, suivi d'un autre, puis d'un troisième.

— Où est Kirsanov ? demanda James Barry au sergent des Marines.

— Dans la cave, Sir, selon vos ordres.

Ils se heurtèrent au Soviétique, Isabel del Rio accrochée à son bras, totalement hystérique. Kirsanov devint blanc comme un linge en découvrant le spectacle de désolation et la colonne de flammes qui montait du chemin.

— Boljemoi ! Nam veziott(33), murmura-t-il.

Isabel del Rio se précipita vers Malko.

— Emmène-moi ! supplia-t-elle. Je n'en peux plus ! Vous êtes tous fous. Je ne veux pas mourir.

— Personne ne va mourir, dit Malko.

Gregor Kirsanov le fixait d'un œil noir et il repoussa gentiment la jeune femme. Les pompiers, la police, commençaient à arriver. Une ambulance fila le long du chemin avec un ululement lugubre. La fumée retombait sur le jardin en étamine noire.

Malko se sentait bizarre. Une fois de plus, ils avaient échappé de justesse aux plans de leurs adversaires. Mais les Soviétiques finiraient par arriver à leurs fins.

* *

*

Malko alla rejoindre Gregor Kirsanov et le prit à part.

— Gregor Ivanovitch, dit-il, si nous ne faisons pas quelque chose,

vos anciens amis vont gagner.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Identifier Don Quichotte. C'est notre seul moyen de faire pression sur les Espagnols...

— Mais...

— Vous avez l'adresse de votre contact ?

— Bien sûr.

— Allons le voir. Maintenant. On va dire aux Espagnols que je vous accompagne au Ritz. Ils sont trop perturbés pour nous retenir.

— Mais que voulez-vous tenter avec lui ?

— Lui faire très peur, dit Malko. C'est la seule arme dont nous disposons. De toute façon, nous n'avons rien à perdre.

CHAPITRE XVIII

La plaque de cuivre sur la porte annonçait « Francisco Parral », sans autre mention. Malko se retourna vers Gregor Kirsanov.

— Il vit seul ?

— Je crois.

Il appuya sur la sonnette. Ils avaient grimpé à pied les trois étages du vieil immeuble de la Calle Atocha, non loin de la Plaza Mayor. Comme Malko l'avait prévu, ils avaient pu s'éclipser sans problème de la villa détruite de la Moraleja, empruntant la Lincoln de James Barry.

La porte s'ouvrit sur un homme au visage avenant et jouisseur, la chemise ouverte sur une panse rebondie, des savates aux pieds. Ses prunelles s'agrandirent en voyant Kirsanov et derrière lui, trois inconnus.

Immédiatement, il tenta de refermer la porte, mais l'imposant mocassin de Chris Jones était déjà glissé dans l'entrebâillement. L'Américain lui adressa un sourire pas vraiment rassurant.

— You, Francisco Parral ?

C'eût été tentant de dire non, mais il y avait Gregor Kirsanov derrière.

— Oui, que voulez-vous ? balbutia le journaliste.

— Bavarder, fit sobrement Chris Jones, le repoussant à l'intérieur.

Ils aboutirent tous dans un living encombré et sombre, plein d'un fouillis de vieux meubles, de piles de livres, de bouteilles. Milton Brabeck, entré le dernier, mit la chaîne de sécurité, attrapa une chaise et s'y assit à l'envers, les coudes sur le dossier. Sa veste s'ouvrit, révélant la crosse énorme d'une arme qui ne devait pas l'être moins.

Le regard de Francisco Parral sautait alternativement sur les quatre visiteurs, totalement affolé. Par la fenêtre ouverte, on entendait le glapisement d'une radio. C'est Malko qui rompit le silence, d'une voix calme et incisive :

— Señor Parral, vous êtes dans une situation difficile.

Le journaliste tenta de se reprendre.

— Moi ? Mais pourquoi ? Je...

Le sourire froid de Malko le stoppa aussitôt.

— Vous connaissez Gregor Kirsanov ici présent, n'est-ce pas ? Vous savez qui il est ? Ce qu'il fait et ce qui est arrivé ? J'appartiens aux Services de renseignements américains et il s'est confié à nous. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Euh, non, prétendit Francisco Parral d'une voix étranglée.

— Eh bien, continua impitoyablement Malko, il nous a établi la liste de tous ses agents espagnols trahissant au profit de l'Union

Soviétique. Avec preuves à l'appui. Señor Parral, vous êtes en tête de cette liste.

Le silence qui suivit se prolongea longtemps. De petites perles de transpiration étaient apparues au-dessus de la lèvre supérieure de Francisco Parral. Il déglutit plusieurs fois, son regard chavira et il demanda :

— Vous êtes venu m'arrêter ?

— Cela dépend de vous, dit Malko.

— Comment ?

— Je veux savoir qui est Don Quichotte.

Le sang se retira du visage du journaliste qui adressa un regard chargé de haine à Gregor Kirsanov.

— C'est pas possible ! murmura-t-il. Je ne peux pas, c'est mon ami...

— Nous avons le choix, coupa Malko. En sortant d'ici, nous allons chez les Espagnols et ce soir vous couchez à Carabanchel(34). Ou bien, vous acceptez de collaborer avec nous. C'est-à-dire de faire ce que Gregor Kirsanov vous avait déjà demandé, lors de votre dernière entrevue. Dans ce cas, je vous donne ma parole que nous interviendrons auprès des autorités espagnoles pour que vous n'ayez pas trop de problèmes... Voilà, vous avez cinq minutes pour vous décider.

Dans l'appartement voisin, la radio vomissait une sémillante séguedille, presque du flamenco.

— Je veux bien essayer de vous aider, bredouilla le journaliste avant même qu'une minute se soit écoulée.

Malko lui jeta un regard indifférent.

— Téléphonez-lui immédiatement. Prenez rendez-vous.

Francisco Parral essuya la sueur qui perlait sur son visage, se leva comme un robot et prit le téléphone. La voix de Gregor Kirsanov se fit entendre pour la première fois.

— Cette synthèse sur la réorganisation du CESID, lui rappela-t-il. C'est une bonne raison de le rencontrer.

Francisco Parral était déjà en train de composer un numéro. On aurait entendu voler une toute petite mouche. Quelqu'un décrocha, de l'autre côté.

— Juan ?

Il avait collé le récepteur à son oreille et on n'entendait pas son interlocuteur.

— C'est moi. Il faudrait qu'on se voie.

Petit silence. À la crispation de son visage, Malko sentit qu'il y avait un problème. Aussitôt, il insista :

— Si, si, c'est urgent. Tu me l'avais promis... Demain... Avant le déjeuner. Au même endroit que d'habitude... Hasta luego.

Il raccrocha et sa mâchoire parut s'affaïsser.

— Demain à trois heures dans la grande rotonde de l'hôtel Palace, dit-il d'une voix blanche.

Ironie du sort : là où Gregor Kirsanov avait failli être tué.

* *

*

Pour la première fois, James Barry manifesta de la chaleur, essayant d'imprimer à ses traits désespérément lisses un peu d'humanité.

— Je vous félicite, dit-il à Malko. Superbe travail de retournement.

Malko s'était réveillé vers onze heures, délivré de son angoisse habituelle. Son ecchymose lui déformait le visage, lui donnant d'épouvantables névralgies, mais il se sentait plus léger. À tout hasard, il avait placé une surveillance discrète autour de Francisco Parral, mais il savait que l'Espagnol était piégé. Comme il n'avait visiblement pas l'estomac de se suicider, il allait réagir comme tous les agents retournés : servir ses nouveaux maîtres.

— Attendez que nous ayons Don Quichotte en face de nous, avertit Malko, pour sabler le Champagne. L'affaire Kirsanov nous a déjà réservé trop de déceptions.

James Barry balaya l'objection d'un geste de la main, puis sortit une enveloppe de sa poche.

— Je vous fais confiance. Tenez voici un ordre de virement irréversible au nom de Gregor Kirsanov sur une banque de Caïman Island. Vous le lui donnerez de ma part. J'ai pris rendez-vous pour demain avec notre ami le général Diaz, sans lui dire pourquoi je voulais le voir... Il aura une bonne surprise.

Malko empocha l'enveloppe. Ça se terminait comme un conte de fées... Bien que le mari d'Isabel soit toujours à Madrid, veillant sur son épouse... Mais dans quatre heures, on saurait qui était Don Quichotte.

* *

*

Les canapés de la grande rotonde de l'hôtel Palace étaient presque tous vides. Gregor Kirsanov et Malko, protégés par un important dispositif super discret avaient pris place dans la petite rotonde près du magasin de cuir Loewe. Kirsanov, des lunettes noires sur le nez, lisait un journal qui dissimulait son visage.

— C'est un endroit très fréquenté, remarqua Malko. Ce n'est pas risqué pour eux ?

— Non, fit Kirsanov. Ils sont tous deux espagnols. Ils n'ont pas à se

cacher... Tenez le voilà.

Francisco Parral gravissait les marches menant à la grande rotonde. Il avait un gros attaché-case à la main et ne semblait pas dans son assiette. Il ne prêta aucune attention à Bob, l'adjoint de James Barry, installé dans un des canapés, bardé d'appareils photos comme la plupart des touristes de l'hôtel.

Pendant la planque du matin, il avait eu tout le temps de repérer Francisco Parral.

Celui-ci gagna un des canapés au fond à droite.

Un quart d'heure plus tard, à trois heures pile, un gros homme aux yeux protubérants, au visage empâté d'empereur romain, fit son apparition, suant et soufflant, cravaté malgré la chaleur et se dirigea droit vers le canapé où se trouvait Francisco Parral. Il se laissa tomber près de lui. C'était Don Quichotte, la source mystérieuse des fuites au plus haut niveau !

Gregor Kirsanov semblait transformé en statue de sel. Il marmonna quelques mots en russe et se pencha vers Malko.

— C'est incroyable. Je crois que c'est Juan Braganza, un des conseillers de Felipe Gonzales...

— Vous le connaissez ?

— Pas personnellement, mais je l'ai croisé. C'est lui qui chapeaute toutes les affaires de Sécurité. Il reçoit toutes les synthèses du CESID, de la Guardia et du Cuerpo Superior de Policia.

— Eh bien, les Espagnols vont être contents ! dit Malko.

Juan Braganza était en train de donner des papiers à Francisco Parral, tout en bavardant. Bob, l'agent de la CIA, sous prétexte de photographier les tapisseries, les mitraillait consciencieusement.

— Vous savez des choses sur lui ?

— Vieille famille conservatrice d'Andalousie, fit le Russe. Il a toujours appartenu à la droite espagnole, peut-être même à la Phalange.

Francisco Parral venait de se lever. Les deux hommes se dirent au revoir et Juan Braganza, rassis, commanda un scotch.

— Allez récupérer ces documents, demanda Malko, et ramenez-les moi.

Kirsanov se leva, aussitôt encadré par Chris et Milton qui attendaient dans le lobby. Il avait été convenu que Kirsanov rencontrerait Parral dans un bureau voisin d'Iberia. Malko observait Juan Braganza plongé dans la lecture d'un magazine. Les mentons dégringolant sur sa cravate, le ventre en avant, un gros cigare à la main, il gobait des petits gâteaux secs comme un lézard avale des mouches.

L'image même de la respectabilité bourgeoise.

Gregor Kirsanov réapparut dix minutes plus tard et tendit une

enveloppe à Malko. Celui-ci l'ouvrit et en parcourut le contenu : une étude assez ardue et très détaillée sur la réorganisation complète des Services de Renseignements espagnols, avec les anciens et les nouveaux organigrammes, les propositions de promotion et de mise à l'écart de certains officiers, les objectifs du nouvel organisme... Le tout étant couvert par le nom de code « Opération Phénix ».

De la dynamite.

Malko referma le dossier et se tourna vers Gregor Kirsanov. Celui-ci avait déjà eu sa lettre de crédit irréversible...

— Merci, dit Malko. Vous pouvez retourner au Ritz.

Dès que le Soviétique se fut éloigné, Malko se dirigea vers Juan Braganza. Ce dernier lui adressa d'abord un sourire machinal puis arbora une expression surprise lorsque Malko prit place à côté de lui.

— Señor Braganza ?

— Si.

Le sourire réapparut. Où pouvait-il avoir rencontré cet étranger aux yeux dorés ?

— Señor Braganza, dit Malko, je m'appelle Malko Linge et je travaille avec les services de Sécurité américains.

Le gros homme fronça les sourcils.

— En quoi cela me concerne-t-il, Señor Linge ?

Malko attendit que le garçon se soit éloigné.

— Vous venez de communiquer des documents ultrasecrets à un agent soviétique, dit-il calmement. Vous avez été photographié pendant l'échange et ces documents sont maintenant en notre possession.

Juan Braganza ouvrit et referma la bouche comme un poisson. Il semblait au bord de l'apoplexie. Nerveusement, il défit le premier bouton de sa chemise, écarta sa cravate.

— Je ne comprends pas... je... vous...

Malko se pencha vers lui.

— Votre carrière politique est terminée, dit-il. Si vous coopérez, nous pourrions peut-être vous aider pour le reste.

— Vous mentez, ce n'est pas possible ! dit-il.

Malko lui mit sous le nez les documents qu'il venait de remettre à Francisco Parral.

— Et ceci ?

Cette fois, le gros homme se décomposa. Au bout d'un moment, il balbutia :

— Mais Francisco ne travaille pas pour les Russes ! Je le connais depuis vingt ans. C'est ridicule...

— Si, dit Malko.

Le gros homme demeura muet, respirant lourdement.

— Écoutez, je vais tout vous dire, fit-il d'une voix mal assurée. Mais

c'est épouvantable...

— Je vous écoute, dit Malko.

— C'est vrai, j'ai communiqué des informations confidentielles à mon ami Francisco, mais jamais je n'ai soupçonné une seconde que ce soit pour les Soviétiques. Sinon, je ne l'aurais jamais fait.

— Pour qui pensiez-vous travailler, dans ce cas ?

— Mais pour les Américains ! C'est ce qu'il m'avait toujours juré !

Malko plongea ses yeux dorés dans les siens : ils ne se dérobèrent pas. Il disait la vérité. Francisco Parral était vraiment une parfaite ordure.

— Votre ami vous a complètement abusé, dit Malko. Tout ce que vous lui donniez allait directement chez les Soviétiques.

— C'est terrible ! balbutia le gros homme. Ma femme...

— C'est pour elle que vous aviez besoin d'argent ? demanda abruptement Malko.

L'Espagnol baissa la tête.

— Oui, dit-il dans un souffle. Ma famille a toujours eu beaucoup de biens. Mais je n'ai pas été très heureux en affaires. J'ai fait une faillite. Ma femme était habituée à un train de vie important. En politique, on ne peut pas faire fortune.

— Et votre vieil ami Francisco vous a offert de monnayer quelques-uns de vos secrets ?

Juan Braganza ne répondit même pas. Il s'essuya le front et rafla le dernier petit gâteau sec. Pathétique.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

Malko avait pitié de lui.

— Transmettre nos informations au gouvernement espagnol, dit-il. Je pense qu'il voudra éviter le scandale. Mais vous serez évidemment obligé de démissionner.

— Je peux m'en aller maintenant ? demanda humblement Juan Braganza.

— Si vous le souhaitez, dit Malko.

Le gros homme, blanc comme un mort, s'éloigna d'un pas mal assuré. D'une certaine façon, sa vie venait de se terminer dans ce hall rococo. Malko partit à son tour. La dernière ligne droite était en vue. Il avait hâte de boucler l'affaire Kirsanov et de retourner en Autriche.

* *

*

Juan Braganza gagna d'un pas d'automate sa Mercedes 300 et s'y laissa tomber. L'air climatisé à fond, il remonta le Paseo de la Castellana. Une douleur tenace lui serrait la poitrine, mais il n'avait même pas le courage de prendre une pilule de trinitrine. Il avait

encore vingt kilomètres à parcourir pour regagner sa villa, hors de Madrid. Sa femme devait s'impatience : ils avaient un déjeuner important chez lui.

Il réalisa qu'il avait oublié de prendre une robe pour elle chez son couturier. Elle allait être furieuse. Et puis, ensuite, il y aurait l'explication inéluctable. Il essaya de deviner comment elle réagirait quand elle apprendrait que tout s'écroulait.

Sans même s'en rendre compte, il avait atteint la N 1. Il dut accélérer, harcelé par les klaxons derrière lui et se retrouva filant à 140. À cet endroit, les voies n'étaient pas séparées par une bande centrale.

Il fut pris d'un brutal vertige et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il vit venir vers lui l'énorme mufle d'acier d'un camion roulant en sens inverse. Il lui suffisait d'un coup de volant pour redresser la Mercedes. Il ne le donna pas et continua tout droit.

* *

*

Il faisait encore un peu plus chaud que d'habitude. Le temps de traverser la cour de l'ambassade américaine, Gregor Kirsanov fut en sueur. On le mena au bureau de James Barry qui l'accueillit chaleureusement.

— Je crois que nos ennuis sont terminés, annonça-t-il. J'ai rendez-vous tout à l'heure avec le ministre des Affaires Étrangères qui me remettra votre autorisation de sortie du pays.

Gregor Kirsanov eut un pâle sourire :

— Merci. Je vous ai dit que j'emmenais Isabel del Rio...

— Mon cher Gregor, fit l'Américain, vous emmenez qui vous voulez. Simplement, souvenez-vous que vous serez retenu à la « Ferme » quelques mois pour votre débriefing. Ensuite, nous vous aiderons à repartir dans la vie sous un autre nom. Pour votre propre sécurité. Sachez toutefois qu'à travers cette femme, les Soviétiques pourront toujours remonter jusqu'à vous...

— Je sais, dit le Soviétique, mais je prends le risque.

— Up to you (35), conclut James Barry. Il y a encore une formalité. J'ai préparé un dossier complet pour les Espagnols sur les agents que vous traitiez. C'est notre monnaie d'échange. Basé, bien sûr, sur vos révélations. À propos, Juan Braganza s'est tué hier sur la N1. Je pense qu'il s'est suicidé.

— C'est ennuyeux ? demanda anxieusement le Soviétique.

— Non. Nous avons les documents avec ses empreintes, le nom de son contact, les photos de leur rencontre et votre témoignage. Cela suffit amplement. Tenez, lisez le tout.

Gregor Kirsanov prit l'épais document. Soudain, il leva la tête, effaré.

— Nieponiemaï(36) ! Mais certains noms que vous avez placés là, au milieu de mes agents, je ne les ai jamais « traités ». Le membre du Comité Central du parti socialiste, le rédacteur en chef adjoint de El Pais, l'ancien ministre du Travail, l'éditorialiste de Hola ! Cet industriel de Barcelone, le professeur du Centre Universitaire de Madrid, le journaliste spécialiste de l'Europe de l'Est ! Je les connais à peine.

James Barry avait pris une expression lointaine, presque indifférente.

— Leurs noms étaient dans votre carnet, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais...

— S'ils sont innocents, ils le prouveront facilement.

— Mais pourquoi faites-vous cela ? protesta Kirsanov. C'est horrible, vous allez briser leur vie. Je refuse de signer ce document, c'est une infamie.

James Barry le regarda froidement.

— Si vous refusez de signer, je révélerai à Mme del Rio que vous avez étranglé Larissa Petrov. Je doute qu'elle consente ensuite à vous suivre.

Gregor Kirsanov sentit les veines de son cou se gonfler. Ils se valaient tous ! pensa-t-il amèrement. Il avait l'impression d'avoir en face de lui Anatoli Petrov.

Devant son expression, James Barry rapprocha la main d'un tiroir ouvert où se trouvait un « 45 », une balle dans le canon.

— Alors ? demanda-t-il.

Une lueur meurtrière passa dans les yeux verts de Gregor Kirsanov. La main de l'Américain se posa sur le quadrillage de la crosse du pistolet.

Ce qu'il fallait à James Barry, c'était une grosse affaire pour dresser les Espagnols contre les Soviétiques avant le référendum sur l'OTAN.

Gregor Kirsanov déploya lentement ses cent quatre-vingt-dix centimètres et les doigts de l'Américain se refermèrent autour de la crosse du « 45 ». Ses yeux bleus affrontèrent le regard du Russe avec une froideur métallique. Allait-il signer ou tenter de le tuer ? Avec les Slaves, tout était possible.

CHAPITRE XIX

Le regard de Gregor Kirsanov se posa sur la main de James Barry et il eut un sourire méprisant :

— Je ne vous donnerai pas ce plaisir.

Il prit un stylo et commença à signer chaque page de sa « déposition ». L'Américain l'observait, sans lâcher la crosse de son arme. Enfin soulagé. Il réglait tous les comptes d'un coup. Quand il eut fini, Kirsanov jeta les papiers sur le bureau.

— Une dernière chose, précisa James Barry. Ceci est rigoureusement hermétique entre vous et moi.

— Bien sûr, fit le Russe. Maintenant, je désire aller retrouver Isabel del Rio. Au Ritz.

— On va vous y conduire.

Depuis l'attentat de la Moraleja, Gregor Kirsanov était installé au Ritz, à côté de Malko, sous protection « lourde » américano-espagnole. Sachant qu'il fallait plusieurs jours pour organiser une action, les Américains ne s'inquiétaient pas trop. Les Soviétiques avaient tiré leurs dernières cartouches pour le moment.

Chris et Milton attendaient Kirsanov dans la Cadillac blindée conduite par Bob, mise à la disposition du défecteur du KGB. La grosse voiture dévala la Calle Serrano jusqu'au Ritz.

Isabel attendait, dans un fauteuil du hall.

— Où est ton mari ? demanda tout de suite Kirsanov.

— À son club.

Il la prit par le bras, radieux, l'entraînant vers l'ascenseur.

— Ça y est, tout est réglé, dit-il. Nous partons demain pour les États-Unis.

Isabel lui jeta un regard atterré.

— Tu n'y croyais plus, hein ? Tu n'es pas heureuse ?

— Si, dit-elle.

À peine entré dans sa chambre, il la jeta sur le lit. Sans même lui ôter sa jupe étroite qu'il remonta sur ses hanches, il se mit à la labourer à grands coups de reins, s'enfonçant en elle à la déchirer.

Il explosa avec un cri sauvage qu'elle répercuta. Ensuite, il murmura à son oreille :

— Bientôt, nous pourrons faire l'amour tous les jours tranquillement.

Isabel regarda dans la glace l'image de leurs corps emmêlés. Comment allait-elle s'en sortir ? Gregor l'effrayait après l'avoir amusée et fascinée. Sa force physique et sa passion en faisaient un fauve. Et son mari qui attendait pour la ramener à Séville...

Tomas del Rio sortait de son club lorsqu'il fut abordé par un homme d'allure sévère au visage neutre de fonctionnaire, et en dépit de la chaleur, sanglé dans un costume presque noir.

— Señor del Rio ?

— Oui ?

— Je suis Nicolai Talanoff, le premier secrétaire de l'ambassade d'Union soviétique. J'aimerais vous entretenir quelques instants.

Il parlait un excellent espagnol, un peu lent. Le mari d'Isabel le regarda avec surprise.

— Vous êtes sûr que vous ne vous trompez pas ?

— Pas du tout, affirma le Soviétique. C'est au sujet d'une personne que vous connaissez, Gregor Kirsanov.

Tomas del Rio eut un faible sourire.

— Ah oui, l'homme qui est fou amoureux de ma femme.

— Je pense qu'on ne vous a pas dit toute la vérité à ce sujet, fit le Soviétique. J'aimerais vous communiquer certains éléments afin de vous mettre en garde. Accepteriez-vous de m'accompagner à notre ambassade ?

Devant l'expression de Tomas del Rio, le diplomate eut un sourire un peu crispé :

— Vous pouvez prendre votre voiture, bien entendu. Et si vous désirez venir plus tard, ce n'est pas un problème. Mais je pense qu'il y a urgence dans l'intérêt de votre couple.

— Je vous suis, fit Tomas del Rio, intrigué.

Il monta dans sa Rolls et demanda à son chauffeur de suivre la Mercedes du Soviétique. Ils se retrouvèrent devant l'ambassade d'URSS. Là, Nicolai Talanoff le conduisit jusqu'à une petite salle de projection.

— Il m'est extrêmement pénible de vous faire part de tout ceci, mais nous nous sentons un devoir moral de vous prévenir. Votre femme est tombée amoureuse d'un homme très dangereux, qui hélas, est citoyen soviétique. Si je vous ai abordé aujourd'hui, c'est pour éviter que cette affaire ne se termine d'une façon dramatique.

Tomas del Rio lui jeta un regard affolé.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous connaissez Gregor Kirsanov ?

— Il m'a téléphoné une fois et je sais qu'il a rencontré souvent ma femme.

Nicolai Talanoff le fixa avec gravité.

— Vous savez ce qu'il y a entre eux ?

— Isabel aime bien qu'on lui fasse la cour et ce garçon est très

romantique, exalté même.

— Señor del Rio, fit le diplomate, je vais vous demander de regarder le document que nous allons vous projeter.

Il appuya sur la touche d'un magnétoscope Akai. L'obscurité se fit et l'écran s'éclaira sur un sexe qui paraissait encore plus énorme en gros plan. Une bouche s'en emparait, descendant le long de la colonne de chair, distendue par son épaisseur. L'image grossit et on distingua les traits délicats d'Isabel del Rio.

La caméra indiscreète agrandit encore son champ, la découvrant à genoux, penchée sur Gregor Kirsanov, allongé sur le dos, dont la main droite guidait la tête de la jeune femme, aussi nue que lui. La fellation continua d'interminables secondes. Tomas del Rio ne pouvait détacher ses yeux de l'écran, muet d'horreur.

Quand il vit le Russe écarter la bouche qui le caressait et faire rouler sa femme sur le ventre, il ne put s'empêcher de pousser un gémissement étouffé.

Sur l'écran, Gregor Kirsanov s'approcha alors par-derrière, le sexe dressé et passa une main sous la taille d'Isabel, la soulevant du lit. Puis on vit le membre du Soviétique s'enfonçant lentement dans le ventre d'Isabel tandis qu'il arborait une expression bestialement heureuse, s'agitant de plus en plus vite au-dessus de la croupe offerte.

Nicolai Talanoff se pencha vers Tomas del Rio.

— Señor, je suis désolé de vous montrer cela, mais vous ne m'auriez peut-être pas cru autrement.

Tomas del Rio ne répondit pas.

La caméra montrait les doigts crispés d'Isabel sur le drap, sa tête qui remuait de droite et de gauche, son visage ruisselant de plaisir. Gregor Kirsanov retira son sexe, se déplaça légèrement et enfouit son gigantesque membre un peu plus haut. Inconsciemment, Tomas del Rio serra le bras de son voisin, alors que le membre de Gregor disparaissait centimètre par centimètre dans les reins dilatés de sa femme, comme aspiré.

La caméra glissa jusqu'au visage d'Isabel del Rio. Il respirait la félicité la plus complète. Sa bouche était ouverte sur un cri continu, mais ce n'était pas de douleur... Kirsanov, les deux mains crochées dans ses hanches, les jambes sur les siennes, la chevauchait comme une monture.

Le film s'interrompit brutalement et la lumière se ralluma. Tomas del Rio était livide. Nicolai Talanoff lui laissa reprendre ses esprits et lui tendit un document dactylographié.

— Ceci avait pour but de vous ouvrir les yeux sur les véritables rapports de votre épouse avec Gregor Kirsanov..., dit-il. Je ne me serais jamais permis de m'immiscer dans votre vie privée si cette liaison ne mettait pas la vie de votre femme en danger. Voici un

rapport de la police espagnole. Il conclut à la culpabilité de Kirsanov dans le meurtre sauvage d'une employée de l'ambassade. Nous avons découvert trop tard que cet homme était un monstre.

Tomas del Rio parcourut le rapport relatant comment Gregor Ivanovitch Kirsanov avait assassiné Larissa Petrov, avec un luxe de détails à faire dresser les cheveux sur la tête. Une fabrication du KGB utilisant des éléments authentiques.

Les mots dansaient devant les yeux de Tomas del Rio, n'effaçant pas toutefois l'horreur des images précédentes.

— Mais, ce film, bredouilla-t-il, comment l'avez-vous eu ?

— Il a été trouvé dans l'appartement de Gregor Kirsanov, affirma le diplomate soviétique, en récupérant son « rapport de police ».

Tomas del Rio se laissa reconduire à la porte de l'ambassade, groggy. Avant de le quitter, Nicolai Talanoff lui dit tristement :

— J'aimerais éviter un nouveau drame et un nouveau scandale pour nous...

Tomas ne lui répondit même pas et s'engouffra dans la Rolls, l'esprit en ébullition. Il connaissait certes la capacité d'emballage d'Isabel pour certains hommes mais, à ce jour, elle ne lui avait jamais menti, l'avertissant chaque fois qu'elle tombait plus ou moins amoureuse. C'était devenu, au fil des ans, presque un jeu entre eux. Mais ces images l'avaient bouleversé.

Elle semblait l'esclave de cet homme.

* *

*

James Barry éprouvait une joie sans mélange à la vue des manchettes des quotidiens espagnols. ABC titrait « Complot soviétique contre l'Espagne », El Pais « Les Services de Renseignements Espagnols découvrent un important réseau du KGB... »

L'histoire du « réseau » Kirsanov s'étalait partout. Cela valait des millions de dollars de contre-publicité. Même le communiqué de l'ambassade soviétique, réfutant bien entendu toutes les accusations, apportait l'indispensable touche d'authenticité.

Du coup, une visite en Espagne de Boris Ponomarev, directeur du Département Étranger, était remise en question.

Tout en roulant vers l'aéroport dans sa Lincoln, l'Américain buvait du petit lait. Un million de dollars, ce n'était pas cher payé pour cela. Derrière, la Cadillac blindée était occupée par Gregor Kirsanov, Malko et les deux gorilles.

Du côté espagnol, tout baignait. Les officiers du CESID étaient tellement soulagés de ne pas être mis en cause dans la trahison qu'ils ne juraient plus que par la CIA.

Plusieurs agents du CESID attendaient dans l'aérogare pour les mener en salle d'embarquement. Gregor Kirsanov émergea de la Cadillac et regarda autour de lui.

— Où est Isabel ?

— Elle doit vous attendre à l'intérieur, dit Malko.

Cela avait fait l'objet de négociations délicates, la veille au soir. Malko avait réussi à convaincre Gregor Kirsanov qu'il était stupide pour Isabel del Rio de partir avec lui, alors qu'il allait être envoyé directement à la « Ferme » pour un débriefing en profondeur qui allait durer plusieurs semaines. Bien entendu, Isabel del Rio ne pouvait être admise. Elle lui avait donc juré une fois de plus de la rejoindre dès qu'il serait redevenu un homme libre. Ce qui lui laisserait le temps d'expliquer la situation à son mari.

Ils pénétrèrent dans l'aérogare. Pas d'Isabel. Malko savait qu'elle venait là en cachette de son mari.

Il regarda autour de lui et aperçut soudain Tomas del Rio !

Le « señorito » dans un sursaut d'orgueil avait dû empêcher sa femme de venir. Pourvu qu'ils ne soient pas obligés de mettre Kirsanov de force dans l'avion.

Le mari d'Isabel se dirigea vers Malko, avec son éternel sourire un peu niais. Chris Jones allait l'intercepter quand Malko lui dit :

— Laissez-le passer.

Gregor Kirsanov fronça les sourcils.

— Qui est-ce...

Malko n'eut pas le temps de lui répondre. Arrivé à trois mètres d'eux, Tomas del Rio brandit soudain un revolver à canon court, sorti de sous sa veste. Son bras se tendit en direction de Gregor Kirsanov et trois coups de feu claquèrent, très rapprochés.

Puis, il y eut une bousculade, un brouhaha, le bruit clair de l'arme tombant sur le dallage. Chris Jones l'avait désarmé d'une manchette.

Gregor Kirsanov grimaçait de douleur, les deux mains crispées sur le ventre. Il se plia lentement en deux, perdit l'équilibre et tomba à terre, recroquevillé sur le côté. Les coups de feu avaient déclenché une panique incroyable dans l'aérogare. Des gens s'enfuyaient dans tous les sens. Les hommes du CESID formèrent un mur humain autour du blessé, immobilisèrent Tomas del Rio qui se laissa faire, sans un regard pour Gregor Kirsanov.

Malko, penché sur lui, écarta sa chemise et ouvrit son pantalon. Le sang suintait de trois blessures dans l'abdomen. Il ne semblait pas souffrir, en état de choc. Un médecin arriva quelques instants plus tard, prit son pouls, sa tension et lui administra un tonocardiaque. James Barry tourna son regard bleu et inexpressif vers Malko.

— On n'aurait pas cru cela, dit-il.

Malko s'approcha de Tomas del Rio, à qui on avait passé les

menottes.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? Je vous avais dit que vous n'aviez rien à craindre.

Le « señorito » lui adressa un regard plein de reproches.

— Vous ne m'aviez pas dit la vérité. Les amis de ce monsieur me l'ont révélée. Ils m'ont montré un film...

James Barry prit Malko par le bras.

— Il faut que vous alliez prévenir Mme del Rio. Avec un bon avocat, son mari s'en tirera bien, surtout dans ce pays...

L'Américain semblait parfaitement calme.

— Vous aviez envisagé cette possibilité ? demanda Malko.

— Je craignais un incident, avoua l'Américain. Il avait appelé pour demander à quelle heure partait Kirsanov, mais je ne pensais pas qu'il irait si loin.

— Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu quand vous l'avez vu ?

James Barry eut un rire de crécelle :

— J'ignorais qu'il était armé...

— Qu'allez-vous dire à Langley ?

— C'est un cas de force majeure, dit l'Américain.

Malko se détourna et revint vers Tomas del Rio.

— Vous avez vu des Soviétiques ? demanda-t-il au mari d'Isabel. Ce sont eux qui...

— Bien sûr, dit l'Espagnol, je leur en suis très reconnaissant.

Des policiers espagnols l'entraînèrent.

— Dites à Isabel que tout va bien, cria-t-il à Malko.

Celui-ci le regarda monter dans la voiture de police, amer.

Le KGB avait finalement réussi à éliminer Gregor Kirsanov, après ses tentatives infructueuses. De la façon la plus habile : en manipulant quelqu'un difficilement soupçonnable de faire leur jeu. Une ambulance déboucha et on emmena Kirsanov, inconscient. Le médecin s'approcha.

— Il a très peu de chances de s'en sortir, dit-il. Il souffre de plusieurs hémorragies internes massives.

Une silhouette fendit soudain le cercle de badauds. Isabel del Rio. Elle vit le sang par terre et s'immobilisa.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé ?

— Ton mari a tiré sur Gregor, dit Malko. Où étais-tu ?

— J'attendais que Tomas sorte. C'est pour cela que je suis en retard. Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Nos amis du KGB sont passés par là, dit Malko, je t'expliquerai.

— Et il est...

— Il vivait encore quand l'ambulance l'a emmené. Tu veux que je te conduise à l'hôpital ?

Elle hésita.

— Non.

Un soleil de plomb écrasait le grand cimetière Necropolis del Este où se côtoyaient les morts des deux camps de la guerre civile, entre la Calle O'Donnel et l'Avenida de Daroca, non loin de l'autoroute M 30. Un plaisantin cynique avait barbouillé une des tombes du slogan des Républicains assiégés dans Madrid plus de quarante-cinq ans plus tôt : « No pasaran ».

Les troupes franquistes étaient passées, mais aujourd'hui le KGB était à Madrid, lui aussi. Beaucoup de morts pour rien.

Gregor Ivanovitch Kirsanov avait succombé durant l'extraction des projectiles, sans avoir repris connaissance. Personne n'avait réclamé son corps. Ni l'ambassade soviétique ni sa femme. Grâce à l'intervention de Malko, dans un moment de générosité inouïe, James Barry avait consenti aux frais d'une concession trentenaire et d'un enterrement décent. Ce qui lui faisait quand même une belle économie, la lettre de crédit irréversible d'un million de dollars ne pouvant être utilisée par personne, à l'exception de Gregor Kirsanov.

Les traditions de Malko lui avaient toujours fait respecter les adversaires vaincus ou morts. Juste la différence entre la barbarie et la civilisation... Et puis, Gregor Kirsanov, lorsqu'il avait été tué, n'était plus un adversaire, presque un allié. Il avait finalement payé de sa vie sa défection. Anatoli Petrov aurait sûrement une promotion pour le récompenser de la façon astucieuse dont il avait fait liquider l'ex-officier du KGB.

Malko regarda le corbillard qui avançait lentement dans l'allée centrale de la Necropolis del Este. Trois couronnes sur le cercueil vernis. Une de Malko, une d'Isabel del Rio et une troisième, anonyme. Presque certainement quelqu'un de l'ambassade qui regrettait Kirsanov. Ils ne sauraient jamais qui.

La Ford de Chris Jones et Milton Brabeck suivait immédiatement le corbillard. Comme si Gregor Kirsanov avait encore eu besoin de « baby-sitters ».

Ensuite venait la Jaguar d'Isabel del Rio et finalement la Lincoln de James Barry, aussi noire que le corbillard. Le petit convoi semblait minuscule dans les immenses allées rectilignes du grand cimetière. Les Espagnols n'avaient envoyé personne.

James Barry jeta un coup d'œil impatient à son chronomètre en or.

— Bon sang, qu'est-ce qu'il va lentement ! J'ai une réunion tout à l'heure.

— James, dit Malko, il y a des moments où je me demande si vous n'êtes pas un abominable salaud.

L'Américain émit un rire bref.

— Moi aussi, fit-il avec un sourire cynique.

Dans sa serviette, il y avait toutes les coupures de presse de l'affaire Kirsanov. De quoi satisfaire l'Américain au-delà de tous ses vœux. Du suicide de Juan Braganza à l'arrestation d'un certain nombre de taupes et à l'étalement des activités du KGB à Madrid, il y avait tout y compris l'idylle du Russe avec Isabel del Rio. Mais l'opinion espagnole était montée contre l'Union Soviétique, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Les anciens de la Phalange en avaient même profité pour organiser un défilé réclamant la rupture des relations diplomatiques avec l'Union Soviétique.

Contrairement à son habitude, la Guardia Civil n'avait pas interdit la manifestation.

Tout cela ressortirait au moment du référendum sur l'OTAN.

Un petit groupe de fossoyeurs apparut, à côté d'une tombe ouverte. Ils étaient arrivés. Pas un chat dans le cimetière. Gregor Kirsanov n'intéressait plus personne.

Malko descendit, assommé par la chaleur inhumaine et alla ouvrir la portière de la Jaguar bleue. Il resta stupéfait. À cause des glaces fumées, il n'avait pas jusque-là aperçu Isabel del Rio.

Elle lui adressa un sourire dévastateur, à travers sa voilette.

— Comment me trouves-tu ?

Elle était carrément déguisée en veuve ! La bouche pourpre et pulpeuse brillait comme un phare derrière la dentelle noire. Une robe noire en jersey moulait la jeune femme comme un gant, avec l'éternelle ceinture étranglant sa taille de guêpe. Deux jambes gainées de nylon noir, fin comme un voile, en émergeaient, terminées par des escarpins avec des talons de douze centimètres.

— Tu as une tenue appropriée, remarqua Malko, revenu de sa surprise.

Isabel pivota sur son siège lentement, pour sortir, un genou levé. Pendant un court instant, Malko laissa son regard effleurer les longues cuisses. Il aperçut une bande de peau blanche au-delà du bas. Puis la robe retomba et la jeune femme lui tendit une main pour qu'il l'aide à émerger. Elle s'était arrosée de parfum. Malko sentit son recueillement s'envoler en fumée. Devant lui, la croupe cambrée d'Isabel se balançait doucement au gré de son pas lent.

Isabel del Rio s'arrêta devant la tombe ouverte, ses beaux yeux baissés. Jouant avec délices son personnage de veuve éplorée. Chris Jones et Milton Brabeck étaient médusés. Chris se rapprocha de Malko et demanda à voix basse, faussement inquiet :

— Vous croyez qu'elle va se jeter dans le trou ?

— Chris, dit Malko, vous ne respectez rien.

James Barry, un peu à l'écart, transpirait stoïquement. Isabel

demeura strictement immobile tout le temps qu'on descendit le cercueil dans le trou béant. Puis, elle se pencha, prit une minuscule poignée de terre et la jeta sur le bois verni qui crissa un peu.

Finalement, la mort de Gregor Kirsanov arrangeait tout le monde.

Isabel se détourna, fit quelques pas, tituba et se retourna vers Malko.

— Aide-moi, je ne me sens pas bien. Il fait si chaud !

Il la reconduisit à la Jaguar. Avant d'y entrer, elle demanda d'une voix mourante :

— Tu pourrais me reconduire ? Je ne sais pas si je vais pouvoir tenir le volant.

— Si tu veux, dit Malko.

Il adressa un geste de la main à James Barry qui remonta aussitôt dans sa Lincoln. Trente secondes plus tard, l'Américain filait vers la sortie de l'Avenida De Daroca. Chris et Milton prirent leur Ford et le suivirent.

Les fossoyeurs s'activaient déjà à grands coups de pelle. À son tour, le corbillard fit demi-tour. Malko démarra au volant de la Jaguar.

— Va tout droit, dit Isabel, il y a une sortie sur le Parque de la Elija, c'est plus court.

La tombe de Gregor Kirsanov disparut au détour de l'allée ; Malko conduisait lentement, entre deux alignements de mausolées. À côté de lui, Isabel semblait dormir, le visage toujours voilé, la tête appuyée au dossier de son siège, la robe relevée sur les cuisses gainées de nylon noir.

Malko se trouva soudain devant une grille fermée. Il y avait bien une sortie mais elle était condamnée. Cette partie du cimetière semblait abandonnée, les tombes envahies par les herbes, les inscriptions effacées. Pas un visiteur.

— Ah, c'est idiot, il va falloir retourner par l'autre côté, fit Isabel.

Malko avait déjà la main sur le levier de vitesses pour passer la marche arrière lorsque la jeune femme posa la sienne sur ses doigts.

— Attends ! J'ai un peu de temps. Les visites ne commencent qu'à deux heures.

Après le cimetière, elle se rendait à la prison de Carabanchel, pour une courte visite à son mari.

L'avocat de Tomas del Rio avait promis une mise en liberté provisoire rapide et un procès sans trop de risques. En Espagne, un homme qui en tue un autre pour l'honneur de sa femme ne peut pas être vraiment puni.

Ils demeurèrent silencieux un long moment. Malko observait le profil d'Isabel, la bouche entrouverte derrière sa voilette. Son regard s'abaissa, suivant la ligne des seins qui se soulevaient régulièrement, puis aboutit sur les genoux. Ceux-ci s'ouvrirent soudain avec lenteur

comme écartés par une main invisible, tendant le tissu de la robe. Les doigts d'Isabel toujours posés sur la main de Malko étreignant le levier de vitesses se crispèrent imperceptiblement.

La jeune femme glissa en avant sur son siège. Le tissu de la robe demeura collé au cuir, découvrant progressivement les cuisses gainées de nylon noir puis la bande blanche de la peau et les serpents des jarretelles... Le tissu de la robe formait un carré sombre. Les doigts d'Isabel détachèrent la main de Malko du levier de vitesses avec lenteur, d'un geste de somnambule et la posèrent sur sa cuisse. Sa respiration était oppressée, haletante.

Malko remonta plus haut et ce qu'il trouva sous la robe noire lui envoya une violente décharge d'adrénaline dans les artères. Isabel semblait en catalepsie. Il enjamba l'accoudoir central et parvint à s'agenouiller en face d'elle, à même le plancher de la voiture. Il repoussa encore la robe et se libéra. Lorsque son sexe tendu effleura le nylon des bas, Isabel se mordit les lèvres, se rejetant encore plus en arrière. Malko avait deviné ce qu'elle voulait : centimètre par centimètre, il avança jusqu'à effleurer le sexe inondé, puis s'arrêta. Un instant inoubliable. À travers le pare-brise, le soleil brûlait le dos de Malko. Il voulut écarter la voilette pour l'embrasser, mais Isabel supplia dans un souffle :

— Non, non, laisse-moi comme ça, surtout ne m'enlève rien !

Alors, il s'enfonça au plus profond de son ventre ouvert d'un seul coup. Les ongles d'Isabel griffèrent le cuir de la Jaguar, tout son corps se mit à trembler et elle poussa un cri prolongé et rauque à faire sortir de leurs tombeaux tous les combattants de la Guerre d'Espagne.

Sa façon à elle de dire adieu à Gregor Ivanovitch Kirsanov.

-
- 1 : Service de Sécurité intérieure du KGB.
 - 2 : Station.
 - 3 : Moucharde.
 - 4 : Chargé de la surveillance intérieure de l'Union Soviétique.
 - 5 : Service de Renseignement de l'Armée.
 - 6 : Arrête !
 - 7 : Vas-y ! Vas-y !
 - 8 : Baaco de Bilbao.
 - 9 : Office of Special Services. Ancêtre de la CIA.
 - 10 : Contre-espionnage.
 - 11 : Argent, Idéologie, Compromission, Ego.
 - 12 : National Security Agency. Chargée de l'espionnage électronique. Agence
différente de la CIA.
 - 13 : Centro Superior de Información de la Defensa.
 - 14 : Contrôle.
 - 15 : Fils à papa.
 - 16 : Et comment !
 - 17 : Hauts fonctionnaires.
 - 18 Voyage d'affaires.
 - 19 : Tueurs.
 - 20 : Invraisemblable !
 - 21 : Vite !
 - 22 : Liquidier, dans le jargon CIA.
 - 23 : Problèmes.
 - 24 : C'est dégoûtant !
 - 25 : Attention !
 - 26 : Il faudra me tuer d'abord.
 - 27 : Pièce protégée.
 - 28 : Dirección general de Inteligencia (Services secrets cubains).
 - 29 : Maité, jeune, belle, reçoit chez elle.
 - 30 : Brulante.
 - 31 : Ne bougez pas !
 - 32 : Arrêtez-vous ou je vous flingue !
 - 33 : Mon Dieu ! Nous avons de la chance.
 - 34 : Prison de Madrid.
 - 35 : Comme vous voudrez.
 - 36 : Je ne comprends pas !